
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582713 3



LE PETIT

ROBINSON DE PARIS.

PAR

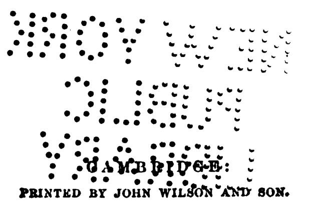
MADAME EUGÉNIE FOA.

AVEC VOCABULAIRE.



BOSTON: S. R. URBINO.
NEW YORK:
LEYPOLDT & HOLT, 451 BROOME STREET.
F. W. CHRISTERN, 863 BROADWAY.
1866.





CAMBRIDGE:
PRINTED BY JOHN WILSON AND SON.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

MORT DE L'ONCLE THOMAS.

Une maison de la ville de Bordeaux, sur les Fossés des Tanneurs, était toute tendue de noir ; un long cortége funèbre en sortait lentement; c'était le convoi du propriétaire, que l'on conduisait à sa dernière demeure.

En tête du cortége et derrière le cercueil porté à bras par les amis du défunt; on remarquait un grand jeune homme brun et pâle, qu'accompagnait une foule de personnes de tout âge. Enfin, après tout ce monde venait un pauvre petit enfant, de neuf à dix ans au plus, faible et souffrant. Personne ne faisait attention à lui, et il sanglotait à fendre l'âme ; ses beaux cheveux blonds, tombant en larges boucles autour de son front, se mêlaient aux pleurs qui baignaient son charmant visage.

Dès qu'on fut arrivé au cimetière, on fit les cérémonies d'usage ; on jeta de l'eau bénite sur la fosse recouverte. Alors une des personnes du cortége prit la parole et, dans

un discours pathétique énuméra les vertus de M. Thomas, riche armateur de Bordeaux, qui avait été toute sa vie bon fils, bon époux, bon père. Bientôt les assistants se retirèrent peu à peu. Quand la tombe ne fut plus entourée, l'enfant dont nous avons parlé, qui s'était tenu à l'écart, accourut se jeter tout en larmes sur la terre fraîchement amoncelée.

— Mon oncle, mon bon oncle! comment, je ne vous verrai plus! — s'écria-t-il avec l'accent du désespoir.

Et cette idée sembla paralyser sa douleur; un frisson mortel vint pour ainsi dire glacer les larmes qui s'échappaient de ses yeux. Ce premier saisissement passé, l'enfant releva la tête; le fossoyeur était seul auprès de lui.

— Ne les suivez-vous pas, mon petit ami? — demanda cet homme.

— Mon Dieu! — continua l'enfant en se relevant avec peine... — penser qu'il est là... là... dans une boîte de bois, sous cette terre...

— Ce monsieur qu'on vient d'enterrer, c'était donc votre père? — demanda de nouveau le fossoyeur, tout en prenant mesure d'une grille que l'on devait placer autour de la tombe.

— Non, monsieur, c'était mon oncle! — répondit l'enfant, faisant un pas pour s'en aller, et revenant comme malgré lui au même lieu.

— Un bon oncle, à ce qu'il paraît.

— Oh! oui, bien bon! — et ce mot lui arracha de nouvelles larmes, — il m'aimait tant!

— Mais il vous reste sans doute un père?

— Non, monsieur, mon père est mort depuis longtemps; je ne l'ai jamais connu.

— Et votre mère?

— Morte aussi.

— N'en avez-vous conservé aucun souvenir?

On voit que le fossoyeur était passablement curieux. Il est vrai de dire que le neveu de M. Thomas avait l'air bien intéressant.

— J'étais si petit, monsieur! — répondit l'enfant. — Je me souviens seulement d'un grand lit blanc où était couchée ma mère; il me semble voir encore devant ce lit mon bon oncle debout, tenant une main de maman et me faisant en même temps des caresses; « Ma sœur, — lui disait-il, je te jure de servir de père à ton petit Camille. » Camille, c'est moi. Puis il m'emmena dans sa maison; depuis je ne vis plus ma mère, je n'ai pas même gardé le souvenir de la maison que nous habitions.

— Et vous êtes le seul héritier de cet oncle?

— Un *héritier!* qu'est-ce que c'est?

— Dame! ça veut dire que tout ce que votre oncle possédait doit être à vous : sa maison, ses habits, son argent.

— Et à son fils aussi? — interrompit Camille.

— Ah! il a un fils?

— Un grand fils... celui qui venait derrière le cercueil de mon oncle.

Et, à ce souvenir, les larmes de l'enfant recommencèrent à couler de plus belle.

— Le grand jeune homme pâle, celui qui m'a dit de venir lui parler demain pour la pierre et pour la grille?... Il n'a pas l'air sensible, votre cousin; il ne pleurait pas.

— Ah! c'est qu'il est trop grand pour pleurer, — répondit Camille, essuyant les pleurs qui ruisselaient sur ses joues; — c'est bon aux enfants... Mais mon cousin est un homme; il a voyagé : l'année dernière il est allé avec mon pauvre oncle à Paris, où ils sont restés trois mois... Mais,

adieu monsieur; je m'en vais, car la nuit s'avance, et Gustave pourrait être inquiet.

— Quel est ce Gustave?

— Mon cousin; c'est lui qui doit me servir de père, ainsi que le lui a bien recommandé mon oncle à son lit de mort.

— Pauvre enfant! — se dit le fossoyeur, suivant des yeux Camille, qui avait l'air de ne s'en aller qu'à regret et dont la petite figure se tournait de temps en temps vers l'endroit où M. Thomas venait d'être enterré.

CHAPITRE II.

L'HÉRITIER ET L'ORPHELIN.

Comme le cimetière était assez éloigné de la maison de M. Thomas, il faisait nuit noire lorsque Camille arriva. Son premier soin fut de s'informer où était Gustave.

— Il s'est retiré dans la chambre du défunt, — lui répondit un valet, — et il a bien défendu de le déranger.

— C'est sans doute pour pleurer à son aise, — se dit Camille, qui n'avait pas cessé de verser des larmes depuis le moment où son oncle avait rendu le dernier soupir.

Et, prenant un bougeoir des mains du domestique, il ajouta:

— Bonsoir, Jacques, je vais me coucher... Me coucher sans embrasser mon oncle... c'est bien triste, n'est-ce pas, mon pauvre Jacques?... Oh! ça me fait un mal!.. un mal...

— Que voulez-vous, monsieur Camille, — dit le vieux serviteur en essuyant une larme; — ne sommes-nous pas sur cette terre pour vivre et puis mourir?

— Oui; mais, quand vous n'avez ni père ni mère, qu'il ne vous reste qu'un oncle, et que le bon Dieu vous l'enlève... Enfin j'ai encore un cousin.

— Hum!... pauvre enfant... un cousin! il ne lui reste pas grand'chose! — grommela Jacques entre ses dents,

Pour se rendre à sa chambre, Camille fut obligé de passer devant l'appartement de son oncle... Il ne put résister au désir de s'approcher de la porte.

— Mon Dieu! — disait-il avec sentiment, — si une fois encore je pouvais apercevoir mon oncle dans son grand fauteuil de dàmas rouge! s'il m'était permis d'entendre sa voix!...

Et, tout en parlant, Camille avait machinalement fixé un œil sur le trou de la serrure : une grande lumière éclairait la chambre.

— Gustave est là! — se dit-il; — il pleure sans doute. Oh! s'il voulait me laisser pleurer un peu avec lui!

Et il frappa.

— Qui est là? cria une voix sévère.

— C'est moi, moi Camille; ouvre, Gustave, je t'en prie!



— Va te coucher, et laisse-moi tranquille! — reprit durement Gustave.

— Camille n'osa insister, mais il chercha à voir ce que faisait son cousin; il fut très-étonné de l'apercevoir debout devant un secrétaire ouvert, tirant d'un portefeuille rouge plusieurs feuilles de papier, qu'il lisait et brûlait au fur et à mesure sans montrer la moindre tristesse.

Ne comprenant pas le but de ces précautions, Camille se décida à monter à sa chambre, tout en réfléchissant

comment il se pouvait faire que son cousin ne pleurât pas. Le lendemain il descendit pour déjeuner, et trouva Gustave qui achevait son repas.

— Tiens, tu ne m'as pas attendu? — lui dit Camille.

— Est-ce que je suis fait pour t'attendre?

— Quel ton méchant! Est-ce à cause de la mort de mon oncle? — dit Camille.

Et s'asseyant à table, il agita une petite sonnette.

— Pourquoi sonnes-tu? — demanda Gustave.

— Pour qu'on m'apporte à déjeuner, puisque tu as tout mangé.

Sans répondre à son cousin, Gustave dit au domestique qui se présenta:

— Faites déjeuner Camille à la cuisine, et sachez que désormais vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi seul.

— A la cuisine!... qu'est ce que cela signifie? — dit Camille, que ces paroles de son cousin semblèrent avoir distrait un moment de son chagrin.

— Cela signifie que je suis seul maître ici... et que tu n'est rien, toi!

— Comment... je ne suis rien!... est-ce que je ne suis pas ton cousin?

— Écoute, — reprit Gustave, — tu as dix ans, tu dois comprendre ceci: ton père et ta mère n'avaient rien tu n'as donc pas davantage.

— Oui mais tu es riche, toi, Gustave; et tu es riche pour toi et pour moi.

— C'est ce qui te trompe; ce que j'ai est pour moi, pour moi seul, entends-tu?

— Ce sont des contes; est-ce qu'il n'y a pas dans cette maison une chambre pour moi? est-ce qu'il n'y a pas à cette table une place pour moi?

— Cette maison m'appartient... Mais je suis bien bon de discuter avec un enfant... Mon père a fait pour toi ce qu'il a voulu il en était le maître. Aujourd'hui c'est moi qui suis le maître! et je t'avertis qu'il faut quitter cette maison.

— Et où veux-tu que j'aille? — dit Camille avec un regard d'effroi.

— Où tu voudras, que m'importe?

— Mais encore?...

Puis, soudain fondant en larmes, et les mains jointes, le pauvre enfant ajouta :

— Sans toi que deviendrai-je, Gustave? moi si faible, si maladif! Partout où j'irai je mourrai de faim... Et que dira-t-on de toi dans le quartier, si l'on apprend que tu as renvoyé le neveu de ton père? laissé mourir de faim ton cousin? Quand tu passeras dans la rue, tous les petits garçons te jetteront des pierres!

Cette réflexion bien naturelle rendit Gustave plus sombre; il resta silencieux quelques instants; puis, tout d'un coup relevant la tête, et prenant un ton de douceur affectée :

— Tu as raison, Camille, tu ne dois pas me quitter; je pars demain pour Paris, où j'ai affaire, tu y viendras avec moi.

— Vrai! à Paris!... je verrai Paris, moi!

— Oui, tu verras Paris.

— Oh! que tu es bon, mon Gustave! Laisse-moi t'embrasser.

Et Camille s'élança, les bras ouverts, vers son cousin; mais celui-ci le repoussa, sans colère cependant et reprit :

— Laisse, laisse! c'est bon!... fais-toi servir à déjeuner.

— Oh! je n'ai pas faim, — répondit Camille en secouant tristement la tête... — Tout ce que tu m'as dit là!... Mais

mon pauvre oncle que je ne verrai plus!... J'ai le cœur trop gros, je ne pourrais manger.

— A ton aise! — dit Gustave.

Et il sortit.

CHAPITRE III.

LES TUILERIES.

Le 1er, août 1836, un grand jeune homme et un enfant descendaient d'une diligence dans la cour des messageries, à Paris.

— Mon Dieu! que je suis fatigué, Gustave! — disait l'enfant au jeune homme, — trois nuits passées sans dormir!

— Attends-moi là, — dit Gustave.

En entrant dans un des bureaux, il s'approcha d'un commis.

— A quelle heure repart la diligence de Bordeaux? — lui demanda-t-il.

— A six heures, monsieur.

— Y a-t-il encore une place?

— Il y en a encore une dans le coupé.

— Je la retiens.

— Pour qui donc, mon cousin? — demanda Camille, qui avait suivi Gustave sans que celui-ci s'en fût aperçu.

— Que t'importe? — répondit Gustave, vivement contrarié de voir son cousin si près de lui. Et, payant le prix de sa place, il reçut en échange un petit chiffon de papier;

puis il prit la main de Camille, et ils sortirent de la cour des messageries.

— Où allons-nous ? — demanda Camille.

— Aux Tuileries, régler ma montre.

— Tiens, je me souviens que mon oncle nous disait toujours : La première chose que je faisais en arrivant à Paris, c'était d'aller aux Tuileries régler ma montre... Pauvre oncle ! c'est singulier, je ne puis penser à lui sans pleurer...

— Te tairas-tu ? — dit Gustave, secouant brutalement la main que Camille portait à ses yeux pour les essuyer.

Ce ton intimida l'enfant, il se tut. Seulement de temps en temps, distrait par la vue des nombreuses et riches boutiques devant lesquelles son cousin le faisait passer, il s'écriait :

— Quelle belle ville que Paris !

Les deux Bordelais arrivèrent aux Tuileries au moment où l'on ouvrait les grilles ; on n'y voyait encore aucun promeneur. Gustave conduisit son cousin dans l'une des allées la moins fréquentée, et le fit asseoir sous un marronnier dont le feuillage épais servait d'abri contre les rayons du soleil.

— As-tu faim ? — lui demanda-t-il.

— Mais oui, mon cousin.

Gustave retira de sa poche deux poires et un petit pain.

— Tiens, mange.

— Est-ce que nous allons rester ici longtemps ? — demanda Camille tout en mangeant.

— N'y es-tu pas bien ?

— Parfaitement ; mais c'est que, vois-tu, à te dire vrai, j'ai encore plus sommeil que je n'ai faim.

En effet, les yeux de Camille se fermaient à demi, et sa

jolie tête blonde tombait tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. Le silence qui régnait à cette heure dans ce beau jardin, ces frais ombrages, ces bassins de marbre où se jouaient les cygnes et les poissons rouges, tout semblait inviter au repos.

— Il est facile de te contenter, — dit Gustave, — tu ne peux avoir de plus belle chambre à coucher que l'ombre de ces marronniers ; étends-toi là, et dors.

— Et toi, que feras-tu ? — demanda Camille tout en s'arrangeant pour dormir.

— J'ai une écritoire sur moi, je vais m'occuper à prendre quelques notes, — répondit Gustave assez embarrassé. — Mais quel est donc ce livre que tu mets sous ta tête en guise d'oreiller ?

— C'est le dernier cadeau de mon pauvre oncle, *Robinson Crusoé.*

— Allons, dors ! — dit Gustave brusquement.

— Amuse-toi à le lire pendant que je dormirai. C'est l'histoire d'un pauvre enfant abandonné dans une île déserte.

— Dors, te dis-je !

Et arrachant presque le *Robinson* des mains de son cousin, Gustave se mit à feuilleter le livre.

— Lis... lis... ça t'amusera, — répétait Camille en bâillant et en se frottant les yeux, — Pauvre Robinson ! Imagine-toi, Gustave, un enfant de mon âge... un peu plus âgé pourtant... tout seul, tout seul dans une île déserte... Mais le plus affreux dans cette histoire, ce n'est pas l'île déserte, c'est d'y être tout seul... A propos, Gustave ! — ajouta Camille en riant, pendant que je dormirai, ne va pas m'abandonner, dis donc... c'est que je ne me soucierais pas du tout d'être un nouveau Robinson, moi ! La drôle d'idée, n'est-ce pas ?

Et, moitié riant, moitié bâillant, Camille ne tarda pas à s'endormir; pendant son sommeil son charmant visage conserva les traces d'une douce gaieté et d'une aimable confiance.

Gustave, sans s'occuper davantage de son petit cousin, tira de sa poche une écritoire recouverte de maroquin rouge, un cahier de papier à lettre, et, se servant de *Robinson* en guise de pupitre, il se mit à écrire.

CHAPITRE IV.

RÉVEIL DE CAMILLE.

Le soleil commençait à baisser lorsque le petit Camille se réveilla : la première chose qu'il entendit, ce fut l'horloge du château.

— Sept heures! — s'écria-t-il en étendant ses bras, — j'ai bien dormi.

Il ouvrit lentement les yeux, et les promena avec surprise autour de lui.

— Où suis-je?

Et, se rappelant son voyage, son arrivée à Paris, il ajouta :

— Ah! je suis à Paris.

Puis il appela Gustave. Ne l'apercevant pas à la place où il l'avait laissé, il se leva sur son séant pour le découvrir.

— Eh bien, où est-il donc?... la bonne farce! il se sera caché pour m'effrayer!

Et, avec l'heureuse insouciance de son âge, il se mit à regarder les objets qui l'environnaient.

Camille attendit encore un moment avec assez de patience; cependant sept heures et demie venaient de sonner, et Gustave ne paraissait pas. La petite tête de Camille commençait à trotter, sans pour cela concevoir le moindre soupçon.

— J'ai dormi douze heures, — pensa-t-il en comptant sur ses doigts, — Gustave s'est ennuyé, et il m'a laissé là, l'égoïste qu'il est! Qui sait? il aura peut-être été dîner sans moi... Je le reconnais bien là. Quand il a faim il ne s'informe pas si les autres ont besoin, et, dès qu'il a le ventre plein, il croit que tout le monde a mangé... C'est que j'ai faim, tout de même! — ajouta-il en parlant presque haut.

— Dans le fait, mon petit, il y a longtemps que je vous regarde dormir, — lui dit un gros monsieur vêtu d'une redingote bleue boutonnée, avec une épée au côté et un chapeau à trois cornes sur la tête. — Que faites-vous donc ici tout seul?

— J'attends mon cousin, — lui répondit Camille avec bonhomie.

— Et vous êtes sûr qu'il reviendra?

— Dame! monsieur, il ne peut faire autrement, il sait que je ne connais pas Paris.

— Le connaît-il, lui?

— Oh! parfaitement; il y est déjà venu l'année dernière avec son père, mon pauvre oncle!... ils y sont restés trois mois entiers, trois grands mois!

— Et vous êtes disposé à attendre ici jusqu'à ce que

votre cousin revienne ? — ajouta l'homme à la redingote bleue.

— Il le faut bien, monsieur ; où voulez-vous que j'aille ?

— Pourtant si votre cousin ne reparaissait pas avant la fermeture des grilles ?... Quoiqu'il soit resté trois mois à Paris, il peut s'égarer.

— Alors, monsieur, je coucherai ici, — répondit Camille avec une tristesse pleine de résignation.

— C'est que cela ne se peut pas, mon ami ; quand vous entendrez les tambours battre la retraite, il vous faudra sortir du jardin.

— Oh ! monsieur vous m'y laisserez, n'est-il pas vrai ? si d'ici là mon cousin n'était pas revenu ?

— Je suis surveillant aux Tuileries, et mon devoir est de faire sortir tout le monde ; mais votre cousin doit connaître le réglement, il va sans doute venir vous chercher.

Dès que le surveillant se fut éloigné, Camille ne put se défendre d'une certaine inquiétude.

— Mon Dieu ! — se disait-il, l'œil morne, et sans s'apercevoir que les Tuileries commençaient à se remplir d'une foule brillante et parée, — si mon cousin n'allait pas revenir !... s'il s'était égaré, comme disait ce monsieur... que deviendrais-je tout seul ?... Où aller ?... Et puis j'ai faim... je meurs de faim... mon Dieu !... Bast ! — reprit-il un moment après, — Gustave reviendra ; s'il s'égare ; il demandera son chemin ; il sait que, sans lui, je serais perdu... Si ce n'était cette faim qui me creuse l'estomac, j'attendrais avec patience... Lisons, ça me fera paraître le temps moins long... C'est ça, lisons... Pourvu qu'il n'ait pas emporté mon livre, encore... Non le voici !

Camille poussa un gros soupir, et ramassa son livre ; à

son grand étonnement, il en tomba une lettre qui lui était adressée.

Il l'ouvrit, et lut ce qui suit.

CHAPITRE V.

LETTRE D'UN ÉGOISTE.

« Mon CHER COUSIN,

« Je ne suis pas assez riche pour te garder à ma charge. D'ailleurs, je ne te dois rien. C'est toi, au contraire, qui me dois le peu d'éducation que tu as reçue, ce que tu as coûté jusqu'à ce jour, l'habit même que tu portes.

« Mais je ne te le reproche pas ; seulement, arrange-toi à l'avenir comme tu le pourras, et oublie que tu as un cousin dans le monde. Paris n'est pas une île déserte comme tu l'as fort bien remarqué ; c'est une grande ville pleine de ressources. Tu sais lire, écrire, un peu calculer : cela te servira.

« Adieu, Camille ; ne me cherche pas, car, lorsque tu liras cette lettre, je serai déjà loin ; toutes les démarches que tu pourrais tenter pour être reçu chez moi seraient inutiles. Je suis le maître dans ma maison ; j'ai le droit d'en chasser qui me déplaît. Ne t'avise donc jamais d'y revenir.

« Il ne me paraît pas à propos de signer cette lettre :

tu devines bien qui peut te l'avoir écrite ; agis comme si j'étais mort, et ne demande jamais de mes nouvelles.

« Adieu pour la seconde fois et pour toujours. »

CHAPITRE VI.

LE PETIT CHIEN BLESSÉ.

Après la lecture de cette lettre, Camille resta quelques instants comme anéanti ; puis il se mit à la relire mot par mot, réfléchissant entre chaque phrase, et ne pouvant se décider à croire qu'il était abandonné. Quand il arriva à cette dernière ligne : « Adieu pour la seconde fois et pour toujours ! » il la relut plusieurs fois et fondit en larmes. Plus de doute, il était seul, seul sur cette terre, seul au milieu de la brillante société qui, à cette heure, se promenait en foule dans le jardin des Tuileries ! car le soleil était couché, mais la nuit n'était pas encore venue. Bien que la lettre de Gustave lui donnât la certitude qu'il ne reviendrait plus, il n'osait croire encore à une pareille cruauté de la part du seul parent qu'il eût au monde.

— Ce serait si mal ! — se disait-il, — si mal que cela ne se peut ! il veut m'effrayer !

Et il n'osait bouger de sa place, de crainte que son cousin, ne le trouvant plus à son retour, ne s'éloignât tout à fait.

Camille était tellement préoccupé, qu'il ne sentait plus la faim ; une idée unique troublait et absorbait sa raison.

— Seul, seul !... Que faire et où aller ?...

Il ne pouvait rester plus longtemps à la même place... Il se leva et se mit à marcher droit devant lui.

La foule en ce moment était si grande, que chacun le coudoyait en marchant. Camille avait beau lever ses yeux humides de larmes sur tout ce monde qui l'entourait et le heurtait, aucun regard bienveillant ne se tournait vers lui. Le pauvre enfant en devint froid des pieds à la tête ; il sentit se glacer sur son front les gouttes de sueur que la chaleur y avait fait naître. Bientôt, las de regarder les promeneurs, il s'arrêta devant un groupe d'enfants. Les uns étaient accompagnés de leurs bonnes, les autres de leurs parents ; il n'y avait que Camille qui fut seul dans cet immense et beau jardin ; à chaque pas qu'il faisait son cœur se serrait. Pourtant il ne pleurait plus, il ne l'osait, le pauvre enfant ! Il ne tarda pas à ressentir de nouveau les angoisses de la faim ; alors, dans un mouvement de dépit et de colère, il lui échappa de dire :

— Oh Dieu le punira, mon cousin !

Cette exclamation lui remit Dieu en souvenir, et il ajouta :

— Mais le bon Dieu ne m'abandonnera pas, il aura pitié de moi !

Il achevait ces mots, lorsqu'un chien couvert de sang accourut en gémissant se réfugier dans ses jambes.

— Eh ! laisse-moi ! — dit Camille le repoussant avec colère.

Pourtant il fit cette réflexion.

— Je demande à Dieu d'avoir pitié de moi, et moi je n'aurais pas compassion d'une pauvre bête !

Et, se baissant il prit le chien dans ses bras.

— Ah ! c'est votre chien, petit ? dit un vieux monsieur en passant auprès de Camille, attachez le donc, si vous ne voulez pas qu'on vous le tue. Il lui a fallu livrer un fameux assaut pour venir vous retrouver, allez !... A chaque coup de baïonnette que le factionnaire lui donnait pour l'empêcher d'entrer dans le jardin, je le croyais mort ; — pas du tout, il se relevait de plus belle, et il a fini par échapper aux poursuites du militaire. Croyez-moi, mon petit ami, attachez votre chien.

— Ce chien ne m'appartient pas, monsieur ; je ne sais à qui il est... Mais il est blessé, vous devriez l'emporter chez vous... car vous avez un *chez-vous*, sans doute ?

Il faudrait s'être trouvé dans la position de Camille pour comprende l'amertume désolante renfermée dans le soupir qui accompagna cette réflexion.

— Il est charmant, le petit ! — dit le viellard en riant, Certainement que j'ai un *chez-moi*, mais je n'aime pas les chiens, il faut avoir trop souvent l'œil sur eux... Du reste, si vous ne les aimez pas plus que moi, vous n'avez qu'à le laisser aller, son affaire sera bientôt faite ; s'il esquive la baïonnette du factionnaire, il ne pourra échapper aux boulettes empoisonnées qu'on jette dans les rues aux chiens vagabonds... Vous êtes charmant... l'emporter chez moi !... Les enfants ne doutent de rien ! — répéta le vieillard en s'éloignant.

— Est-il égoïste, ce vieux monsieur ! — pensa Camille, tout en caressant le chien, qui faisait entendre une espèce de grognement plaintif. — Pauvre bête ! elle est blessée ! — ajouta-t-il en examinant la plaie d'où le sang sortait.

En effet, l'animal avait reçu à la patte un coup de baïonnette qui avait enlevé la peau, et l'os restait à nu.

Camille oublia sa douleur, la faim, son abandon, pour s'occuper de la pauvre petite bête qui n'avait que lui pour protecteur. Il regarda autour de lui et aperçut un bassin plein d'eau : il s'achemina de ce côté avec son protégé, s'approcha du bord du bassin et lava proprement la plaie ; puis, déchirant une partie de son mouchoir, il lui enveloppa la patte. Le pauvre chien lui léchait les mains et le regardait d'un air que l'on pouvait interpréter ainsi : " Tu es bon, toi ! je te remercie ! " Camille en éprouva une douce satisfaction. Se rappelant la recommandation de le tenir attaché, il lui passa autour du cou le reste de son mouchoir de poche.

Si les promeneurs se fussent un peu moins occupés les uns des autres, sans nul doute le tableau qu'offrait en ce moment Camille et son chien les eût frappés. Tous deux, assis l'un devant l'autre, se regardaient immobiles, et dans leur regard il y avait comme un appel muet et touchant. Le chien semblait dire à Camille ; " Toi qui m'as sauvé qui m'as protégé, ne m'abandonne pas ! " Et Camille : " pauvre bête, abandonnés tous les deux, qu'allons-nous devenir ? "

Puis, comme s'ils se fussent compris, par un mouvement instantané l'enfant passa la main sur la tête du chien, et celui-ci, agitant sa queue, lécha la main qui le caressait.

Je crois qu'il est à propos de faire ici le portrait de Camille et celui du chien abandonné.

Camille, bien qu'âgé de dix ans, ne paraissait pas en avoir plus de sept, tant il était petit et grêle ; la pâleur de son visage lui donnait un air souffrant, Ses traits étaient fins et spirituels, sa bouche moqueuse ; mais l'âme la plus tendre, la plus élevée, la sensibilité la plus exquise,

semblaient s'être réfugiées dans ses yeux bleus fendus en amandes. Rien de plus propre, de plus élégant même que son costume : une petite chemise plissée et garnie de dentelle, un foulard neuf autour du cou, un pantalon gris dans toute sa fraîcheur, une veste de drap bleu, des bas bien blancs et des souliers vernis. Aussi notre petit abandonné avait-il plutôt l'air d'un enfant riche qui attend ses parents, éloignés pour un instant,

Le chien était un petit épagneul tout noir, ayant une tache de feu sur le front, sur les quatre pattes et au bout de la queue : avec cela un poil soyeux, et de longues et larges oreilles balayant la terre.

Il était déjà nuit que Camille et son chien en étaient encore à se regarder. Un roulement de tambour leur fit lever la tête à tous deux.

CHAPITRE VII.

DEUX SOUS DE PAIN

C'était la retraite.

Camille se souvint qu'il lui fallait sortir du jardin à ce signal. Il se leva, prit son chien sous son bras, son livre et la lettre de son cousin, et s'achemina vers la grille qui donne en face de la rue Castiglione.

— Bast ! — se disait-il tout en marchant, comme pour se donner du courage, — dans mon abandon je suis encore

plus heureux que Robinson Crusoé : il n'y avait rien dans son île déserte, ici il y a de tout.

Il descendit la rue de la Paix; en regardant d'un œil émerveillé les boutiques scintillantes de lumières qui se trouvaient sur son passage, il ne put retenir un cri de surprise :

— Si l'île déserte de Robinson eût été aussi bien garnie, on n'aurait pas fait un si gros volume de ses infortunes... Mais j'oublie que j'ai faim, moi : je n'ai rien mangé que mon petit pain de ce matin et deux poires.

Camille se trouvait en ce moment devant la boutique d'un restaurateur; mais l'idée ne lui vint pas d'y entrer : élevé en province, dans une maison de mœurs simples et patriarcales, il avait toujours entendu parler d'un restaurant comme d'un lieu où l'on se réunit pour une partie de plaisir. Il continua donc son chemin. En passant devant un grand hôtel dont la porte était ouverte, il lui prit fantaisie de regarder dans la cour.

— Si l'on m'aperçoit, on m'engagera probablement à entrer, — se dit-il.

Et il avança de quelques pas. Des domestiques allaient et venaient, les uns portant des plats et se dirigeant vers les escaliers, d'autres étrillant des chevaux et attelant des voitures : mais personne ne le remarquait, personne ne l'engageait à entrer. Dans son innocence naïve il s'en étonna, et supposant qu'il n'avait pas été aperçu, il se décida à faire encore quelques pas dans l'intérieur de la cour.

Une vieille femme qui se tenait devant une porte au-dessus de laquelle on lisait : PARLEZ AU CONCIERGE, lui cria :

— Qui demandez-vous, mon petit monsieur ?

— Personne, ma bonne dame, — répondit Camille.

Enchanté de ce qu'enfin on faisait attention à lui, il s'avança vers la vieille femme.

— Alors que voulez-vous ? pourquoi entrez-vous ici ? — cria si brusquement la portière, que le pauvre petit en fit presque un saut en arrière

Toutefois il se remit.

J'ai pensé que, me voyant là, — dit-il, — vous m'engageriez à entrer

La portière ouvrit de grands yeux ; elle regarda à deux fois cet enfant, qui lui parlait une langue qu'elle ne semblait pas comprendre.

Camille continua :

— C'est que, voyez-vous, madame, je suis bien fatigué et j'ai bien faim !

— Notre maison n'est pas une auberge ; allez plus loin ! Allez plus loin, vous dis-je ! vous embarrassez ici !

Et l'inflexible portière, joignant le geste aux paroles et voyant que Camille ne se pressait pas d'obéir, le prit par les épaules et le poussa assez brutalement hors de l'hôtel, Les larmes en vinrent aux yeux de Camille.

— Mon Dieu ! — dit-il, — que cette femme est méchante !

Et, continuant de marcher au hasard, il aperçut la boutique d'un boulanger.

— On me donnera bien un morceau de pain ici — pensa-t-il. Et il entra.

Une jeune fille était assise au comptoir.

— Mademoiselle, — demanda timidement Camille, car la réception de la portière de la rue de la Paix l'avait découragé ; — voudriez-vous me donner un morceau de pain ?

— Avec plaisir, mon petit monsieur, — dit la jeune fille en se levant avec empressement.

Elle prit un pain, et avec un sourire gracieux, elle demanda avant de l'entamer :

— Pour combien ?

— Pour combien ? Ce que vous voudrez, mademoiselle. — répondit Camille.

— Dame ! ça m'est égal ! — répliqua la jeune fille. — En voulez vous pour deux sous ? pour trois sous ? parlez !

— Est-ce que vous allez me le faire payer ? — dit l'enfant avec une candeur comique.

— Croyez-vous que nous le donnons pour rien !

— Amanda ! — cria du fond de l'arrière-boutique une grosse femme occupée à écrire, — veux-tu bien ne pas t'amuser à causer ainsi avec les pratiques, au lieu de les servir tout de suite ! Coupe-lui pour deux sous de pain, à cet enfant ! S'il n'en a pas assez, coupe-lui-en pour quatre.

La jeune fille obéit.

— En voici pour deux sous, — dit-elle à Camille.

Et, lui présentant d'une main le morceau de pain coupé, elle lui tendit l'autre pour en recevoir le prix

Camille fouilla dans sa poche, et devint tout rouge en ne retirant qu'un sou. C'était tout ce qu'il possédait.

— Je n'ai que ça ! — dit-il tout tremblant et les yeux fixés sur le morceau de pain, qu'il craignait de voir couper en deux.

— Chut ! et prenez vite ! — dit l'aimable jeune fille en lui donnant le morceau entier.

Et, jetant un regard craintif au fond de la boutique, elle laissa tomber le sou de Camille dans un tiroir, où il résonna au milieu de la monnaie qui y était entassée.

Le pauvre enfant remercia la jeune fille, s'empressa d'aller s'asseoir avec son chien à côté de la boutique, et se mit à dévorer à belles dents.

CHAPITRE VIII.

QUEL NOM POUR LE CHIEN ?

Il y avait déjà quelques instants que Camille mangeait avec une avidité peu ordinaire, lorsqu'il s'aperçut, à la clarté des lumières, que son chien le regardait d'un air d'intelligence. A chaque bouchée que l'enfant portait à sa bouche, l'intéressant animal se levait, remuait vivement la queue ; puis, voyant qu'il n'y avait rien pour lui, il se rasseyait sur son derrière; passait sa langue sur ses lèvres et prenait une mine si triste, si triste, que Camille s'écria tout ému :

— Pauvre bête ! elle a faim ! Je n'en ai pas de trop pour moi : mais n'importe ! partageons. J'ai trop souffert aujourd'hui pour n'en pas avoir pitié.

Après cette reflexion. Camille ne porta plus un seul morceau à sa bouche sans en avoir donné à son chien, Il fallait voir, à chaque bouchée qu'on lui présentait, la joie du pauvre animal ; il ne savait comment la témoigner : tantôt il sautait, frétillait de la queue ; tantôt il se roulait ou rampait aux pieds de son nouveau maître, en le regardant d'un air qu'on aurait pu traduire ainsi : “ Je suis ton chien maintenant, je t'appartiens ! tu es ma providence, je ne veux plus te quitter ! ” Ou bien il levait ses pattes de devant, se tenait sur celles de derrière, et semblait n'attendre qu'un signal pour exécuter la polka, ou toute autre danse plus ou moins en vogue.

— Donne la patte! — imagina de lui demander Camille. Et l'épagneul obéissant présenta avec une grâce parfaite l'une et l'autre patte. Camille était ravi. La gentillesse de cette petite bête lui faisait oublier son chagrin.

— Comment te nommes-tu? — lui demanda-t-il étourdiment.

Mais à cela le pauvre chien ne put répondre; il recommença ses tours : il se levait, s'asseyait, se roulait et jappait en tournant sur lui-même; il présenta alternativement, et sans qu'on les lui demandât, l'une et l'autre patte. Mais de nom point!

— Je voudrais bien pourtant savoir ton nom, mon pauvre ami! — disait Camille en parlant à son chien comme si celui-ci eût pu le comprendre, — car te voilà maintenant mon camarade, mon compagnon de misère, tous les deux abandonnés dans cette grande ville de Paris, comme jadis Robinson dans son île. Je suis Robinson, moi; et toi tu es mon Vendredi... Noir comme lui, mais avec cette différence qu'il parlait, et que tu ne sais pas dire une parole... Voyons, veux-tu répondre au nom de Vendredi?... Non... tu ne me comprends pas : quel dommage!... car, excepté toi, à qui m'adresser ici? Est-ce qu'une grande ville, mon Dieu! ressemblerait à une île déserte?... Peut-être va-t-on me faire payer mon coucher comme on m'a fait payer le petit morceau de pain que nous avons mangé tous les deux, et que j'aurais bien dévoré tout seul! Mais je n'ai plus d'argent... et tu ne saurais m'être d'aucune utilité, quoi qu'en dise la fable du *Lion et le Rat* : " On a souvent besoin d'un plus petit que soi. " N'importe, sois bien tranquille, je ne t'abandonnerai pas... j'aurai soin de toi, et tu m'aimeras... Mais quel nom te donner? Méchant cousin... qui m'a laissé

tout seul dans ce Paris ! Voici la nuit... où aller coucher ? Et lui, où est-il ? Reparti sans doute... Oui je me souviens.. cette place qu'il arrêtait en arrivant, c'était pour lui... le mauvais cœur !... Approche-toi un peu plus, mon chien, viens que je te raconte ce que m'a fait mon cousin... Mais non, c'est trop vilain... on n'aurait qu'à m'entendre. Je ne veux pas dire du mal de Gustave, le fils de mon pauvre oncle, qui m'aimait tant ; lui ! Allons, voilà que je pleure à présent... Voyons, mon chien, parlons d'autre chose, de toi ; cherchons quel est ton nom... ça me fera oublier mon chagrin.

Et avec une mobilité d'esprit qui n'appartient qu'au jeune âge, Camille essaya de se rappeler tous les noms des chiens qu'il avait connus ; il articula ces noms doucement un à un, épiant le plus léger signe, le moindre mouvement d'oreille de son compagnon.

Le premier chien qui lui revint à la mémoire avait nom *Vaillant*, à cause sans doute de son courage à combattre les loups, assez nombreux dans les campagnes boisées de la Gironde ; mais il eut beau appeler *Vaillant* sur différents tons, l'épagneul ne manifesta aucun signe d'intelligence.

Camille nomma successivement *Diane*, *Castor*, *Charmant*, *Caron*, etc., le chien ne bougea pas.

— Peut-être, — pensa Camille, — les chiens de Paris ont-ils d'autres noms que les chiens de Bordeaux.

En ce moment, un monsieur, coiffé d'un chapeau à trois cornes et habillé d'une grande redingote bleu foncé, passa devant Camille en sifflant un grand lévrier et l'appelant du nom de *Fox*.

Notre épagneul fit un bond comme pour courir vers le monsieur ; puis il revint aussitôt se coucher aux pieds de

Camille, en faisant entendre un petit grognement joyeux.

— Ah! tu t'appelles *Fox*? — dit Camille.

Le chien remua la queue en signe d'assentiment.

— Eh bien, Fox, nous avons soupé, n'est-ce pas? mais nous n'avons pas bu, et j'ai bien soif... Et toi, as-tu soif?

Comme si le chien l'eût compris, il se mit à marcher vers une rue voisine, regardant à chaque pas si l'enfant le suivait.

Fox conduisit ainsi son nouveau maître jusque dans un carrefour au milieu duquel s'élevait une belle fontaine, laissant jaillir une eau limpide de ses deux robinets; le chien alla boire dans le bassin, et Camille à l'un des robinets.

— Merci, — dit Camille, je t'ai donné le pain tu m'as donné l'eau, nous sommes quittes. Maintenant nous allons nous arranger ici de notre mieux, et dormir à la belle étoile... Heureusement qu'il fait chaud.

Camille s'était assis sur le trottoir et se disposait à y dormir, lorsque le monsieur à la redingote bleue, qui ne le perdait pas de vue, s'approcha de lui.

CHAPITRE IX.

LE SERGENT DE VILLE ET LE PETIT VAGABOND.

— Que faites-vous donc là, à cette heure, mon petit ami? Savez-vous qu'il est tard?

— Vous le voyez, monsieur, je cause avec mon chien, — répondit Camille.

— J'ai cru que vous étiez un enfant perdu ; mais je vois, à la propreté de vos vêtements, que je me suis trompé.

Camille, à ce mot de *perdu*, fit un mouvement et retint une exclamation ; lorsque le monsieur eut fini de parler, il lui demanda, d'un air qu'on aurait pu prendre pour de la curiosité, mais qui au fond n'était que de l'inquiétude :

— Eh bien, si j'avais été un enfant perdu, qu'auriez-vous fait, monsieur ?

— J'aurais cherché à savoir où demeurent vos parents, et je vous aurais reconduit chez eux.

— Vous êtes bien bon ! — dit Camille en se levant. Votre état est donc de ramener les enfants qui s'égarent ? Comment se nomme-t-il votre état ?

— Sergent de ville.

— Sergent de ville ! et vous reconduisez les enfants égarés ! Mais j'y pense, monsieur, quand ils n'ont pas de domicile, ces pauvres enfants égarés ?...

— Alors, comme les enfants sans domicile sont pour la plupart des vagabonds, des mauvais sujets, je les mène en prison.

— Mais ils pourraient bien ne pas être toujours des vagabonds ou des mauvais sujets ; si, par exemple, c'était un petit cousin qu'un grand cousin aurait perdu pour se débarrasser de lui ?

Le sergent de ville, que le babil de Camille amusait sans doute, se mit à rire, et dit :

— Le grand cousin serait un bien mauvais cousin !

— Enfin, si cela était ?

— Je n'en conduirais pas moins le petit cousin en prison, parce qu'il n'est pas permis de coucher dans les

rues ; mais la prison n'est ni bien sombre ni bien triste. Une fois là, on interroge le petit cousin, et, s'il n'a pas de parents qui viennent le réclamer, on le place dans une maison où l'on en a bien soin et où on lui apprend un état.

— Il y est donc comme en pension ?

— Pas tout à fait ; car il ne peut sortir, il n'est pas libre ; et puis il ne lui serait pas permis, comme à vous, d'avoir pour compagnon un aussi joli petit chien.

Camille resta pensif.

— Il est défendu de coucher dans la rue ! — se dit-il — c'est singulier ! mais Robinson, dans son île, n'était pas inquiété de la sorte... Je vous remercie et vous salue, monsieur, — ajouta Camille.

Et prenant son chien sous son bras, il s'éloigna.

— Enfin, — reprit-il tout en marchant, — il y a peut-être, à Paris, pour les enfants abandonnés d'autres avantages qui doivent les dédommager de ne pouvoir coucher dans la rue... Me voilà au moins mille fois plus embarrassé que Robinson Crusoé. Où aller ? Toutes les portes sont fermées ; si je frappe, on me traitera sans doute aussi mal que l'a fait cette grosse femme auprès des Tuileries ; et je n'aime pas les affronts. Où donc aller coucher, mon Dieu ?... Si je trouvais une maison abandonnée, comme moi !... ça me conviendrait, et à Fox aussi ; n'est-il pas vrai, mon chien ?

Camille en était là de ses réflexions, lorsqu'un lampion qui brûlait au milieu de la rue attira ses regards. Il aperçut à sa droite deux maisons en construction, et un échafaudage devant lequel un autre lampion répandait une fumée noire et nauséabonde.

— Juste ! — se dit-il avec joie — voici deux maisons sans

portes ni fenêtres, et probablement sans locataires, Personne à qui parler... Alors on ne me refusera pas... Entrons...

Mais il se trompait, le pauvre enfant; car à peine eut-il fait deux pas sous l'échafaudage, qu'une voix enrouée cria :

— Qui va là?

Les forces manquèrent à Camille.

— Encore quelqu'un pour me chasser! — se dit-il en retenant son chien.

Alors, levant ses yeux mouillés de larmes vers le ciel où mille étoiles d'or brillaient sur un fond bleu.

— Mon Dieu! — dit-il en se mettant à genoux — prenez donc pitié de moi que voulez-vous que je devienne, si je ne trouve ni où coucher, ni de quoi manger?... Donnez-moi des forces, mon Dieu! Envoyez-moi quelques bonnes idées pour me tirer d'affaire. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » me disait toujours mon bon oncle. Je ne demande pas mieux que de m'aider; mais faites, mon Dieu, qu'on ne me mette pas en prison. J'ai lu l'histoire de quelques enfants qui travaillaient pour nourrir leurs parents : je suis tout disposé à travailler aussi; mais le moyen!... Enfin, je mets ma confiance en vous, mon Dieu! prenez pitié d'un orphelin abandonné, d'un autre Robinson mille fois plus à plaindre dans Paris que ne l'était le vrai Robinson dans son île...

La prière de Camille fut interrompue par un second *Qui vive?* prononcé d'une voix de plus en plus rébarbative.

Fox répondit par un grognement prolongé.

CHAPITRE X.

L'INVALIDE.

— Il y a donc quelqu'un ici ? — cria la grosse voix.

Et en même temps Camille vit venir à lui un invalide décoré d'une jambe de bois et s'appuyant sur sa canne.

— C'est toi, méchant gamin, qui fais tout ce bruit ? — dit l'invalide.

— Il me semble que je ne fais pas beaucoup de bruit, répondit tristement Camille.

— Si ce n'est pas toi qui as troublé mon sommeil, c'est donc ton chien... On ne peut dormir une heure tranquille, dans cette rue Louis-le-Grand !

— Vous dormiez ? vous êtes bien heureux ! — dit Camille toujours sur le même ton.

— Je dors, je dors ! — répéta l'invalide, — tu vois bien que je ne dors pas... Si j'avais un chien comme le tien, il veillerait pour moi, et je pourrais dormir, mais les sergents de ville viennent de me l'empoisonner, mon pauvre *Austerlitz !* Il était devenu gourmand sur ses vieux jours, j'avais beau lui répéter : " Méfie-toi des boulettes. Austerlitz, méfie-toi des boulettes ! " Bast !... c'est comme si j'avais parlé à ma jambe de bois : il n'a pas voulu m'écouter. Il a trouvé sur son chemin une boulette qui l'a tenté, le gourmand ! Bref, il est venu mourir entre mes bras... Pauvre Austerlitz ! c'etait mon ami, mon seul ami,

nous nous étions rencontrés tous deux à la bataille d'Austerlitz, et nous y fûmes blessés tous deux. Je lui ai bandé sa plaie, il m'a léché la mienne; depuis ce moment nous avons, comme dit la chanson, coulé ensemble le fleuve de la vie... jusqu'à vendredi dernier... C'est ici que mon pauvre Austerlitz a fini ses jours. Veux-tu me vendre ton chien? ou plutôt, me le donner? car, s'il fallait te le payer, ça me serait un peu difficile, vu que, pour le quart d'heure, le gousset est vide. Laisse-le-moi, ça me fera plaisir... je l'appellerai Austerlitz. J'ose dire que c'est toujours flatteur, même lorsqu'on est chien, de s'entendre appeler de ce nom glorieux! hein... qu'en dis-tu?

— Écoutez, monsieur l'invalide, je vais vous faire une petite proposition : ce chien n'est pas à moi ; je ne puis donc le donner ni le vendre; mais, si vous voulez me permettre de me coucher avec lui auprès de vous, nous vous garderons tous les deux.

— Ça va, mon garçon, ça va. Entre, entre, la chambre à coucher est fraîche : quatre murs pour tapisseries, et le ciel pour plafond. Le lit n'est pas à dédaigner, c'est le grênetier d'en face qui en a fait les frais. Au bivac nous n'en avions pas toujours d'aussi bien conditionnés... As-tu soupé ? as-tu soif, as-tu faim ?

— Hélas! — dit Camille honteux de sa misère — depuis ce matin je n'ai mangé qu'un morceau de pain.

— Pauvre enfant ? tiens, voilà un restant de veau froid que m'a donné une charmante petite demoiselle qui demeure à côté; voici un morceau de pain; pour du vin, ma foi, il ne m'en reste jamais, c'est une habitude que j'ai prise au service : le vin et moi, vois-tu, nous ne pouvons pas rester une seconde ensemble sans nous livrer combat,

mais un combat à mort! il faut toujours que l'un avale l'autre. Par exemple, si tu veux de l'eau, il y en a, je crois, dans cette cruche; je te dis *je crois*, car, excepté, pour me laver les mains et la moustache, je n'abuse pas beaucoup de ce liquide bénévole. Sapristi!... comme il fait rafle des fourniments, le gamin!

— Est-ce que par hasard vous voudriez en garder pour demain? — interrompit Camille, cessant subitement de manger.

— Va donc, conscrit, va donc! En garder!.,. Le père la Tuile n'est pas assez sûr du lendemain pour garder la moindre chose! Né un jour de bataille et enfant de troupe j'ai grandi avec nos succès, incertain si le jour suivant luirait pour moi. Pourtant, depuis que cette jambe m'a mis à la réforme et conduit aux Invalides, je devrais être un peu plus rassuré; mais bast! on s'attache moins à la vie lorsqu'on a été habitué à vivre sur un volcan... A propos, je parle, je parle comme une vieille pie, sans m'informer comment il se fait que gentil et propre comme tu l'es, tu te trouves, dans les rues de Paris, mourant de faim et sans doute abandonné.

— Je ne puis vous conter ça, monsieur l'invalide, — répondit Camille, — c'est trop vilain.

— Tu as fait quelque chose de vilain, avec ton minois d'ange du bon Dieu! — se récria le père la Tuile.

— Ce n'est pas moi, monsieur l'invalide, c'est mon grand cousin; et, comme mon grand cousin est le fils de mon oncle qui est mort, et que mon oncle était le meilleur homme de la terre, vous comprenez que ça lui ferait de la peine s'il savait ce que son fils a fait... donc à cause de cela, et parce que... c'est pourquoi je ne puis pas dire du mal de mon grand cousin.

— Si, au régiment, on ne nous eût pas prescrit le service plus clairement que tu ne nous racontes l'histoire de ton grand cousin, nous aurions fait de tristes soldats. Mais le sommeil te fait cligner les yeux... bonne nuit... Garde à vous, Austerlitz ! et bonne garde ! Bonsoir.

Disant ces mots, l'invalide se retira derrière une petite tente de toile assez ingénieusement arrangée sur les poutres de la maison en construction. Camille s'étendit sur une botte de foin, et Fox se coucha à ses pieds.

Un moment après, le pauvre enfant, plongé dans un doux sommeil, avait oublié tous ses chagrins.

CHAPITRE XI.

LES MAÇONS.

Au point du jour, Camille fut réveillé en sursaut par son chien, qui aboyait avec force, en regardant d'un air moitié menaçant, moitié craintif, une armée de maçons envahissant la partie de la maison où reposaient son nouveau maître et le vieil invalide.

— Ohé ! l'invalide... le père la Tuile ! — cria un des maçons, — quels sont donc ces nouveaux locataires qui n'attendent pas qu'une maison soit finie pour venir l'habiter ?

— Eh bien, quoi ? le beau miracle ! — dit le père la Tuile, soulevant la toile de sa tente et jetant les yeux sur Camille, qui se blottissait honteux sous sa botte de foin.

Ces nouveaux locataires, c'est moi qui leur ai donné l'hospitalité. Où est le mal après tout ?

— Il n'y a pas de mal, répliqua un des maçons qui paraissait être le contre-maître, — mais j'ose dire, père la Tuile, qu'au lieu d'accorder l'hospitalité à ce gamin, vous eussiez mieux fait de le conduire chez ses parents, qui doivent être inquiets.

— Je n'ai pas de parents, monsieur le maçon ! — dit Camille en se levant et secouant ses cheveux,

— Ni père ni mère ? — reprit le maître maçon.

— Je n'avais qu'un oncle, il est mort !

Camille, à ce souvenir, essuya une larme qui brillait sur son visage.

— Ni père ni mère ! — répétèrent tous les maçons, entourant le petit abandonné.

— Et tu ne sais où aller coucher ?

— Et où demeurait ton oncle ?

— Et que faisait ton oncle ?

— Et il ne t'a rien laissé, ton oncle ?

Toutes ces questions se succédèrent si rapidement qu'il fut impossible à Camille d'y répondre,

— Sapristi ! — interrompit le père la Tuile. — Attention au commandement, camarades ! Si vous commandez tous à la fois, comment voulez-vous que le gamin obéisse ?

Après ce déluge de questions, Camille répondit :

— Je suis de Bordeaux... et arrivé à Paris d'hier matin seulement... Une heure après, j'étais un pauvre enfant abandonné, un autre Robinson : voilà mon histoire.

— Abandonné ?... par qui ?... — demandèrent tous les maçons à la fois.

— Je ne puis vous le dire, messieurs, ce serait un déshonneur pour le coupable ; quand on le rencontrerait dans la rue, on lui jetterait la pierre... Et, d'ailleurs, son père qui était si bon, et qui est au ciel avec le bon Dieu, ça lui ferait de la peine. Non je ne le puis...

— Est-il drôle, cet enfant ! — se disaient ces hommes en se regardant entre eux.

— Bast ! — dit l'un des maçons, — c'est un petit vagabond, qui se sera échappé de chez ses parents.

— Et pourquoi me serais-je échappé de chez mes parents ? — dit Camille, qu'une supposition pareille rendit tout rouge.

— Parce que tu auras fait quelque chose de mal, et que la peur du fouet t'aura fait fuir, voilà tout.

— Je voudrais que ce fût vrai ! — dit Camille — oui, au risque de recevoir le fouet en rentrant.

— Alors pourquoi ne veux-tu pas avouer la vérité ?

— Ecoutez, — reprit Camille à qui l'indignation d'être mal jugé donnait de l'énergie, — si l'un de vous, messieurs avait un frère, un cousin, tout autre parent enfin, qui se fût rendu coupable d'une vilaine chose, la feriez-vous connaître.

— Non ; mais nous le corrigerions d'importance.

— Eh bien, moi, je ne puis le corriger, car je suis plus petit que lui, et il est loin. Mais enfin je suis sa victime.

— Que devons-nous en penser ? — se demandaient ces hommes entre eux. — Cet enfant ne sait sans doute où aller déjeuner ce matin.

— C'est vrai, — dit Camille.

Et une larme coula sur sa joue.

— Pour ce qui est du déjeuner, camarades, — dit un

des ouvriers, — nous lui donnerons chacun une petite part du nôtre, et ça lui en fera un, de déjeuner.

— Voilà bien le Bourguignon ! — répliqua un autre, — il ne pense jamais qu'au quart d'heure ; quand il aura déjeuné, ce pauvre chérubin, il faudra qu'il dîne, il faudra qu'il soupe !

— Eh bien, Poitevin, nous lui en donnerons encore.

— Mais nous ne pourrons pas lui en donner longtemps ; si encore il était assez fort pour entrer en apprentissage.

— Ou assez grand pour entrer au service dit l'invalide.

— Et puis il faut voir ce qu'il sait faire, — répliqua le contre-maître.

En ce moment l'arrivée d'un monsieur qui descendait de cabriolet à la porte de la maison en construction dispersa tous les maçons ; l'un se saisit d'une truelle, l'autre d'une pelle ; en un clin d'œil tous étaient à l'ouvrage ; Camille se tenait seul dans son coin.

Seul ! je me trompe ; Fox était auprès de lui.

LIVRE DEUXIÈME.

—

CHAPITRE I.

L'ARCHITECTE QUI CHERCHE UN GROOM.

— Pas encore à l'ouvrage! — dit durement le monsieur au cabriolet. C'était l'architecte, et il n'avait pas été la dupe de la dispersion subite de ses ouvriers.

— Je vais vous expliquer la chose, monsieur Durmont, — répondit le contre-maître ; — nous étions occupés à écouter cet enfant qui nous intéressait avec son histoire.

— Et quelle est cette histoire? — demanda M. Durmont, lorgnant Camille, qui baissait humblement la tête.

— Nous ne saurions trop vous la raconter, mais elle n'en est pas moins intéressante, allez!

— Quand le contre-maître dit qu'il ne sait pas, — interrompit l'invalide, présentant sa tabatière ouverte à l'architecte, — c'est vrai et ça n'est pas vrai... Vous n'en usez pas?... Ah! pardon.

Et, comme il vit que M. Durmont paraissait s'intéresser à la douce et triste figure du petit abandonné, il raconta

comment il l'avait trouvé, et comme quoi le pauvre enfant ne voulait pas nommer le parent qui l'avait si cruellement abandonné.

— Bast!... des contes; un petit fainéant!... un petit vagabond!... — murmurait l'architecte en lorgnant toujours Camille, qui, pour se donner une contenance, caressait son chien.

— Comment te nommes-tu?.. — dit-il brusquement à l'enfant.

— Camille Fernand.

— Et tu n'as ni père, ni mère, pas de famille?

Camille baissa la tête en pleurant.

— Et tu as été abandonné, dis-tu, hier matin aux Tuileries par une personne que tu ne veux pas nommer.

Camille releva douloureusement la tête.

— Que sais-tu faire?

— Hélas! rien monsieur.

— Tes parents ne t'ont donc rien appris?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur. Mon oncle m'a fait apprendre un peu de latin, de géographie, d'arithmétique, à jouer du violon, à danser...

— Il était donc riche, ton oncle?

— Je ne sais, monsieur; mais on ne manquait de rien à la maison.

— Et cet oncle est mort?

Camille, pour toute réponse, essuya ses yeux.

Il y eut un moment de silence: l'architecte semblait se consulter, tout en examinant avec attention la taille frêle du petit abandonné.

— Bast! qu'est-ce que je risque? — se dit-il. — Quel âge as-tu?

— Douze ans.

— Sais-tu monter à cheval ?

— Oui, monsieur, avec la selle et sans la selle.

— Tu es petit, fluet : tu feras un groom ravissant. Veux-tu entrer à mon service ?

— Non, monsieur, — dit Camille avec hauteur.

— Tu es bien dégoûté, gamin ! Et pour quelle raison, s'il te plaît ?

— Parce que je ne veux pas être domestique.

— Tu aimes mieux être un fainéant, un paresseux, un mendiant ! — répliqua l'architecte en colère ; — eh bien, va te promener, va ! Si je te retrouve ici, je te fais prendre par les sergents de ville et mettre en prison comme un vagabond que tu es... Refuser d'être mon groom !

— Par pitié, monsieur, ne le faites pas ! — dit Camille joignant les mains, — je ne suis ni un fainéant ni un vagabond. Je ne veux pas être domestique ! cependant, si vous voulez me donner de l'ouvrage ici, je m'en acquitterai avec zèle ; je porterai des pierres... de la chaux... j'apprendrai l'état de maçon, mais être domestique jamais !

— Il est bien plus facile d'être domestique que d'être maçon ; domestique, c'est un état de paresseux.

— C'est pour cela que je n'en veux pas, monsieur.

— Tu n'auras rien à faire chez moi que de te promener en voiture ou à cheval.

— Et je perdrais le goût du travail ; je n'aurais pour société que des domestiques, que mon pauvre oncle m'avait toujours défendu de fréquenter ; enfin, je deviendrais un vaurien... Non, non, monsieur.

— C'est bon, sors d'ici et ne reparais jamais devant mes yeux.

Et l'architecte leva sa canne sur Camille, qui répliqua d'un air tout à fait digne :

— Ne me frappez pas, monsieur, ne me frappez pas, je ne suis pas votre domestique !

Et, ayant fait signe à son chien de le suivre, il prit la rue Louis-le-Grand.

Camille marchait tout pensif et en pleurant, lorsqu'un *psit! psit!* lui fit tourner la tête. C'etait l'invalide qui accourait derrière lui.

— Tiens, voilà ce que les ouvriers t'envoient — lui dit-il en lui remettant un énorme morceau de pain, — tu es un brave enfant! tu as bien parlé. Si tu ne sais où aller coucher ce soir, reviens ici.

— Oh! non, — dit Camille en hochant la tête, — cet homme est trop méchant!

Et, remerciant l'invalide, il prit le pain, et tous les deux se quittèrent le cœur gros.

CHAPITRE II.

UNE PROMENADE DANS PARIS.

Voilà donc notre petit Robinson, comme il s'était surnommé lui-même, seul encore une fois abandonné sur le pavé de Paris! Son chien en laisse d'une main, son morceau de pain dans l'autre, et son livre de Robinson sous le bras, il s'achemina lentement vers le boulevard des Italiens.

— La première chose que fit Robinson dans son île déserte, — se dit-il, — ce fut de la parcourir, de voir quel parti il saurait en tirer.

Et, tout en mangeant son pain et en donnant de temps

à autre quelques bouchées à Fox, Camille se mit à longer les boulevards. La vue de chaque boutique excitait son admiration.

— Comment manquerait-on de quelque chose, — se disait-il, — au milieu de tout ce qu'on peut inventer de beau et de bon ? Comment mourrait-on de faim avec des pâtissiers à chaque pas ? Est-il possible qu'un pauvre petit enfant comme moi ne trouve pas à se loger, lorsqu'on voit une si grande quantité de maisons avec des portes ouvertes ? Il ne s'agit que de demander... Ce ne sont pas des sauvages, tous ces habitants qui vont et viennent ; ils ne me mangeront pas, comme le faisaient, à l'égard de leurs prisonniers, les sauvages de l'île de Robinson Crusoé, ils ont tous de trop bonnes figures.\. Ces dames sont charmantes et sourient à ceux qui les regardent... Ces messieurs se saluent très-poliment les uns les autres... Allons, allons, Camille, du courage !

Comme il s'était arrêté devant la boutique d'un marchand d'habits, celui-ci vint à lui :

— Si vous avez besoin de quelque vêtement, mon petit monsieur, entrez, on vous arrangera.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Camille, enchanté de la courtoisie du marchand, — mon habit est encore tout neuf ; mais, quand il sera usé, je vous promets de venir vous voir.

— Vous serez content de nous, — ajouta l'industriel.

Camille s'en alla un peu plus loin ; un marchand de cannes l'aborda.

— Étrennez-moi, mon petit monsieur, — lui dit-il, — une petit canne vous irait si bien ! Regardez-moi ce jonc ; comme il est souple ! Je vous le donnerai pour rien... pour rien !

— Merci, — répondit encore Camille.

Enhardi par les offres obligeantes de ces deux marchands, Camille entra hardiment dans un grand hôtel. Il pouvait être alors midi, et le soleil était brûlant.

— Que demandez-vous? — lui cria un vieux concierge qui mettait une pièce à un fond de pantalon.

— Le soleil est bien chaud, lui dit Camille, en le saluant très-poliment, — voudriez-vous, monsieur, me permettre d'entrer pour me reposer?

— Tu ne t'es pas levé assez matin pour te moquer de moi, petit drôle! — repartit le portier.

Et, refermant brusquement le vasistas qu'il avait ouvert pour parler à l'enfant, cet homme murmura quelques mots grossiers que Camille ne comprit pas, mais qui lui firent perdre son assurance.

— Allons plus loin, — se dit-il, — tout le monde ne sera peut-être pas aussi brutal que ce vieux tailleur.

A deux pas de ce même hôtel, un marchand de comestibles offrait à la gourmandise des passants tout ce que les cinq parties du monde produisent de plus succulent, de plus recherché. Un homme, jeune encore, d'une physionomie agréable, d'un embonpoint qui disait assez qu'au milieu de toutes ces bonnes choses il n'en dédaignait aucune, se prélassait, les deux mains dans ses poches, sur le seuil de sa boutique, et regardait les passants, qui, presque tous, s'arrêtaient devant l'étalage de son magasin.

Camille ne manqua pas de s'arrêter aussi et de jeter un œil d'envie sur les objets qui garnissaient le magasin.

— Désirez-vous quelque chose, mon petit ami? — demanda le marchand en souriant.

Camille devint tout rouge.

— Oui, monsieur: je n'ai mangé qu'un morceau de pain sec depuis ce matin...

— Entrez et choisissez.

— C'est qu'il faut que je vous confie d'abord que je n'ai pas d'argent, — ajouta Camille en suivant le marchand au milieu de son magasin.

Celui-ci le regarda sévèrement :

— Si vous n'avez pas d'argent, pourquoi entrez-vous ?

— Je suis un pauvre enfant abandonné dans cette ville, monsieur ; je ne sais où aller, où m'arrêter ; je suis fatigué, j'ai faim...

— Cela m'afflige beaucoup, mais je n'y puis rien.

Le marchand fouilla dans sa poche et en tira un sou.

— C'est tout ce que je puis faire pour toi : prends, et sors d'ici : tu gênes les pratiques.

Une vive indignation se peignit sur le visage de Camille.

— Je ne suis pas un mendiant, monsieur, je ne demande pas l'aumône ! — dit-il d'un ton fier.

Et, le cœur gros, il s'élança hors de la boutique du marchand de comestibles.

— Un sou... à moi ! Camille Fernand, neveu de M. Thomas, riche armateur de Bordeaux !... un sou !... — disait-il en pleurant.

Camille continua sa route. Le chien le suivait, les oreilles basses et la queue entre les jambes.

Apercevant des chaises de l'autre côté du boulevard, Camille traversa la chaussée et vint s'asseoir sur l'une d'elles. A peine y était-il installé, qu'une vieille femme s'avança vers lui en lui tendant silencieusement la main.

— Que voulez-vous ? — lui dit Camille avec humeur.

— Est-il drôle, ce petit ! — répliqua la loueuse ; — eh ! deux sous donc, pour votre chaise !

— Quoi vous avez ici une trentaine de chaises inoccupées, et je ne puis m'asseoir sans vous payer ?

— Non, certes, mon petit monsieur ; donnez-moi deux sous, s'il vous plaît.

— Je ne les ai pas.

— Alors asseyez-vous par terre.

Et la loueuse secoua la chaise sur laquelle était assis Camille, au risque de le faire tomber.

— Vous êtes une méchante femme, madame !

— Je suis loueuse de chaises, — répondit tranquillement la femme en s'asseyant sur la chaise que Camille venait de quitter.

— Chi vous n'avez pas d'argent pour payer une chaise, venez vous asseoir ichi, mon petit mochieu, — dit une voix d'enfant avec un accent auvergnat très-prononcé.

C'était un petit garçon tout noir, tenant un singe sur son bras.

CHAPITRE III

PREMIÈRE LEÇON D'INDUSTRIE.

— Vous avez l'air d'avoir des chagrins, mon petit mochieu ? — dit l'Auvergnat, regardant avec intérêt Camille, qui s'essuyait les yeux.

— Je voudrais être dans une île déserte ; — répondit Camille avec un ton de colère.

L'Auvergnat partit d'un éclat de rire.

— Eh, bonne chainte Vierge ! que feriez-vous dans une île déjerte ? vous y mourriez de faim.

— As-tu lu *Robinson Crusoé ?* — lui demanda Camille.

— D'abord je ne chais pas lire, mais qu'est-ce que ch'est, Robinchon Crujoé ?

— C'est ça ; — lui dit Camille en lui montrant le livre qu'il tenait sous le bras.

— Cha ; mais ch'est un livre.

— C'est l'histoire d'un enfant de notre âge abandonné dans une île déserte.

— Bonne chainte Vierge ! et il y est mort ?

— Au contraire, il y a très-bien vécu ; à preuve qu'il y a formé une colonie dont il est devenu le chef.

— Ah, che comprends, ch'est un conte de fées votre Robinchon.

— C'est une histoire vraie, arrivée.

— Laichez donc ! le curé de chez nous m'a appris che que ch'est qu'une île déjerte ; ch'est une ville où il n'y a ni maijons ni habitants et comment vivre dans une ville où il n'y a ni maijons ni habitants ?

— Ça n'empêche pas que j'aimerais mieux mille fois être abandonné dans une île semblable que d'être ici dans ce Paris si bien peuplé.

— Ch'est des bêtises, che que vous dites là !

— Des bêtises ! — répliqua Camille en s'animant, — des bêtises, mais, si j'étais dans une île comme celle de Robinson Crusoé, je pourrais faire ce que je voudrais, m'asseoir, dormir n'importe où, manger ce que je trouverais. Tiens, je vais t'expliquer ce que c'est que

Robinson Crusoé,.. Tout seul dans une île inhabitée, il s'était arrangé une grotte où il dormait très-bien, je t'assure ; il avait planté des arbres tout alentour, ce qui lui fermait sa maison. Il allait à la chasse, tuait des oiseaux, tendait des lacs, et prenait des lamas. — Les lamas, ce sont des bêtes comme les chèvres, et qui donnent du lait. Il allait à la pêche, et prenait des poissons, des coquillages ; il se faisait des habits avec des peaux de bêtes, des parasols avec des plumes d'oiseaux... Puis un jour il trouva un nègre ; il en fit son esclave... Oui, j'aimerais mille fois mieux être dans une pareille île. Ici, il y a de tout, c'est vrai... mais on ne vous donne rien. Il y a des maisons ; on vous en chasse. Il y a toutes sortes de bonnes choses à manger : on vous en vend, mais on ne vous en donne pas. La nuit, on ne peut pas dormir dans les rues ; le jour, il n'est pas permis de s'asseoir sur les chaises qu'on trouve sur son passage... Enfin on est mille fois plus malheureux dans une grande ville. Dis-moi à présent, n'aimes-tu pas mieux les îles désertes ?

L'Auvergnat avait écouté Camille avec un sérieux comique.

— Chacun chon goût, — reprit-il — moi ch'aime mieux Paris.

— Mais pourquoi ?

— Parche que, ichi, on peut travailler.

Ce dernier mot fit réfléchir Camille.

— Travailler ! est-ce que tu travailles, toi ?

— Et comment donc que che vivrais ?

— Et que fais-tu ?

— Dame, l'hiver, che ramone les cheminées, l'été che montre mon chinge... et che fais des petites commichions par-chi par-là.

— Mais tu me donnes là une idée ; je puis travailler, moi !

— Cha vous est permis.

— Et que ferai-je ? je ne sais pas ramoner les cheminées, je me casserais le cou... Veux-tu m'apprendre à ramoner les cheminées ?

— Oh ! ch'est un mauvais état dans l'été, mon petit mochieu, et vous êtes trop propre pour ramoner les cheminées ; vous vous chaliriez, et votre maman che fâcherait.

— Hélas ! je n'ai ni père ni mère.

— Alors pourquoi donc que vous avez quitté le pays ?

— C'est mon cousin qui me l'a fait quitter ; après m'avoir amené ici, il m'y a perdu et s'en est allé.

— Voyez-vous cha !

— Mais toi, qui as un père et une mère, pourquoi as-tu quitté ton pays ?

— Ah ! cha, ch'est autre chose : mon père et ma mère ils sont pauvres comme tout ; nous chommes dix enfants, che suis le second ; mon frère aîné est frotteur ; oh ! il gagne beaucoup d'argent, mon frère.

— Et il t'en donne ?

— Oh, non ; tout cha est pour ma mère au pays... Moi aussi, ch'en gagne, avec mon chinge !

— Encore, si j'avais un singe.

— Vous avez un chien ; mais les chiens, cha ne vaut pas les chinges. Vous pourriez demander un petit chou.

— Demander l'aumône — s'écria Camille vivement.

— Tenez, — reprit l'Auvergnat, — chette belle maijon que vous voyez, ch'est le café de Paris, un beau restaurant, où tous les riches mochieurs viennent dîner ; comme vous êtes chentil, ils vous donneront quelques chous allez... n'ayez pas peur... Mais voichi mon grand

frère qui me fait chigne.. quelque cheminée de cuichine à ramoner, chans doute. Au revoir.

Et le petit Auvergnat, se levant, courut au-devant d'un jeune commissionnaire, qui le prit par la main. Tous deux s'éloignèrent, sans seulement se retourner vers le pauvre Camille, qui se trouvait seul encore une fois.

CHAPITRE IV.

LE RESTE DE POULET, LE MORCEAU DE PAIN, ET LE VERRE D'EAU.

Le soleil commençait à baisser. Les garçons du Café de Paris venaient de relever la tente placée au-dessus du perron.

— Que fais-tu là, petit? — demanda l'un d'eux à Camille.

— Rien, — répondit tristement Camille.

— Alors, va-t'en.

— Ne puis-je donc rester ici, monsieur? — répliqua le pauvre enfant d'un ton tout à fait découragé,

— Non pas; c'est l'heure du dîner et l'on ne permet pas aux enfants d'encombrer les abords du café : voyons, retire-toi, te dis-je!

Camille se leva, le chien en fit autant; tous les deux se regardèrent et semblèrent se demander :

— Où irons-nous?

Comme par instinct, le chien dirigea ses pas vers l'entrée

des cuisines du Café de Paris, qui donnaient dans la rue voisine. Camille prit la même direction ; que lui importait cette rue ou une autre ? Fox flaira bientôt un fumet des plus appétissants qui s'exhalait d'une étroite allée conduisant aux cuisines ; il s'arrêta et agita sa queue. Tout d'un coup, faisant un bond, il s'élance dans l'allée et disparaît.

Petit et noir, Fox échappa d'abord aux regards des chefs et des marmitons. Mais son estomac, aussi léger que celui de son jeune maître, finit par crier famine. Le museau au vent, l'œil caressant et la queue en trompette, la pauvre bête se mit à flairer la broche qui tournait, surchargée de rôtis succulents, les fourneaux garnis de casseroles, les tables couvertes de viandes.

— Tiens le joli petit chien ; et d'où sort-il ? demanda un des petits marmitons.

Comme s'il eût reconnu, dans l'inflexion de la voix de cet enfant, une bienveillance marquée, Fox courut à lui. Le marmiton s'empressa de caresser Fox, et Fox de lécher la main qui le caressait.

— Pauvre bête ! — disait l'enfant, — comme elle est douce !...

En ce moment, un garçon qui desservait vint poser près du marmiton un plat sur lequel se trouvait un reste de volaille.

— Jette ça, — lui dit-il, — et lave le plat.

Le marmiton quitta le chien pour obéir ; mais Fox le regarda d'un air si humble, si contrit, et dans son regard, qui se fixait tantôt sur le plat que tenait l'enfant, tantôt sur l'enfant lui-même, il y avait quelque chose de si suppliant, que celui-ci posa le plat devant le chien.

— As-tu faim ? — lui dit-il ; — prends !

Le chien regarda d'un air indécis; mais, l'enfant ayant répété « Prends! » en faisant un signe encourageant et amical, Fox saisit le morceau de volaille, et s'échappa de la cuisine en courant,

— Eh bien, eh bien, où vas-tu? — dit le marmiton.

Mais, malgré l'envie qu'il avait de courir après le chien force lui fut de commencer d'abord par remplir son office, qui était de laver les assiettes. Il venait d'en mettre quelques-unes en pile, lorsqu'il sentit sur ses pieds nus l'haleine chaude du petit chien.

— Eh bien, te voilà revenu? — lui dit il avec joie; — que me veux-tu encore?

Et comme le chien le regardait toujours, le marmiton ajouta :

— Je n'ai plus qu'un morceau de pain, le veux-tu?

Et il lui présenta la moitié d'un petit pain. Fox le prit sans se faire prier et s'échappa une seconde fois.

— Est-il drôle! — dit le marmiton. — Où peut-il ainsi aller manger ce que je lui donne?

— A qui en as-tu donc, à te débattre tout seul? — lui cria le chef de cuisine; Dieu — me pardonne, ce petit gâte-sauce fait la conversation avec ses assiettes.

— Que non, monsieur Chipart! — répondit l'enfant d'un accent mielleux; — c'est avec une drôle de pratique tout de même!

— Quelle pratique?

— Imaginez-vous, monsieur Chipart, un joli petit chien tout noir, qui accepte très-poliment les restes que je lui donne et qui va les manger, je ne sais où...

— S'il revient, avertis-moi.

— Le voici.

— Le joli petit chien! — reprit le chef, jetant, sans

quitter ses fourneaux, un regard sur Fox, qui revenait la gueule ouverte et comme prêt à prendre ce qu'on voudrait bien encore lui donner; — mais il tire la langue... il a soif; Baptiste, donne-lui à boire, aie soin de lui, je ne peux par quitter mes fourneaux... soigne-le, et prends garde qu'il ne s'échappe.

— Voyez donc, monsieur Chipart, il ne veut pas boire, —dit Baptiste, montrant du doigt Fox, qui devant un bol plein d'eau, regardait le marmiton et semblait le prier de lui rendre encore un service.

— Peut-être veut-il aller boire à l'endroit où il à mangé; — lui dit le chef; — prends ce bol, porte-le lui et ne le perds pas de vue.

Quand Fox vit le marmiton prendre le bol, il se dirigea vers la porte de la cuisine, non sans faire le manége d'aller et de venir du marmiton à la porte, de la porte au marmiton; et, se voyant enfin compris, il sortit. Baptiste se guida sur ses traces.

CHAPITRE V.

CE QU'ÉTAIENT DEVENUS LE RESTE DU POULET, LE MORCEAU DE PAIN ET LE VERRE D'EAU.

Nous avons laissé Camille assis sur le pas de la porte du Café de Paris, du côté des cuisines, dans la rue Taitbout, les yeux fixés sur l'allée par où son chien avait disparu; et le cœur triste et gonflé, écoutant s'il ne

revenait pas. Un assez long espace de temps s'était écoulé; notre petit Robinson désespérait de voir reparaître Fox, lorsque soudain il le sentit près de lui. La pauvre bête tenait dans sa gueule quelque chose dont au premier abord Camille ne devina pas la forme ; c'était le reste du poulet. Fox le posa proprement sur les genoux de Camille ; puis, allant s'asseoir sur son petit derrière, il se mit à regarder son maître en frétillant de la queue, en passant sa langue sur ses lèvres d'un air qui semblait dire :

— Mange, mais ne m'oublie pas !

— Et où as-tu pris cela ? — lui dit Camille avec insouciance ; tu l'as volé ?

Fox jappa, comme indigné.

— On te l'a donc donné ? — répéta Camille.

Le silence de Fox sembla affirmer cette supposition.

— C'est un excellent morceau de poulet ! — dit Camille, le retournant sans oser y toucher, — délicieux, ma foi, aussi bon que ceux qu'on servait sur la table de mon oncle ; mais, Fox, il faudrait un morceau de pain pour manger cela.

Le chien partit comme s'il eût compris ; il ne tarda pas à reparaître, apportant dans sa gueule la moitié du petit pain que vous savez.

— Si je suis Robinson, — lui dit Camille, la voix pleine de reconnaissance, et l'embrassant avec effusion, — tu es bien Vendredi, toi ! mon gentil Fox ! Dînons maintenant.

Fox reprit sa place vis-à-vis de son maître. C'était curieux de voir ces deux êtres, doués l'un et l'autre d'intelligence et de sensibilité, dînant ensemble, se partageant les morceaux. A toi les os Fox, à moi la

viande ; à toi la mie de ce pain, Fox, à moi la croûte, — puis, se caressant chacun à leur manière, la main de l'enfant flattant le dos du chien, la langue de Fox léchant la main de l'enfant, ils avaient l'air de deux amis élevés ensemble ; pourtant ils ne se connaissaient que depuis quelques heures.

Le malheur les avait réunis. Le malheur, mes enfants, sachez-le, fait plus d'amis que la fortune ; le plaisir rassemble les hommes, mais le malheur les lie, les attache entre eux ; celui qui souffre a besoin d'un ami, celui qui ne souffre pas ne cherche que des compagnons et des camarades.

Donc nos deux amis, après un jeûne forcé, s'en donnaient à cœur joie, de ce poulet et de ce morceau de pain, trop tôt finis, hélas ! comme vous le pouvez penser.

— Maintenant il faudrait boire, — dit Camille a son chien,

Et Fox, comprenant d'autant mieux qu'il éprouvait le même besoin, s'enfuit une troisième fois par l'ouverture que vous savez. Cette fois le chien ne revint pas seul, quelqu'un le suivait ; c'était sans doute un homme furieux de ce qu'on lui avait dérobé son poulet. L'enfant tremblait déjà...

— On va peut-être, — se dit-il, — me demander compte du poulet et du pain dérobé ! Mon Dieu, vous qui avez permis que Fox me les apportât, protégez-moi.

Enfin Camille se hasarda à lever les yeux : au lieu d'un homme colère, il aperçut un enfant, pas plus grand que lui, la figure fraîche et riante ; cet enfant tenait dans la main un bol plein d'eau.

— Tiens ! — dit-il, à l'aspect de Camille qui suçait encore l'aileron du poulet, et de Fox déjà couché aux pieds

de son jeune maître, — tiens, c'était donc pour vous, la volaille, le pain et sans doute le verre d'eau ?

— Comme vous dites, mon ami, — répondit Camille un peu rassuré, — j'espère que vous n'en voudrez pas à mon pauvre Fox pour avoir partagé avec moi.

— C'est-y drôle ! c'est-y drôle !

Dans sa stupéfaction, le marmiton aurait laissé tomber son bol plein d'eau, si Camille qui vit le danger, ne le lui eût pris des mains

— Oh! l'amour de chien. Je vais raconter ça aux chefs, ça va les faire joliment rire !

Et, courant, criant, Baptiste atteignit les cuisines !

— Venez voir, — dit-il, — la bonne farce ! venez voir !

Puis, sans vouloir répondre à aucune question, il repartit, suivi des cuisiniers, des garçons et des marmitons.

— Eh bien, qu'est-ce ? qu'est-ce ? — disaient-ils tous à la fois.

A la vue de Camille et de son chien et des débris de leur repas, les mêmes questions recommencèrent.

— C'était donc pour toi ?

— Pour moi et pour mon chien, — dit Camille tremblant, — mais ne vous fâchez pas.

— Nous fâcher ! bien au contraire... Pauvre bête ! est-elle gentille... Mais cet enfant, d'où vient cet enfant ?

— Tu n'es pas un pauvre ! tu es trop bien mis.

— Comment se fait-il que tu sois réduit à dîner des restes de ton chien ?

Toutes ces questions se succédaient avec une telle rapidité, que Camille ne savait à qui entendre.

— Je suis un pauvre enfant abandonné, — dit-il, — je ne puis vous dire par qui ; je n'ai mangé aujourd'hui

qu'un morceau de pain qu'on a bien voulu me donner et ces restes que vous avez jetés à mon chien.

Tous ces hommes étaient émus en écoutant Camille et ils allaient sans doute lui adresser de nouvelles questions, lorsqu'un violent coup de sonnette se fit entendre ; à la voix du maître qui les appelait, ils se dispersèrent à l'instant.

— Attends-moi, — dit le petit marmiton en s'éloignant.

— Bon ! — se dit Camille en caressant son chien, — mon petit Fox, tu vois qu'un bienfait n'est jamais perdu ; tu as partagé ton dîner avec moi, et voilà qu'on va nous en donner un autre. Pauvre ami, si je t'avais délaissé lorsque tu es venu, couvert de sang, te jeter dans mes jambes, je n'aurais su hier où trouver un verre d'eau ; on ne m'aurait pas donné à coucher ; sans toi, encore, je n'aurais pu dîner... Ne nous séparons jamais, mon pauvre Fox. Je t'aime, moi... et toi, m'aimes-tu ?

Comme si l'épagneul eût compris les paroles de l'enfant il se mit à se rouler aux pieds de Camille, le regardant avec tendresse et faisant entendre un grognement doux et caressant.

— Oui, toi aussi, tu m'aimes ! — continua le petit abandonné ; — pauvre chien, tu n'es pas méchant comme mon cousin ! Ce n'est pas toi qui m'aurais abandonné tout seul dans ce grand Paris, où personne ne fait attention à vous. Si encore je savais travailler... Vois-tu, Fox, c'est plus fort que moi ; j'ai beau me dire que mon cousin m'a délaissé, que j'en ai là une preuve écrite de sa main, je ne puis le croire : il me semble qu'à tout moment je vais le revoir... Ne pensons plus à lui. J'entends le marmiton qui revient, achevons notre dîner, car j'ai encore bien faim, va.

C'était effectivement le marmiton ; il portait un vieux panier couvert.

— Tiens-tu beaucoup à ton chien, petit ? — demanda-t-il à Camille.

— Comme à mes yeux.

— Alors, suis mon conseil : prends ce panier et décampe, car le projet du chef est de s'emparer de ton chien, de gré ou de force.

— S'emparer de mon chien ! et de quel droit ?

— Du droit du plus fort, mon ami, prends, te dis-je, et décampe, pendant que le chef est encore occupé aux fourneaux. Il y a là dedans de quoi boire et manger ; éloigne-toi vite.

Tout étourdi de la crainte de perdre son chien, son seul ami, sa seule consolation, Camille prit le panier des mains du marmiton, et, tenant Fox en laisse, il se remit encore une fois à marcher au hasard.

La nuit était venue mais l'éclat des becs de gaz suppléait au jour.

CHAPITRE VI.

LE PETIT MAITRE D'ÉCOLE.

Comme vous l'avez sans doute remarqué, mes jeunes lecteurs, Camille ne s'était pas beaucoup éloigné de la maison en construction qui lui avait fourni un asile la nuit dernière, aussi songea-t-il à se diriger de ce côté.

Cette maison était située à l'entrée de la rue Louis-le

Grand. Le petit cœur de Camille battit dès qu'il en fut près.

— L'invalide voudra-t-il me recevoir ? — dit il ; — mon Dieu ! que c'est cruel de ne pas savoir où coucher !... Oh ! Gustave, Gustave !

Arrivé devant l'échafaudage de la maison, il frappa à une planche mise en travers pour défendre l'entrée ; une voix enrouée lui répondit :

— Est-ce toi, Austerlitz ?

— Oui, et le petit Robinson aussi, mon bon invalide ; voulez-vous nous recevoir tous les deux ?

— Tu es venu bien tard, l'ancien ! — dit l'invalide à Camille en retirant la planche pour le faire passer.

— Vous m'attendiez donc ? — répliqua Camille avec surprise.

— Certes ; car dans ce Paris, où l'on n'ouvre qu'à l'argent, tu ne pouvais trouver un autre abri. Entre, ton lit est fait ; voici ton souper, et la pâtée d'Austerlitz.

Et il avança une écuelle sous le nez de Fox.

— Merci, mon invalide, — dit Camille, — j'ai de quoi souper.

— Garde-le pour ton déjeuner. Voyons, assieds-toi et raconte-moi pourquoi tu n'as pas voulu ce matin servir de groom à l'architecte de cette maison.

— Parce que mon oncle ne m'a pas donné de l'éducation pour faire de moi un domestique.

— Tu iras loin avec ton éducation, pauvre enfant ! Il faut manger, vois tu ; je ne connais que ça, moi.

— Et travailler aussi, n'est-ce pas ?

— Avec tes petits bras, quel ouvrage peux-tu faire ?... Mais j'ai sommeil, nous parlerons de ça demain, bonsoir !

— Bonsoir monsieur l'invalide.

— Dis à Austerlitz de veiller, entends-tu.

— Soyez tranquille.

Un moment après, Camille, l'invalide et le soi-disant Austerlitz dormaient tous trois sous la charpente de la maison en construction.

Le lendemain, au point du jour, Camille, qui était réveillé depuis longtemps, se leva, et se présentant aux maçons :

— Messieurs, — leur dit-il, non toutefois sans rougir, — voulez-vous m'apprendre votre état ?

— Pauvre enfant, tu es trop faible, — lui répondit un des ouvriers.

— Pourtant il faut que je vive !

— Et puis, — répliqua un autre, — tout état demande un apprentissage, tout apprentissage se paie et où prendras-tu de l'argent pour payer le tien ?

— Eh bien, apprenez-moi ce que vous savez, et je vous apprendrai ce que je sais.

— Et que sais-tu ?

— Je sais... je sais jouer du violon.

— Merci, je n'en use pas.

— Je sais écrire.

— Il me faudrait d'abord pouvoir lire.

— Eh bien, je vous apprendrai à lire, et vous m'enseignerez à tailler la pierre.

— Ça va ! — dit l'ouvrier.

— Voyez-vous ça ; voyez-vous ça ! — dit l'invalide dans le ravissement ; — quelle imagination ça vous a, les enfants d'aujourd'hui ! De mon temps, Dieu me pardonne, jamais l'idée ne me serait venue de montrer à lire à mon voisin ; avec ça que je n'ai jamais su déchiffrer un mot de ma vie.

— Je vous montrerai aussi à lire, si vous le voulez, monsieur l'invalide, — dit Camille.

— Je suis trop vieux pour apprendre ; mais tu me liras les batailles de mon Empereur, puisque tu sais lire.

— Une idée, camarades! — dit un des ouvriers : — le petit est trop faible pour entreprendre l'état de maçon ; et comme plusieurs d'entre nous ne savent pas lire, l'enfant nous donnera des leçons aux heures des repas ; pour cela nous lui fournirons la pâtée et l'invalide la couchée ; de cette façon, le petit saura où manger et où coucher, puis après, à la grâce de Dieu.

— C'est ça! après... à la grâce de Dieu! — répliqua Camille.

Et, à l'heure du déjeuner, le petit maître d'école donna la première leçon dans son livre de Robinson ; puis, quand la leçon fut finie et que les ouvriers se furent remis à l'ouvrage, l'invalide arriva avec un paquet de vieux journaux tout déchirés.

— Maintenant viens me lire mes batailles ; ça me reportera au bon temps.

— Au bon temps où l'on se battait! — lui dit Camille en riant.

— Et où l'on n'était jamais sûr de se retrouver entier à la fin du jour!

— Dieu! quel bon temps! mais il paraît qu'il vous arriva un jour de ne pas vous trouver entier, — répliqua Camille en jetant un regard sur la jambe de bois de l'invalide,

— Je donnerais mon autre jambe pour être encore à ce temps-là! — répondit l'invalide avec exaltation.

CHAPITRE VII.

LE PETIT INSTITUTEUR PERD SES ÉLÈVES.

Les maçons qui avaient adopté Camille pour maître d'école étaient au nombre de dix, tous jeunes, vigoureux, et ne séjournant à Paris que pour y achever leur année de compagnonnage; car, il faut que vous le sachiez mes jeunes lecteurs, les ouvriers maçons se croient obligés de faire partie d'une corporation appelée compagnonnage. Avant d'être reçus, ils doivent faire leur tour de France, c'est-à-dire travailler dans chaque ville où il passent. Je vous dirai plus tard l'histoire d'un de ces compagnons, mes amis; pour le moment nous allons revenir à notre Robinson.

Or, pour un enfant abandonné et obligé de se suffire à lui-même, il passait une assez douce vie : couchant sur la dure, il est vrai, — mais à dix ans on goûte le sommeil aussi bien sur la paille que sur un lit de plume, — ne mangeant le plus souvent que du pain et de la soupe, mais gaiement et en compagnie de gens qui n'avaient pas de morceaux plus délicats, il donnait une leçon de lecture le matin, une autre le soir et dans l'intervalle il lisait à l'invalide de vieux journaux de l'Empire ; le reste du temps il jouait avec Fox, dont l'attachement pour son maître augmentait tous les jours.

Mais une chose à laquelle Camille n'avait pas songé, — l'enfance est peu prévoyante, — c'est qu'un jour la

maison s'acheverait, que les jeunes ouvriers continueraient leur tour de France; conséquemment plus d'élèves, plus d'invalide gardien, plus de lit pour la nuit.

Hélas, ce jour vint. C'était un beau dimanche du mois d'août; le soleil s'était levé superbe et brillant, et Camille qui comptait passer sa journée tête à tête avec l'invalide, fut très-étonné de voir arriver sur le chantier ses dix grands élèves.

— Bonjour, notre petit maître d'école, — dirent-ils en secouant amicalement, chacun à son tour, la main de l'enfant.

Il n'y eut pas jusqu'à Fox qui n'eut son salut.

— Est-ce que vous voulez prendre une leçon aujourd'hui? — leur demanda Camille, ouvrant déjà son livre pour la leur donner.

— Tu n'y es pas, notre instituteur; — répondit un des maçons.

— Non, tu n'y es pas! — reprirent plusieurs en soupirant, — nous venons te faire nos adieux.

— Vous partez? dit Camille surpris.

— Nous retournons au pays. Le soleil nous trouvera demain sur la grande route; mais nous voulons passer la dernière journée ensemble, avec la permission de notre invalide, s'entend.

— Comment, mais c'est très-juste! — reprit l'invalide; — emmenez cet enfant, mes amis; amusez-le, mais, minute! attention au commandement! n'allez pas le faire boire... les libations font partie, je le sais, de la règle des compagnons; songez que, s'il tombait malade, le pauvre ange serait obligé d'allèr à l'hospice.

— Rassurez-vous, père la Tuile, — reprirent les maçons, — nous répondons du petit instituteur comme de nous-mêmes. Allons, brosse ton chapeau, mon ami, et en route.

— Ah ça, — ajouta l'invalide, examinant Camille des pieds à la tête, — comment as-tu fait pour avoir ton fourniment astiqué comme pour un jour de revue? Hier ta petite chemise était noire comme mon chapeau, aujourd'hui la voilà aussi blanche qu'un lis.

— La nécessité est la mère de l'industrie, père la Tuile, — répondit Camille; — hier j'était triste en pensant que j'allais passer mon second dimanche avec une chemise sale une chemise que je n'avais pas quittée depuis mon arrivée dans cette ville, lorsque j'aperçus la fruitière d'à côté, cette bonne, brave femme qui me donne toujours quelques radis pour manger avec mon pain, ou un peu de fromage de Brie. Je l'aperçus, dis-je, qui blanchissait des chemises, et je pensais combien je serais heureux d'avoir la mienne propre et repassée; dans la boutique, des jeunes filles écossaient des pois; ma foi, je ne fais ni une ni deux, je vais à la frutière et je la salue poliment. — " Qu'est-ce que tu désires, mon petit? — me dit-elle, — Que vous me permettiez d'aider ces demoiselles à écosser des pois. — Volontiers, mon enfant; mets-toi là, et gagne ton souper. — Ce n'est pas mon souper que je voudrais gagner; c'est le blanchissage de ma chemise et de mes bas. — Qu'à cela ne tienne, mon enfant; passe dans l'arrière-boutique, et donne-les-moi. " Ce qui fut dit fut fait, père la Tuile; voilà comment il se fait que je suis si propre aujourd'hui.

— Bravo! Allons, en route! — dirent les maçons.

Et voilà Camille parti, en compagnie des dix jeunes ouvriers.

— Que connais-tu de Paris? lui demanda l'un deux.

— La maison que nous venons de quitter, — répondit Camille, — et ce coin du boulevard qui va jusqu'au Café de Paris, et aussi les Tuileries, — ajouta-t-il avec un soupir.

— Ah ! oui, c'est là que tu fus abandonné.

— Veux-tu y venir faire un tour ? — demanda un autre ouvrier.

— Non, oh ! non, — s'écria vivement Camille.

— Te plaîrait-il de venir aux Champs-Élysées ?

— Volontiers, —répondit Camille, ce nom de *Champs-Elysées* souriant à son imagination.

— Une idée, camarades ! — dit le plus jeune de la troupe, — filons par les Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile ; nous aurons du vin à meilleur marché. Oh ! nous allons bien nous amuser !

Pour l'ouvrier, de quelque pays qu'il soit, *s'amuser*, c'est boire.

Or nos onze amis s'en allaient bras dessus bras dessous, Camille et Fox au milieu d'eux, arpentant, légers et joyeux, les avenues des Champs-Élysées. Les ouvriers parlaient de leur départ, puis de leur arrivée dans leur famille ; l'un pensait avec plaisir à sa sœur, un autre à son ami ; celui-ci à son père ; celui-là à sa bonne mère ; puis c'étaient des rires, des propos joyeux ! Enfin ils atteignirent le bel arc de triomphe de l'Étoile qui termine si manifiquement cette royale promenade des Champs-Élysées.

Au milieu de tous ces gais compagnons, Camille ne disait mot. Bien qu'enfant, il songeait que lui seul, hélas ! n'avait ni famille, ni ami. Son chien, qui lui lécha la main, lui rappela qu'il était tout pour lui maintenant, parents, amis.

Mais nos maçons étaient trop distraits pour remarquer la tristesse de Camille. On était alors devant un cabaret portant pour enseigne :

— Voilà qui a été institué en notre honneur, — dirent-ils, — il faut faire raison à cette enseigne !

Et ils entrèrent en tumulte dans le cabaret.

Camille les suivit, et s'attabla avec eux. Fox n'attendit pas qu'on l'invitât pour sauter sur le banc et s'asseoir à côté de son maître.

Bien qu'il fût encore matin lorsque les élèves et le petit instituteur prirent place à la table du cabaret, la nuit les y surprit.

— Ne serait-ce pas l'heure de rentrer ? — observa Camille avec timidité.

Sans faire attention à ces paroles, un des ouvriers, la tête montée par le vin, s'écria :

— Camarades, une idée ! la nuit est belle ; nous avons chacun notre boursicot ; notre bagage n'est pas lourd, partons ! M'est avis qu'il vaut mieux, au mois d'août, marcher à la clarté de la lune qu'à l'ardeur du soleil.

— C'est dit, c'est dit ! — reprirent-ils tous en chœur. — Et soudain, se levant, ils appelèrent le cabaretier pour compter avec lui.

— Et moi ! — interrompit la voix plaintive de Camille.

— Tiens, notre petit instituteur ! — dit un des maçons en se grattant l'oreille, — qu'en ferons-nous ? nous l'avions oublié.

— Pardine, ce n'est pas bien malin ! répliqua le plus âgé de la bande ; — allons, camarades, la main au gousset, une collecte pour le maître d'école, et il prendra un carrosse pour retourner à son hôtel.

Aussitôt chaque compagnon, tira de sa poche une pièce de vingt sous, la mit dans la main de Camille.

— Ça te fait dix francs, — lui dit le plus âgé ; — avec ça, vois-tu, tu peux t'embarquer pour l'Amérique.

— Reprends, — lui dit un autre, — la route de Paris ; repasse la barrière, derrière la grille tu trouveras des fiacres ; monte dans le premier venu, dis au cocher : " Rue Louis-le-Grand, No 24, la maison en construction ; " et souhaite-nous un bon voyage, l'ami.

— Eh bien, ne vas-tu pas faire des façons ! — dit un des maçons à Camille, qui n'osait pas prendre l'argent, — ne l'as-tu pas gagné ? ne nous as-tu pas appris nos lettres, et un peu à épeler ? Rien pour rien dans ce monde, toute peine mérite salaire. Cet argent est bien à toi, empoche-le et gare les voleurs ! Maintenant, bon soir ; une poignée de main, la patte à Fox, et en route, camarades !

Camille, la larme à l'œil, les vit partir ; puis mettant ses dix francs dans sa poche, il reprit, la tête basse et le cœur gros, le chemin de Paris. Fox, qui avait bien bu et bien mangé toute la journée, ne devait rien comprendre à la tristesse de son maître.

CHAPITRE VIII.

LES DEUX INCONNUS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Ainsi que lui avaient recommandé les compagnons, Camille, après avoir repassé la barrière, s'approcha d'un fiacre.

— Combien me prendrez-vous, monsieur le cocher! pour me conduire rue Louis-le-Grand? — demanda-t-il au cocher.

— Eh! la course donc, mon petit monsieur! — lui répondit le cocher, trente sous, et ce qu'il plaira à votre générosité de me donner pour boire.

— Trente sous! — répéta Camille.

Et il réfléchit.

Rien n'ouvre l'imagination comme le malheur. Camille en avait plus appris depuis quinze jours qu'il était abandonné que pendant les dix années passées dans la maison de son oncle.

— Trente sous, si j'ôte trente sous de dix francs, il ne me restera plus que huit francs dix sous; avec trente sous je puis acheter un paquet de tabac pour mon brave invalide, ça lui fera plaisir, et ça vaut mieux que de les dépenser pour rouler carrosse... Je saurai bien retrouver mon chemin... et puis... j'ai une langue... je demanderai.

— Eh bien, vous ne montez pas, mon petit monsieur? — dit le cocher, tenant la portière de son fiacre ouverte, et baissant le marchepied.

— Non, j'ai réfléchi.

— Vous avez réfléchi que vous n'aviez pas d'argent, — répliqua le cocher, — mais ça ne fait rien, montez toujours, vos parents paieront.

Camille s'éloigna à grands pas ; la réflexion du cocher avait réveillé ses chagrins.

Je ne sais si vous avez remarqué, mes jeunes lecteurs, qu'un chemin que vous n'avez parcouru qu'une fois, et de jour, prend un tout autre aspect la nuit ; ainsi Camille, dans ces longues allées désertes, au milieu desquelles de rares lanternes scintillaient çà et là comme des étoiles sur un ciel orageux, eut toutes les peines du monde à reconnaître cette belle promenade qu'il avait vue le matin éclairée par un soleil pur et remplie d'une foule parée et bruyante. Bien qu'il ne se ressouvînt pas tout à fait de son chemin, il n'en marchait pas moins rapidement, tout en se dirigeant vers un point lumineux encore fort éloigné et qui terminait ces allées.

A l'âge de Camille on n'a pas de grands soucis. Cependant, en songeant qu'il venait de perdre ses écoliers, et avec ses écoliers ses repas de la journée, il se demanda ce qu'il pourrait faire désormais pour subvenir à ses besoins. Absorbé dans ses réflexions, il ne s'était pas aperçu que depuis le moment où les maçons lui avaient donné de l'argent, il avait été suivi par deux hommes de mauvaise mine ; il n'avait pas remarqué non plus l'agitation de son chien, qui, tout en grognant, allait et venait de ces hommes à lui. Parvenus au point le plus désert des Champs-Élysées, les deux hommes se séparèrent ; l'un prit à droite de Camille, l'autre à gauche, et le premier accosta l'enfant.

— Mon petit monsieur, — lui dit-il, en affectant

un accent étranger ; — la rue d'Orléans, je vous prie?

— Je ne suis pas de Paris, monsieur, — répondit Camille, je ne connais qu'une rue, la rue Louis-le Grand, et j'allais vous en demander le chemin.

Le second individu, s'avançant alors :

— Que demandez-vous, messieurs ? — leur dit-il.

— Moi la rue d'Orléans, — répondit l'étranger.

— Et moi, la rue Louis-le-Grand, — ajouta Camille.

— C'est heureux que vous m'ayez rencontré messieurs, — reprit le second individu ; ces deux rues sont l'une à côté de l'autre, et je suis obligé de les traverser toutes deux pour me rendre chez moi, si vous le voulez bien, nous ferons route ensemble.

— C'est aimable de votre part, — reprit l'étranger, — j'arrive de l'Amérique septentrionale, je suis très-riche, et je vous paierai généreusement, pour moi et pour cet enfant, qui sans doute n'a pas d'argent ; car je l'ai vu s'arrêter devant un carrosse sans y monter.

— Oh! que si ! — s'écria étourdiment Camille, — j'ai dix francs ; mais je n'ai pas voulu en dépenser une partie à me faire rouler en voiture, lorsque je pouvais fort bien marcher et demander mon chemin.

— C'est très-sage, mon ami, — répliqua l'obligeant inconnu ; y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris?... vos parents sont-ils riches? comment vous trouvez-vous tout seul à dix heures du soir, dans une promenade aussi écartée ?

Sans rien dire de son mauvais cousin, Camille raconta avec candeur son abandon et son existence jusqu'à ce jour. Pendant qu'il parlait, les deux inconnus de mauvaise mine s'étaient rapprochés l'un et l'autre, et, si Camille avait eu un peu plus d'expérience des hommes et des

choses, il aurait trouvé surprenant que deux individus qui n'avaient pas l'air de se connaître un moment auparavant, se prissent par le bras et se missent à s'entretenir tout bas.

— Bast! c'est toujours dix francs, — dit l'un des deux assez haut.

— Que dites-vous? dix francs! — demanda Camille, sans aucun soupçon.

— C'est moi, — repondit l'étranger, — qui propose à monsieur dix francs pour nous ramener chacun chez nous.

Camille allait s'écrier que le cocher de fiacre n'en demandait pas autant, lorsqu'il pensa que sa réflexion et la comparaison pouvaient être injurieuses pour le monsieur obligeant; il se tut, et continua à les suivre; mais alors il remarqua pour la première fois l'inquiétude de son chien, qui semblait toujours vouloir guider son maître vers la partie des Champs-Élysées la moins solitaire.

— Allons un peu plus par là, — dit Camille à ses deux compagnons, — je vois du monde, des lumières, c'est plus gai que de ce côté.

A cette demande, faite sans aucune autre intention que celle de se rapprocher des petites lumières éclairant les marchands de pain d'épices, les deux inconnus échangèrent un regard.

— Qu'importe? — se dirent-ils, — au contraire, l'heure se passera, et les allées seront plus sombres et plus solitaires.

Camille avait bien envie de leur demander l'explication de ces paroles, mais il ne l'osa. Puis Fox le distrayait de cette réflexion par la joie qu'il fit éclater en se rapprochant des promeneurs.

En traversant une contre-allée, Camille entendit des gémissements; il aperçut bientôt un vieillard étendu par terre.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

L'AVEUGLE QUI A PERDU SON CHIEN.

Emporté par son bon cœur, et sans demander conseil à ses compagnons, Camille s'élança vers le vieillard.

— Seriez-vous tombé, mon ami? — lui dit-il, vous seriez-vous fait mal ?

— Hélas ! je suis aveugle, — répondit le vieillard.

— Et vous ne pouvez retrouver votre chemin ?

— Je suis aveugle, — répéta le vieillard.

— Oh ! messieurs, — dit alors Camille, se retournant vers ses deux compagnons, — menons cet aveugle chez lui.

— Est-ce que tu crois que notre état est de reconduire tout le monde ? — répliqua brusquement le second inconnu, tout en voulant prendre le bras de Camille pour le forcer à continuer sa route.

— Oh ! je vous en prie, messieurs ! — reprit Camille.

Et se tournant vers l'étranger, il ajouta :

— Puisque vous voulez dépenser dix francs pour qu'on nous reconduise tous deux, et que vous êtes si riche, payez un peu pour ce vieillard, monsieur, par pitié.

— Je ne paie que pour qui me plaît, — repartit l'étranger.

— Demeurez-vous bien loin? — demanda Camille à l'aveugle, malgré les instances des deux hommes pour continuer leur route.

— Hélas! mon cher enfant, car, à la douceur de votre organe, je devine que vous êtes jeune, ce n'est pas ce qui m'occupe le plus.

— Qu'est-ce donc alors?

— Voyons, mon petit ami, venez! — dit l'inconnu à l'accent étranger.

— Encore un moment, monsieur l'Américain, — répondit Camille, — songez donc que cet homme est aveugle, lui aussi peut-être a été abandonné par son guide.

Et, continuant de s'adresser à l'aveugle :

— Vous n'êtes pas venu tout seul ici?

— J'y suis venu avec mon chien, qui me guidait tous les jours; mais, hélas! il faut qu'il ait été empoisonné, il est mort... ici... mon seul et fidèle ami... mon pauvre Médor.

— Venez donc, monsieur! — dit d'un ton d'impatience et d'inquiétude marquée l'un des deux inconnus à Camille.

— Encore un petit moment, je vous prie; vous qui avez été si bon pour moi, soyez-le un peu pour ce vieillard. Voulez-vous, mon ami, que nous vous conduisions à un fiacre qui vous mènera chez vous?

— Chez moi... non, non... je ne veux pas y aller, — dit le vieillard d'un accent désolé, — ma pauvre femme, et ma fille!

— Quoi ! vous avez une femme et une fille, et vous ne voulez pas retourner près d'elles ? — demanda Camille.

L'un des aventuriers prit alors l'enfant par le bras.

— Allons ! — lui dit-il, — nous ne pouvons rester davantage, suivez-nous.

— Un instant encore, messieurs. Oh ! voyez-vous, je sais, moi, ce que c'est que d'être seul... Et pourtant je n'étais pas aveugle !

— Et vous n'aviez pas non plus le bras foulé, peut-être cassé, — ajouta l'aveugle.

— Vous avez le bras cassé ! — s'écria Camille.

— Après la mort de mon chien, — répondit l'aveugle avec résignation, — j'ai voulu marcher tout seul, je suis tombé ici, et ne puis plus me servir de mon bras... Sans cela, avec mon violon, j'aurais gagné de quoi rentrer chez moi... et peut-être de quoi payer mon loyer, ou du moins faire attendre mon propriétaire.

— Avec votre violon ? — demanda Camille.

— Oui, mon enfant.

Après un petit moment de réflexion, pendant lequel les deux hommes de mauvaise mine se consultèrent à voix basse et à l'écart, Camille reprit :

— Faut-il être bien habile pour gagner de l'argent en jouant du violon ?

— Dame ! mon cher monsieur, je ne sais qu'un air, dont je manque la plupart des notes ; je le joue depuis trente ans. Avec ça, un peu de couture que fait ma femme, et quelques herbes que vend ma fille, — je ne parle pas de mon fils, qui est maçon, et qui boit le dimanche ce qu'il a gagné dans la semaine, — nous vivons pauvrement, mais enfin nous vivons...

Camille se tourna vivement vers ses voisins :

— Messieurs, ce vieillard ne sait jouer qu'un air; moi j'en sais quatre, attendez encore un moment, je vous prie... le temps de jouer mes quatre airs, et de gagner à cet infortuné de quoi rentrer chez lui. Après, je vous suivrai.

— Cet enfant est fou! — dit l'étranger, oubliant dans sa colère de baragouiner le français. — Nous t'avons attendu assez longtemps; marche et suis-nous.

— Tiens, comme vous parlez bien le français maintenant! — dit Camille, regardant avec étonnement cet homme, et remarquant pour la première fois sa figure fausse et farouche.

— Mon enfant, — lui dit le vieillard sans faire attention à l'observation de Camille, — vous êtes un brave et digne garçon; je vous remercie de votre bonne intention, mais il faut obéir à vos parents.

— Ces messieurs ne sont point mes parents, — répondit Camille, — je ne les connais pas. Ils m'ont offert de me reconduire où je couche, j'ai accepté; mais je ne leur dois pas obéissance; et, puisqu'ils ont assez mauvais cœur pour ne pas vouloir que je vous rende service, eh bien, qu'ils s'en aillent... le bon Dieu m'en fera trouver de plus obligeants. Bien le bonsoir, messieurs! ne vous gênez pas, continuez votre route.

— Sais-tu, — lui dit en parlant très-bien français celui qui avait joué jusqu'alors le rôle d'étranger, — que nous pourrions te forcer à nous suivre?

En faisant cette menace, chacun de ces hommes avait mis une main sur l'épaule de Camille; le pauvre enfant eut peur, et, prenant courage de sa peur même,

— Oui-dà, — cria-t-il, — vous n'avez pas le droit de m'emmener; lâchez-moi, lâchez-moi, messieurs, ou je crierai : Au voleur!

Cette parole était à peine prononcée, que les deux inconnus avaient disparu.

— Eh bien, — dit Camille en riant, — par où ont-ils donc passé ?

— Est-ce que vous avez de l'argent sur vous ? — lui demanda le vieillard.

— J'ai dix francs, mon bon aveugle.

— Ces hommes le savaient-ils ?

— Certes, je ne le leur ai pas caché.

— Ils avaient alors de mauvaises intentions, c'étaient des voleurs, soyez-en sûr. Remerciez Dieu de vous avoir inspiré la pensée de venir à mon secours... Votre bon cœur vous a sauvé d'un mauvais pas.

— Des voleurs ! — dit Camille avec un accent d'effroi, et regardant avec inquiétude autour de lui, — des voleurs !... Approchons-nous un peu plus du monde qui passe là-bas, bon vieillard ; pouvez-vous vous lever et marcher ?

— Je vais essayer. Mon bras me fait bien mal ! Je crois cependant qu'il n'est que foulé... Voulez-vous me donner la main pour me guider... Où demeurez-vous ?

— Rue Louis-le-Grand, — répondit Camille forçant le vieillard à s'appuyer sur son épaule.

— Je demeure près de cette rue. Si je ne suis pas rentré à minuit, ma fille viendra me chercher, et je vous reconduirai à mon tour ; ainsi ne craignez rien, mon enfant.

— Eh bien, en attendant, je vais vous gagner moi, de quoi payer votre chez-vous, puisque vous dites qu'avec votre violon on gagne de l'argent... Allons, Fox en avant !

— Vous avez un chien ? — dit le vieillard, à qui Fox léchait la main.

— Tiens, c'est étrange! — remarqua Camille, — vous n'êtes pas mieux mis que ces hommes de tout à l'heure, et pourtant Fox, qui ne faisait que de grogner après eux, vous caresse!

— Les chiens ont de singuliers instincts! — répondit l'aveugle, — il devine que vous vous êtes acquis un ami, je voudrais pouvoir dire un appui... mais, hélas! la misère est mon partage!... la misère ne protége personne!

— Qui sait! — dit Camille en riant, — je vais peut-être vous protéger ce soir, moi qui suis aussi misérable que vous!

CHAPITRE II.

LE PETIT JOUEUR DE VIOLON.

Tout en marchant pour choisir une bonne place, Camille raconta au vieil aveugle ses aventures depuis qu'il était arrivé à Paris.

—Où faut-il nous mettre? — dit-il en s'interrompant.

— Devant un café, si vous le pouvez, mon petit ami.

— En voici un, le *Café des Ambassadeurs*.

— Choisissez une table où il y ait des enfants.

— Pourquoi?

— Parce que les enfants ne se connaissent pas en musique; bonne ou mauvaise, elle leur plaît.

— Merci! vous vous doutez que je vais en faire de la

mauvaise... Voici une table où il y a un monsieur et trois petites filles.

— C'est bien; faites asseoir votre chien par terre, mettez cette sébile devant lui, et commencez.

Camille donna un coup d'archet qui étonna le vieillard.

— Vous êtes habile! — lui dit-il, — bien! fort bien!... Le monde vient-il?

— Mais oui, — dit Camille ému. — Je vous l'avoue, j'ai honte, car je n'ai jamais joué que devant mon oncle et mon maître.

— Oh! du courage, cher enfant! du courage! — dit le vieillard, la voix basse et brisée; — si je ne porte pas vingt-six francs ce soir à ma famille, demain nous serons tous sans asile... Ma pauvre femme, paralytique depuis deux ans! et ma fille, une jeunesse de dix-sept ans, qui ne vit jamais un jour heureux!... Du courage, cher enfant! j'entends tomber les sous dans la sébile... hélas! c'est qu'il en faut beaucoup pour faire vingt-six francs... Mais votre archet faiblit, vous ralentissez la mesure... qu'avez vous?

— Je sue à grosses gouttes, — répondit Camille; — je ne croyais pas qu'il fut aussi difficile de jouer en public, devant des gens que je ne connais pas.

— Vous sauvez une famille de la misère! que cette idée vous ôte cette frayeur bien naturelle à votre âge... Si vous avez trop chaud, prenez de l'argent dans la sébile, et allez vous rafraîchir au café.

— Non, non! — dit Camille, — il ne faut pas toucher à cet argent.

— Alors, reprenez votre archet, et jouez, jouez... mon jeune ami, mon sauveur!... Dieu bénira cette noble

sueur qui couvre votre front... vous avez eu pitié d'un aveugle, il aura pitié de vous.

— Taisez-vous, bon vieillard ; ce que je fais est tout simple, et vos éloges m'intimident. J'ai joué tous les airs que je savais sur le violon, faut-il recommencer ?

— Oui, si vous n'êtes pas trop fatigué.

— Je commence à m'habituer à la foule... vous allez voir, mon coup d'archet sera plus sûr cette fois.

Camille joua en effet comme un petit ange : aussi la pluie de gros sous fut-elle abondante. Chacun se récriait sur la bonne grâce, la propreté du petit joueur de violon ; chacun apportait son offrande avec un compliment ou un encouragement ; mais l'heure s'avançait, la foule des promeneurs commençait à s'éclaircir ; bientôt le café et les alentours devinrent déserts. Alors Camille, cessant de jouer, dit au vieillard :

— Il n'y a plus personne.

— Eh bien comptons l'argent, — dit l'aveugle, — et partageons, vous avez bien gagné votre part.

— Partageons ! — répondit Camille, — non, certes, mon brave aveugle ; je n'ai joué que pour vous obliger. J'ai dix francs, moi... vous le savez bien... je suis riche.

L'aveugle sourit en prenant la recette des mains de l'enfant ; au même moment le maître du café s'approcha de l'aveugle.

— Maintenant que les tables sont libres, venez vous asseoir, brave homme, et faites rafraîchir votre charmant enfant... Que voulez-vous ?... de la bière... une bavaroise... des gâteaux ?

— Jamais vous n'avez été aussi obligeant pour moi, mon bon monsieur, — répondit l'aveugle en acceptant.

— Dame ! — répondit en riant le maître du café, —

c'est qu'ordinairement votre violon fait fuir les consommateurs, tandis qu'aujourd'hui votre petit homme peut se flatter de m'en avoir attiré un bon nombre... Buvez, mangez, ne vous gênez pas, et revenez demain.

En ce moment une jeune fille, tout en larmes, s'approcha en laissant échapper une exclamation de surprise.

C'était la fille de l'aveugle.

CHAPITRE III.

LA MEILLEURE MANIÈRE DE PLACER DIX FRANCS SANS INTÉRÊT.

— Oh ! mon père, que vous nous avez donné d'inquiétude, à ma mère et à moi ! — dit-elle en abordant l'aveugle ; — voilà bientôt minuit !

— Que veux-tu, Marie ! — répondit gaiement l'aveugle, — j'ai perdu mon chien, je me suis foulé le bras, et, sans ce petit ange que le bon Dieu a mis sur mon chemin, qui sait quand tu m'aurais revu !... Assieds-toi là, fille, et compte la recette.

— Pourvu qu'elle soit assez forte ! — dit la pauvre enfant en mettant les sous en pile, — car le propriétaire sort de chez nous, père ; il est furieux : il dit que, si nous n'avons pas payé la somme entière demain avant midi, il nous mettra à la porte, et retiendra tout, nos pauvres meubles, nos hardes... jusqu'à nos pigeons !... Nous comptions sur la paye de mon frère... ah ! bien oui ! il

n'est pas seulement rentré, à l'heure qu'il est!... Peut-on avoir le courage d'aller au cabaret, lorsque toute sa famille est dans les larmes!... Enfin, le bon Dieu lui fera peut-être un de ces jours la grâce de se corriger, je le prie pour cela... Voici toutes les piles faites; il y a vingt sous dans chaque pile, c'est facile à compter.

— Eh bien? — dit l'aveugle inquiet, pendant que Marie comptait chaque pile une à une.

— Dix-sept! — dit-elle, — j'ai beau compter et recompter, toujours dix-sept. Mon père, nous sommes perdus.

Camille avait suivi des yeux la jeune fille promenant son doigt de pile en pile; vivement ému de son désespoir lorsqu'elle s'arrêta à la dix-septième, il tira de sa poche ses dix francs, et, les posant au milieu des sous:

— Et dix font vingt-sept! — dit-il avec une simplicité charmante.

— Vous aviez donc caché une partie de la recette dans votre poche? — lui dit inconsidérément la jeune fille.

— Caché? — répliqua Camille avec un accent indigné, — ces dix francs sont bien à moi, mademoiselle; je vous les donne pour compléter la somme qui vous est nécessaire... C'est bien heureux que je ne sois pas monté en fiacre, je n'aurais pu vous rendre ce service.

— Vos dix francs! — dit l'aveugle ému jusqu'aux larmes, — je n'en veux pas; gardez-les... Marie, rends ces dix francs à ce généreux ami, c'est toute sa fortune, tout ce qu'il possède... et il me les donne!... Où est-il?... sa main... sa main, à ce brave enfant, que je la baise! Oh mon Dieu, mon Dieu! — ajouta le vieillard pleurant à chaudes larmes, — que la prière d'un infortuné vieillard monte jusqu'à votre trône éternel. Mon Dieu! bénissez cet enfant!

— Eh bien qu'avez-vous donc, bon aveugle ? voilà que vous pleurez... et que vous me faites pleurer à mon tour, — dit Camille, essuyant ses yeux.

Marie, étonnée de cette scène, regardait alternativement son père et le petit garçon.

— Puisqu'il vous faut vingt-six francs pour payer votre loyer, — dit Camille, — et que je n'en ai gagné que dix-sept il est bien juste que je vous donne le reste...

— Bien juste... — dit le vieillard avec exaltation ; — lui as-tu rendu ses dix francs, Marie ?

— Mais père...

— Ma fille, fais ce que je te dis ! et non-seulement cela, mais partage aussi la recette... Si elle eut été suffisante pour payer mon terme, j'aurais emprunté de ce généreux enfant la part à laquelle il a droit ; mais, puisqu'elle ne l'est pas, et que demain je n'en serai pas moins chassé de chez moi avec ma famille, partage, Marie... donne-lui huit francs dix sous, et je ne serai pas encore quitte envers lui.

— Et moi, je ne veux pas de vos huit francs dix sous ! répliqua vivement Camille, — je veux que vous preniez mes dix francs ! Mon pauvre oncle disait que les hommes étaient faits pour s'entr'aider les uns les autres. Je ne suis pas un homme ; mais enfin, si je vous oblige aujourd'hui, demain vous m'obligerez à votre tour.

— Prenez les dix francs de cet enfant, bon vieillard ! — dit un gros monsieur qui, depuis un moment, assis à une table voisine, écoutait le débat entre l'aveugle et Camille, — prenez... je pourrais vous les donner moi-même si je ne craignais d'ôter à ce digne enfant le mérite d'une belle et noble action ; soyez tranquille, je me charge de les lui rendre... Mais il se fait tard, je ne puis m'arrêter plus

longtemps à causer avec vous; demain, je l'espère, nous nous reverrons.

S'approchant alors d'une voiture assez commune qui stationnait sur la chaussée des Champs-Élysées, il appela son domestique.

— Pierre, conduis ces braves gens chez eux, et remarque leur maison pour m'y conduire demain; je m'en retournerai à pied. A demain mes amis, — ajouta-t-il en aidant l'aveugle à franchir le marchepied de la carriole; — à demain! pas de façon, vous souffrez, moi je me porte bien. Ce n'est pas à moi que doivent s'adresser vos remerciments, mais à cet enfant; les beaux exemples sont bons à suivre. A demain mon petit ami!

— Où faut-il aller? — demanda le cocher à l'aveugle.

— Rue Louis-le-Grand, No 24, pour cet enfant, et rue du Port-Mahon, No 3, pour moi.

Camille, qui dans son innocente candeur avait trouvé l'action du gros homme toute simple, voyant Fox sauter dans la voiture, et la portière se refermer, cria à son tour:

— A demain, monsieur!

Et la carriole partit au galop.

CHAPITRE IV.

LE GROS HOMME A LA CARRIOLE DE CAMPAGNE.

Je passe sous silence, mes jeunes lecteurs, tout ce qui se dit de flatteur pour Camille dans la carriole du gros monsieur, ainsi que l'inquiétude de l'invalide en ne voyant pas revenir l'enfant, et sa surprise en l'apercevant à la descente de la voiture. Je ne répéterai pas non plus le récit que lui fit Camille de sa journée, ni les réflexions de l'invalide. Venons tout de suite au lendemain matin.

Camille avait dormi sur la paille comme on pourrait dormir dans un bon lit; à son réveil, il trouva près de lui le gros homme et l'invalide qui causaient à voix basse.

— Ainsi, pauvre enfant, — dit le gros homme à Camille aussitôt qu'il le vit ouvrir les yeux, — vous avez été abandonné, et un scrupule vous empêche de nommer le monstre qui s'est conduit ainsi à votre égard! D'abord voici les dix francs que je vous dois... Voyons, que peut-on pour vous? Que savez-vous faire?

— Je sais lire, écrire, calculer et surtout jouer du violon, comme vous en avez peut-être été témoin hier soir, — répondit Camille en acceptant l'argent que le gros monsieur lui présentait; — mais c'est égal, bien qu'on gagne de l'argent à ce métier-là... ça me faisait mal de voir tous ces yeux fixés sur moi; chaque sou qui tombait à mes pieds me rendait honteux. Si ce n'avait

pas été pour obliger ce vieillard, certes, je n'aurais pas continué.

— Il n'y a pas de sot état, mon enfant, — répondit le gros homme ; — toutefois, comme il te faudrait beaucoup d'argent et de temps pour te perfectionner, et que c'est plutôt ta jeunesse que ton instrument qui a fait ta recette, ce serait pour toi un triste avenir que d'être réduit à jouer du violon dans les rues... Écoute : j'ai gagné ma fortune en fabriquant des bonnets de coton, des bas et des chaussettes ; aujourd'hui je suis retiré du commerce, et ne viens à Paris qu'une fois par semaine ; mais je possède un terrain clos de murs, près de Beaujon, au bout des Champs-Élysées ; et comme il s'y trouve un tas de planches, de pieux, de vieux outils de jardinage, et de beaux arbres fruitiers, c'est un appât pour les maraudeurs. Je voudrais donc établir dans ce terrain un gardien lequel, au moyen d'un petit cor de chasse que je lui remettrais, donnerait l'éveil au poste voisin. Tu n'aurais pas peur ?

— Peur de quoi ? — demanda Camille, — des voleurs ? je n'ai que mes dix francs... Mais je les cacherai si soigneusement, que bien fin sera celui qui les trouvera.

— Alors veux-tu me suivre ? — dit M. Raimond.

— Pardon, monsieur... — interrompit l'invalide ; — quelle serait la paye que vous donneriez pour garder votre terrain ?

— Ah dame ! pas grand'chose, — répondit en riant l'ex-bonnetier. — D'abord, ni la table ni le logement, puisqu'il n'y a pas de maison dans mon enclos... mais avec les planches qui s'y trouvent, le petit gardien sera le maître de s'en construire une ; il pourra manger des fruits, je lui fournirai de la graine pour planter des légumes..

Puis je lui enverrai de temps en temps des provisions: au reste, j'aurai soin qu'on ne le laisse pas mourir de faim.

— C'est dit, monsieur, — reprit Camille, — je garderai votre terrain. Partons. Seulement obligez moi d'attendre un moment.

Et, avec cette familiarité pleine d'assurance d'un enfant qui ne doute de rien, Camille sortit en courant ; il ne tarda pas à reparaître tenant à la main un paquet de tabac, et une pipe de terre représentant une tête coiffée du petit tricorne.

— Tenez, mon bon père la Tuile, — dit Camille offrant le tout à l'invalide ; — je me suis privé hier de monter dans un fiacre pour me procurer le plaisir de faire votre petite provision de tabac et de vous offrir une pipe à l'image de votre empereur. Acceptez l'une et l'autre, et embrassez-moi... Je suis à vos ordres monsieur Raimond ; — allons, Fox... Ah ! et mon livre que j'oubliais.

— Par mon empereur, par le nom du grand Bonaparte, voilà un charmant enfant ! — dit l'invalide attendri ; quand je serai rentré à l'hôtel des Invalides, je ne manquerai pas de t'aller voir les jours de sortie. Sans adieu, mon jeune ami !

— Tu as donc écorné tes dix francs ? — dit M. Raimond en montant dans sa voiture, et faisant placer Camille et Fox sur le siége de devant.

—Pour faire une surprise à ce brave homme, — répondit Camille.

— Quel est ce gros livre ? — demanda M. Raimond en s'étalant dans sa voiture.

— C'est l'histoire de Robinson Crusoé, — répondit Camille gravement ; figurez-vous un pauvre matelot

naufragé, moins embarrassé, le premier jour, sur son rocher, que moi au milieu d'une grande ville.

— Mais pas le second jour... — répliqua finement l'ex-bonnetier

— Non, c'est vrai, monsieur; mais parce que j'ai appris d'un petit ramoneur qu'à Paris il fallait travailler pour vivre.

La carriole s'arrêta devant un enclos entouré partie de vieilles planches, partie d'un mur tout lézardé.

CHAPITRE V.

LE TERRAIN DE M. RAIMOND.

M. Raimond descendit de la carriole, ouvrit une porte basse, et introduisit Camille, suivi de Fox, dans un terrain immense formant un carré parfait. Les trois quarts de cet enclos étaient en friche, et couverts seulement de mauvaises herbes et de chardons; le reste était planté de grands arbres fruitiers étalant leurs branches couvertes de feuilles et de fruits. Dans un coin gisait un amas de vieilles planches, de pieux, d'outils rouillés et de pierres brisées. Le mur qui entourait ce terrain, assez élevé en quelques endroits; était par intervalles dégradé et en ruine; on y reconnaissait même les traces qu'y avaient laissées des malfaiteurs.

— Voilà ton champ et ton verger, — dit l'ex-bonnetier à Camille; — aie soin surtout que les voleurs te laissent

des fruits aux arbres. Là, tu peux planter des pommes de terre ; la culture en est facile. Laisse venir l'herbe de ce côté; coupe-la, et toutes les fruitières du voisinage te l'achèteront pour leurs lapins. Ici tu seras heureux comme un roi, si tu es industrieux.

— Vous me donnez tout ça, tout ça ? — dit Camille émerveillé.

— Je ne te donne rien, mais je te permets de jouir de tout.

— C'est-à-dire que je puis aller, venir, courir, bêcher la terre, dormir... bâtir même une maison avec ces planches qui sont là ?

— A ta fantaisie.

— C'est alors que je suis comme Robinson dans son île déserte.

— Absolument.

— Et maintenant, monsieur, comment vous remercier de tant de bontés?

— En veillant à ce que personne ne vienne la nuit dégrader les murs ou piller mes fruits, ce sera pour toi une tâche facile ; dès que ton chien t'avertira de la présence des maraudeurs, avec ce petit cor de chasse que voici, tu avertiras le corps de garde qui est à côté, et l'on viendra à ton secours.

— Je comprends parfaitement ; et, si vous le permettez, monsieur, je vais tout de suite me mettre à l'ouvrage pour me construire une maison avant le coucher du soleil.

— Je suis fâché de ne pouvoir t'aider, mais je suis obligé de partir aujourd'hui pour un voyage d'un ou deux mois. Heureusement qu'il fait chaud, et que tu auras le temps, avant l'hiver, de construire ta cabane ; cependant,

si tu veux commencer tout de suite, je vais te donner un bon conseil : prends cet angle du mur ; il te garantira du vent du nord et te fermera les deux côtés de ta cabane. Mais quel âge as-tu?... — dit M. Raimond en s'interrompant tout-à-coup.

— Dix ans, monsieur.

— Tu es bien jeune, mon ami... Je voudrais pouvoir faire davantage pour toi... Je t'aurais bien conduit chez moi, à Saint-Germain ; mais ma femme a perdu un garçon de ton âge, et, si elle te voyait, ce seraient des pleurs, des attaques de nerfs à faire déserter le pays. Du reste, ici tu seras moins malheureux que dans la rue, et mieux abrité que dans ta maison en construction... Il y a un charpentier à côté ; je vais te recommander à lui pour les outils dont tu pourras avoir besoin. Enfin pourvois à tes besoins ; la necessité est la mère de l'industrie.

— Merci, monsieur, merci ! — s'écria Camille, saisissant la main de M. Raimond et la portant à ses lèvres ; — mon Dieu ! monsieur, que vous me rendez heureux !... Et toi, Fox, viens que je te remercie ; ajouta l'enfant avec un mouvement de gratitude et se baissant vers son chien pour le caresser ; — nous l'avons éprouvé tous deux, le bon Dieu ne délaisse jamais ses créatures ; je me voyais abandonné, sans ressource aucune ; tu t'es présenté à moi couvert de sang ; je t'ai recueilli, et, depuis le premier morceau de pain que je t'ai donné et que tu m'as rendu par un verre d'eau, nous nous sommes mutuellement soutenus l'un l'autre ; sans toi, vois-tu, je ne serais pas ici.

— Tu es donc content ? — demanda M. Raimond ; — allons, nouveau Robinson, adieu !

Camille, en reconduisant le bon propriétaire jusqu'à sa

carriole, vit venir à lui une jeune fille qu'il crut reconnaître. C'était Marie. Elle tenait dans son tablier relevé quelque chose qui s'agitait et qui faisait entendre un roucoulement prolongé.

CHAPITRE VI.

LA PAIRE DE PIGEONS.

— Enfin, je vous trouve, mon petit ami! — dit la jeune fille à Camille; — mon père m'a envoyée vers vous pour vous remercier et vous dire qu'il n'oubliera jamais le service important que vous lui avez rendu. Dès qu'il pourra vous remettre les dix francs que vous lui avez prêtés, il s'empressera de le faire, soyez-en sûr.

— Il ne me doit rien, — répondit Camille; — M. Raimond, que voici, a eu la bonté...

— De te donner dix francs, — interrompit vivement le marchand de bonnets de coton, — mais non de te rendre les dix francs que te doit l'aveugle; tu connais, je le vois, bien peu le prix de l'argent.

Camille ne répondit rien. La fille de l'aveugle ouvrit alors son tablier, et en tira une jolie paire de pigeons tout blancs et tout jeunes encore qu'elle présenta à Camille.

— C'est une marque de ma reconnaissance, — lui dit elle, voulez-vous les accepter.

— A moi, cette paire de pigeons? — répondit Camille

ouvrant de grands yeux ; — à moi, Marie ! et que voulez-vous que j'en fasse ?

— Et, parbleu, tu les mangeras pour ton dîner — répliqua le marchand de bonnets en remontant dans sa carriole. — Adieu, Camille. Aie soin de mon terrain ; ne te laisse rien voler, et, à la moindre alerte, sonne du cor. N'aie pas peur ; il vaut mieux déranger le poste pour rien que de me laisser voler une poire ; adieu !

Et M. Raimond, mettant ses chevaux au galop, se déroba à la reconnaissance de Camille. Marie partit aussi, non sans avoir témoigné à son jeune ami toute son affection, et en avoir reçu mille remercîments pour son aimable présent.

Camille rentra, et, jetant les yeux sur ce vaste terrain qui s'étendait autour de lui, il s'écria :

— Me voici donc aussi dans mon île déserte, à l'exception que l'île de Robinson était entourée d'eau, et que la mienne l'est de pierres ; mais j'ai de plus que lui un chien et deux pigeons, je suis plus heureux.

Toutefois, cette solitude, à laquelle il n'était pas habitué l'attristait un peu. Il se rapprocha de son chien, de ses pigeons, se mit à parler avec l'un, à caresser les autres ; puis le soleil, qui descendait à l'horizon, l'ayant fait songer à se préparer un abri pour la nuit, il se dirigea vers les planches, et se mit à l'ouvrage.

Il choisit le coin du mur indiqué par M. Raimond, et commença à se faire un plancher en étendant des planches d'égale dimension les unes à côté des autres ; puis il essaya d'en fixer debout pour former les deux parois de la cabane ; mais c'était là le plus difficile : il ne put jamais y parvenir. Joignez à cette difficulté l'approche de la nuit, qui allait l'interrompre dans son

travail, et vous aurez une idée de son grand embarras.

— Allons, la nuit porte conseil, — se dit-il — soupons, couchons mes pigeons, et résignons-nous à passer la nuit à la belle étoile.

Disant ces mots, et après avoir mangé un morceau de pain, il alla cueillir de l'herbe, en forma un paquet dans lequel il coucha ses pigeons, puis s'étendit sur ses planches pour dormir; mais il les trouva bien dures.

— Si j'avais une botte de foin ou de paille! — dit-il.

Et, portant par hasard ses regards sur le nid de ses pigeons il s'écria :

— Pourquoi ne ferais-je pas pour moi ce que j'ai fait pour mes pigeons?

Aussitôt dit, aussitôt fait : des poignées d'herbe arrachées au sol furent dispersées par couches épaisses sur les planches; Camille s'étendit dessus, son chien à ses pieds, et ils ne tardèrent pas à s'endormir l'un et l'autre d'un profond sommeil.

CHAPITRE VII.

LES DIX FRANCS COMMENCENT A PORTER INTÉRÊT.

Je dois à la vérité de dire que Camille se réveilla un peu moulu, comme le jour pointait : il se leva, donna à manger à son chien et à ses pigeons, et, ayant toute une grande journée devant lui, il songea à disposer un logement un peu plus commode pour la nuit prochaine.

— Ces planches n'iront jamais, — se disait-il ; — j'ai là des pierres, des moellons ; mais il me faudrait de la chaux ; où en trouver ?

Comme il s'en allait pensif dans le voisinage de l'enclos, puiser de l'eau dans un gobelet que lui avait donné Marie, il rencontra une troupe de maçons qui se rendaient à l'ouvrage ; il les suivit dans l'intention de leur demander conseil ; et, tout en arrangeant le petit discours qu'il devait leur faire pour les attendrir, il arriva en même temps qu'eux devant l'hôtel du jardin Beaujon, que ces maçons réparaient.

— Monsieur, — dit-il en s'adressant au plus jeune, — voudriez-vous me rendre un petit service, je vous prie ?

— Moi ! — dit le jeune maçon un peu brusquement.

— Vous ou un autre de ces messieurs, — reprit Camille un peu décontenancé. — J'ai une petite maison à bâtir dans ce terrain, là, vis-à-vis... et, si c'était un effet de votre bonté...

— De te la bâtir ? — acheva le plus jeune des maçons.

— La construirons-nous à quatre étages ou à sept, not'bourgeois ? — demanda un autre.

— Faut-il l'entourer d'une colonnade ? — répliqua un troisième, — avec des chapiteaux dorés ?... une colonnade comme celle du Louvre ?

— C'est peut-être un château qu'il faut à monsieur ? — dit un autre.

— Et combien monsieur paie-t-il la journée ? — ajouta le premier maçon avec un éclat de rire qui excita la gaieté de toute la troupe.

Étourdi sous ce feu roulant de mauvaises plaisanteries, Camille resta un moment sans répondre ; mais bientôt, reprenant courage, il releva la tête.

Nous sommes en ce monde, — dit-il, — pour nous entr'aider les uns les autres; je ne vous demande rien pour rien. Je ne sais pas bâtir des maisons, mais je sais lire, écrire, et jouer du violon.

— Eh bien, lis, écris, joue du violon, et fais-toi une maison avec ça, — répondit l'un des maçons.

— Vous ne me comprenez pas... — dit Camille tout à fait troublé. — Si l'un de vous voulait apprendre à lire ou à écrire, je lui enseignerais, et, en échange, il me donnerait un petit coup de main pour bâtir ma maison.

— Je te donnerais un grand coup de pied plutôt... — dit le plus jeune des maçons en s'avançant vers Camille avec le geste requis pour effectuer sa menace.

Au moment où il allait lever la jambe, une jeune fille lui tapa sur l'épaule.

— Tu n'as pas de honte, frère, — lui dit-elle, — de vouloir battre un enfant!

— Tiens! c'est mamselle Marie!... Bonjour, mamselle Marie! — dirent les maçons, faisant politesse à la jeune fille.

— Eh bien, quel est-il donc, cet enfant? — répliqua brusquement le frère de Marie.

— Ce qu'il est! — répondit Marie avec exaltation et saisissant la main de Camille, ce qu'il est je ne le sais; mais je vais vous dire ce qu'il a fait messieurs.

Et, avec l'accent de la reconnaissance, Marie raconta le service rendu à son père par Camille.

A mesure que la jeune fille parlait, il fallait voir tous ces hommes, devenus attentifs et sérieux, se rapprocher insensiblement de l'enfant, le regarder presque avec respect! Des larmes mouillaient tous les yeux. Quand Marie en vint aux dix francs donnés si généreusement

par Camille pour compléter la somme dont l'aveugle avait besoin, ce fut un enthousiasme unanime.

— Bravo ! bravo ! touche là, mon petit ; pardon de t'avoir humilié ; tu est un brave et digne enfant ; touche là, te dis-je !

Et toutes ces mains nerveuses et rudes se tendirent vers Camille, qui pressa successivement chacune d'elles de sa petite main blanche et délicate.

Un seul de ces ouvriers ne s'approcha pas de Camille pour lui tendre la main ; il se tenait à l'écart, sanglotant, frappant du pied. C'était le plus jeune des maçons.

— Eh bien, Paul, — lui dit la jeune fille avec douceur, — tu te repens, n'est-ce pas, d'avoir été dépenser au cabaret ton argent, tandis que cet enfant n'hésitait pas à se priver du sien pour ton père.

— Laisse-moi, — reprit brusquement Paul, — je suis un misérable ! je ne mérite pas de voir le jour... Je ne sais ce qui me retient d'aller me jeter la tête la première dans le canal !

— C'est mal ce que tu dis là, frère ! — dit Marie.

— C'est mal, et d'un mauvais fils ! — répliqua un des maçons. — Puisque ton père est pauvre tu lui seras plus utile en travaillant et lui portant le fruit de ton travail que si tu t'allais jeter dans le canal.

— Ton camarade a raison, — dit Marie ; — chasse ces vilaines idées, mets-toi de bon cœur à l'ouvrage, et ne va plus au cabaret.

— Oh ! certes non, que je n'y mettrai plus les pieds dans le cabaret. Je jure...

— Ne jure pas, — interrompit Marie, — et mange ta soupe pendant qu'elle est chaude, — ajouta-t-elle en tirant une écuelle d'un panier qu'elle portait au bras.

— Je n'en veux pas, — lui dit son frère, — je ne mérite pas d'en manger ; donne-la à ce petit ; pour moi, je veux me condamner au pain et à l'eau toute la semaine.

— Et tu as raison, Paul, — lui dirent ses camarades ; — c'est bien à toi de te punir. Donnez la soupe à cet enfant, mademoiselle.

— Eh ! croyez-vous donc que je l'avais oublié ? — reprit Marie en montrant une seconde écuelle.

— Quoi ! vous avez pensé à moi ? — dit Camille.

Et ses yeux s'animèrent à l'aspect d'une bonne soupe, dont il était privé depuis longtemps

— J'ai pensé aussi à vous apporter un broc pour faire votre provision d'eau, une assiette pour la pâtée des pigeons, une cuiller d'étain et même un couteau.

— Oh ! que me voilà riche, et que vous êtes bonne — s'écria Camille avec joie.

— Enfant, — dit le plus âgé des maçons, s'adressant d'un ton solennel à Camille, — tu demeures dans le terrain du père Raimond, n'est-ce pas ? Eh bien, va t'y promener tranquillement, en long et en large, les mains dans les poches et la canne à la main, comme on dit... Après notre journée, il reste encore trois heures de jour ; nous sommes vingt, et le diable sera bien malin si, à l'heure de te coucher, ta maison n'est pas prête... Va... tu as obligé un aveugle qui est le père d'un camarade, tu as joué du violon pour lui, tu lui as donné tout l'argent que tu possédais... tu es un brave enfant ; nous travaillerons tous pour toi... A ce soir, et compte sur les amis !

— Oui comptez-y ! — dit Paul.

Et comme Camille voulait lui prendre la main, il la retira en disant :

— Je ne le mérite pas.

Dès que le soleil fut couché, les vingt maçons arrivèrent dans le terrain de M. Raimond, les uns truelle en main, les autres portant sur la tête des auges de chaux vive, tout ce qu'il fallait enfin pour bâtir. Camille leur montra le coin qu'il avait choisi, et ils se mirent à l'ouvrage.

C'était plaisir de les voir travailler, mettant pierre sur pierre, moellon sur moellon, assujettissant le tout avec du ciment. Après avoir achevé le deux murs qui complétaient la cabane, nos compagnons placèrent les planches en forme de toit, et les couvrirent de briques.

— Demain nous te perfectionnerons cela, — dirent-ils à Camille.

— Moi je t'apporterai une porte.

— Et moi, une paillasse qui ne sera pas piquée des vers.

— Et moi une chaise.

— Est-ce que vous croyez que je veux rester en arrière ? — répliqua l'un d'eux ; — je lui apporterai une table et une couverture.

— Oh ! messieurs, — dit Camille ému, — que vous êtes bons pour moi !

— Tu le mérites, — lui répondirent tous ces hommes, les mêmes qui le matin n'avaient pas trouvé assez de mots pour le bafouer.

Paul seul n'avait rien offert, il en paraissait honteux ; Camille s'en aperçut :

— Voulez-vous maintenant me toucher la main, — lui dit-il, — que je vous remercie comme j'ai remercié les autres.

— Vous me remercierez quand j'aurai gagné assez d'argent pour vous rendre les dix francs prêtés si généreusement à mon père.

— Oh! je n'en ai pas besoin; ils m'ont plus profité que si je les avais gardés dans ma poche. C'est à ces dix francs que je dois ce terrain, cette maison...

— Et des amis! — interrompit le plus vieux des maçons; — c'est ton bon cœur qui t'a mérité tout cela. Un bienfait n'est jamais perdu.

— Oh! non, — dit Camille, — Dieu le rend et au centuple!

Les maçons souhaitèrent le bonsoir à Camille; il entra pour la première fois dans sa petite maison, et se mettant à genoux, il pria Dieu.

Il n'avait pas encore achevé sa prière, plus longue ce soir-là que de coutume, lorsque son chien, qui se tenait sur le seuil de l'ouverture où l'on devait placer la porte, se mit a grogner en regardant un des angles de l'enclos.

LIVRE QUATRIÈME.

—

CHAPITRE I.

LES VOLEURS ET LES GARDES NATIONAUX.

Du coin obscur où Camille était agenouillé, il distingua tout à coup, à l'extrémité du terrain, deux ombres projetées par la clarté de la lune, c'étaient deux hommes qui se dirigeaient vers l'endroit où étaient situés les arbres fruitiers. Le premier sentiment de Camille, il faut l'avouer, fut la peur. Il se rappela qu'il avait un petit cor de chasse; il en tira trois sons aigus et prolongés, et protégé par l'ombre de sa petite maison il attendit l'événement.

Les malfaiteurs, effrayés, s'enfuirent aussitôt vers la partie du mur qui était dégradée. Un moment après, Camille entendit les pas d'une patrouille, puis les cris de *Qui vive?... qui vive?*

Les mêmes voix crièrent bientôt :

— Nous les tenons!

Alors Camille sortit de l'enclos, et vit, arrêté non loin

de là, un groupe de gardes-nationaux entourant deux hommes de mauvaise mine. Il s'approcha davantage; la lumière que portait un des gardes tombant d'aplomb, sur le visage de ces hommes, Camille ne put retenir un cri de surprise :

— Tiens ! ce sont mes étrangers d'avant-hier au soir !

Cette exclamation attira l'attention du caporal qui commendait la patrouille : il interrogea Camille.

— D'abord, — répondit Camille, — c'est moi qui ai sonné du cor.

— Quoi ! serais-tu cet enfant dont mon oncle Raimond m'a raconté l'histoire ? — demanda le caporal.

— Oui monsieur.

— Et tu connais ces hommes ? — ajouta-t-il en lui désignant les malfaiteurs, que des sergents de ville entouraient et garrottaient.

— Je les connais, — répondit Camille sans hésiter, — c'est-à-dire que, m'en revenant avant-hier de la barrière de l'Étoile, j'ai été accosté par l'un d'eux... le plus grand, qui m'a demandé avec un accent étranger la rue d'Orléans,

Et l'enfant raconta l'aventure des Champs-Élysées. Le caporal compléta son récit en faisant connaître la noble et généreuse conduite de Camille.

— Eh bien, — reprit l'enfant avec simplicité, — est-ce que vous n'en auriez pas tous fait autant messieurs ?... si toutefois vous aviez su jouer du violon ? Du reste, ces dix francs m'ont joliment profité, allez ! Voulez-vous venir voir ma maison ?

— Ta maison ? — dit le neveu de M. Raimond ; — mais, si tu as un arbre pour te percher, dans le terrain de mon oncle, tu dois être bien heureux !

— Venez, venez, — leur dit Camille avec cette aimable familiarité de l'enfance.

Et la patrouille, le caporal en tête, se décida à le suivre.

— C'est là que tu couches ? — dirent-ils tous à la vue de ces quatre murs nus et de l'herbe qui jonchait le plancher.

— Oui, — dit l'enfant avec joie.

Puis, secouant sa petite tête blonde, il ajouta avec une expression triste :

— Il y a un mois, du vivant de mon oncle, je me serais trouvé bien malheureux de n'avoir pas d'autre logement que celui-ci... mais aujourd'hui... après la crainte que j'ai eue de passer la nuit dans la rue, d'y être ramassé par les sergents de ville et conduit en prison comme un vagabond... je remercie Dieu, messieurs, d'avoir un réduit où coucher.

— Pauvre enfant ! — dirent les gardes nationaux, touchés de l'expression dont Camille accompagnait ses paroles.

— Mais comment t'es-tu trouvé seul, abandonné à Paris.

— C'est ce que je ne puis vous dire ; car il ne faut jamais mal parler de ses parents.

— Messieurs, — dit le caporal attendri, — il faut faire quelque chose pour cet enfant,

— Moi je ne suis pas riche, — dit l'un d'eux ; — je suis cordonnier de mon état, je me charge de lui remplacer ses souliers, qui ne sont pas neufs ; en attendant voici cinq francs, caporal.

— Moi, — dit un autre, — je lui enverrai demain un lit de sangle et un matelas.

— Voici mon offrande, caporal.

— Et la mienne.

— Et la mienne.

Le caporal prit l'argent de toutes les mains, et l'offrit à Camille, qui recula en rougissant.

— Je n'en veux pas ! dit-il, je n'en veux pas !

— Prends donc : — lui dit le caporal.

— Je n'en ferai rien, messieurs, je ne sais pourquoi, mais je n'aime pas à recevoir de l'argent de tout le monde. Si vous vouliez me faire travailler, alors je l'aurais gagné cet argent, et je le recevrais.

— Mais que sais-tu faire ? — lui demanda le caporal ; — sais-tu bien lire, bien écrire ?

— Oui, — répondit Camille.

—Écoute, je suis imprimeur, et j'ai un de mes correcteurs qui a besoin d'un apprenti. Viens demain, quand il fera jour, à cette adresse, et tu auras de l'ouvrage, En attendant accepte toujours ces vingt francs ; prends-les comme un prêt ; si tu n'en veux pas autrement, tu me les rendras plus tard.

— Comme cela, je le veux bien, — dit Camille ; — mais je vous les rendrai, je vous en avertis.

Les gardes-nationaux se retirèrent en saluant Camille du regard et de la main.

— Ma foi, — dit Camille pesant son argent dans ses mains, — on a bien raison de dire qu'on gagne plus à bien faire qu'à mal faire... Demain je prierai Marie de m'acheter des chemises et des bas.

CHAPITRE II.

COMME QUOI DIX FRANCS PLACÉS SANS INTÉRÊT PEUVENT PRODUIRE UN BEAU CAPITAL.

Camille était levé de bonne heure; l'espoir d'être employé dans une imprimerie lui avait trotté par la tête toute la nuit, et l'avait empêché de dormir. Après avoir mangé un morceau de pain et quelques radis qui lui restaient de la veille, il donna à déjeuner à ses pigeons, et sortit du terrain en compagnie de Fox.

A quelques pas, il rencontra le caporal, qui avait quitté son poste et se disposait à monter dans un cabriolet.

— Tu passes à propos, — dit-il à Camille, — monte, je vais te conduire et t'installer.

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois; il se plaça à côté de son nouveau patron, et le cheval partit au galop. Fox s'élança sur les traces de son maître. Au bout d'un quart d'heure, Camille se trouva au milieu d'un atelier d'imprimerie.

— Monsieur Germain, — dit l'imprimeur, présentant Camille à un vieux monsieur sur les yeux duquel tombait un abat-jour vert qui lui cachait la moitié du visage, — voici un jeune enfant qui vous tiendra la copie[1]; vous me direz s'il est en état de faire cette besogne.

[1] Tenir la copie. Suivre, sur le manuscrit, le correcteur chargé d'en corriger la reproduction imprimée, ou l'épreuve.

— Vous le saurez avant une heure, — répondit M. Germain. — Allons, petit, viens ici, — ajouta-t-il en le conduisant dans un cabinet à grillage, situé au milieu même de l'atelier. — Suis-moi sur ce manuscrit. Il faut être attentif, et m'arrêter si tu t'aperçois de quelque omission.

— Soyez indulgent, monsieur, je vous en prie ; c'est la première fois que je vois une imprimerie, — répondit tristement Camille.

Le vieux correcteur reprit avec douceur.

— Ah ! tu n'as jamais vu une imprimerie ; alors, avant de nous mettre à l'ouvrage, je vais te faire visiter l'atelier. Tu vois bien tous ces ouvriers occupés à réunir des lettres de plomb dans un *composteur* [A]; en regardant la copie placée devant eux : ils font ainsi des lignes, puis des pages, qu'ils imposent dans un châssis de fer; c'est ce qu'on appelle une forme, On livre cette forme à l'imprimeur. Cet ouvrier la met sous presse, et, après l'avoir *touchée* [B], la couvre d'une feuille de papier blanc ; il donne ensuite la pression comme tu vois, et reproduit en une seconde tous les caractères dont chaque page est composée. La première feuille *tirée* [C] s'appelle *épreuve*. Cette première feuille est plus ou moins remplie de fautes d'orthographe ou de composition, et ce sont ces fautes que je suis chargé de signaler sur les marges de chaque page. As-tu bien compris ?

— Parfaitement, monsieur.

— Maintenant viens t'asseoir près de moi et commençons.

[A] Instrument de fer sur lequel le compositeur arrange les lettres.

[B] Encrée.

[C] Imprimée.

Camille fut si docile, si prévenant pour M. Germain, qu'avant la fin de la journée ils étaient une paire d'amis. Camille lui avait raconté ses aventures, et le vieux correcteur lui avait offert de le prendre en pension chez lui.

— Mais c'est que j'ai bien peu d'argent pour payer ma pension, — répondit Camille.

— Tu peux espérer de gagner trente sous par jour, — répondit le correcteur.

Camille ouvrit des grands yeux en répétant :

— Trente sous !...

— Trente sous par jour font neuf francs par semaine ; tu donneras à ma femme vingt sous par jour, et tu auras le déjeuner et le dîner, à commencer d'aujourd'hui ; cet arrangement te convient-il ?

— Je le crois bien, monsieur, — dit Camille ému, — je le crois bien ! mon Dieu ! mon Dieu ! — ajouta l'enfant, les yeux levés vers le ciel et la prunelle humide, — mon Dieu ! oh ! tu ne m'as pas délaissé, je te remercie !

— Tu es religieux c'est bien ! — reprit le vieux correcteur. — Ton bon cœur te fera des amis ; on te saura gré de n'avoir pas abandonné ce pauvre chien blessé, avec qui tu n'as pas hésité à partager ton sou de pain. Vois, si tu avais repoussé cette pauvre bête, l'invalide ne t'aurait pas offert de coucher dans la maison en construction, et tu n'aurais pas appris à lire aux maçons, qui t'ont donné dix francs ; il est vrai que ces dix francs ont failli te faire devenir la proie des voleurs, si ton bon cœur ne t'eût sauvé encore une fois. Et ce pauvre vieillard aveugle, si tu ne l'avais pas soulagé en lui donnant tes dix francs, M. Raimond ne t'aurait pas établi dans son terrain avec le titre de gardien ; le fils de l'aveugle et ses camarades ne t'auraient pas construit une petite chaumière ; et enfin,

de fil en aiguille, comme dirait ma pauvre femme, tu ne serais pas aujourd'hui teneur de copie dans l'une des premières imprimeries de Paris... Crois-moi, ton chien et tes dix francs peuvent te conduire à la plus brillante fortune.

Camille partit d'un éclat de rire.

— En attendant, — dit-il, — mes souliers sont percés, mes bas aussi, et je couche, comme Robinson Crusoé, sur un lit de feuillage.

Ainsi que l'avait promis le vieux correcteur, le même jour Camille fut reçu dans l'imprimerie du neveu de M. Raimond, à raison de trente sous pas jour. M. Germain le présenta à sa femme; l'excellente dame ne savait à qui donner le plus de soins, à l'enfant ou à Fox.

A l'approche de la nuit, Camille prit congé de ses nouveaux protecteurs; le cœur gai, et suivi de Fox, il arpenta d'un pied léger les longues allées des Champs-Élysées.

Comme il approchait de sa demeure, Camille rencontra Marie, qui semblait guetter son retour. Elle tenait à la main un mouchoir plié en cravate,

—Voulez-vous me permettre de vous bander les yeux Camille ? — lui dit-elle d'un air heureux et enjoué.

— Est-ce que nous allons jouer à colin-maillard Marie ? — demanda Camille tout en avançant le front.

Sans autre explication, la jeune fille attacha fortement le bandeau, et prenant l'heureux enfant par la main, elle l'entraîna en courant.

CHAPITRE III.

GRANDE ET AGRÉABLE SURPRISE.

Camille, les yeux bandés, et toujours guidé par Marie, ne tarda pas à se trouver dans son enclos ; il commença à distinguer des rires étouffés, des chuchotements et comme un murmure sourd, un piétinement de plusieurs personnes qui marchaient avec précaution; bientôt il sentit sous ses pieds le plancher de sa cabane, et le bandeau tomba. Il jeta les yeux autour de lui ; jugez de son étonnement; les murs nus et dégradés de sa chambre étaient recouverts d'un joli papier jaune à fleurs bleues; ce n'était plus une grande pièce carrée sans porte ni fenêtre et dépourvue de meubles, mais une jolie chambre bien close, dans laquelle rien ne manquait; d'un côté, un lit de fer, garni d'un matelas, d'un traversin et d'une couverture ; de l'autre côté, une jolie armoire de noyer entr'ouverte et laissant voir du linge sur ses rayons; au pied du lit, un petit buffet fermé, d'où s'échappait un fumet qui prouvait que ce meuble ne devait pas être le moins utile.

Ajoutez encore une table de bois blanc, deux chaises de paille, et vous comprendrez ce qui, dans ce moment, causait la surprise de Camille, aussi le pauvre enfant doutait-il s'il était éveillé ou s'il dormait,

Un éclat de rire bruyant, et Marie qui le pinçait

malicieusement pour le faire sortir de sa stupéfaction, lui prouvèrent bientôt qu'il ne rêvait pas : alors seulement il aperçut ceux qui l'entouraient. C'étaient les maçons, compagnons du fils de l'aveugle, et l'aveugle lui-même ; puis un groupe de messieurs qu'il ne reconnut pas d'abord et au milieu d'eux son patron l'imprimeur.

— Eh bien que dis-tu de tout cela? — demanda ce dernier en s'avançant vers Camille. — Penses-tu que les dix francs donnés à ce brave aveugle t'aient suffisament profité? Regarde, tout ici t'appartient : ce lit, cette armoire, ce buffet, la table, les chaises, ce sont ces messieurs qui te les donnent. Mais tu ne reconnais donc pas ces messieurs?... C'est la patrouille de cette nuit... Voilà de la vaisselle, du linge, deux paires de draps, une douzaine de serviettes et des habillements à ton usage. Voici un panier de bon vin, pour trinquer avec ces braves gens qui ont bâti ta maison ; et, comme j'ai invité à souper, en ton nom, l'aveugle, son fils et sa fille, tu trouveras dans ce buffet tout ce qu'il faudra pour les régaler. Maintenant, adieu, mon garçon, et demain à l'ouvrage.

Camille se précipita, en pleurant, sur la main que lui tendait l'imprimeur.

— Ah ! monsieur... monsieur...

Ce fut tout ce qu'il put dire ; mais les larmes parlaient avec plus d'éloquence que tous les discours. L'imprimeur et sa compagnie se retirèrent, et Marie, qui n'attendait sans doute que ce moment pour ouvrir le buffet, fit tourner avec vivacité la clef dans la serrure : les battants ouverts laissèrent voir un pâté énorme, une dinde rôtie, et deux pains de quatre livres.

Camille, prenant aussitôt la parole : — Mes amis, il y a de quoi souper pour tous ; à table, à table !

— Mais nous n'avons que deux chaises, — observa un des maçons.

— L'une pour l'aveugle, l'autre pour mademoiselle Marie, — reprit Camille.

— Bah! — dit Marie, — la soirée est belle, portons la table dehors, et soupons en plein air. Quant aux siéges, nous allons poser des planches sur ces pierres, et nous aurons des bancs.

— Vivat! vivat! — s'écrièrent les maçons en exécutant les ordres de Marie.

En un instant la table se trouva dressée, avec des siéges établis alentour. On donna la meilleure place à l'aveugle, et chacun s'assit. Fox allait de l'un à l'autre, mangeant dans la main de chaque convive. On attaqua le pâté et la dinde, on déboucha toutes les bouteilles, et la joie la plus expansive, la plus vraie, anima ce repas, auquel la lune vint prêter sa douce lumière.

A dix heures, on se sépara. Camille rentra seul dans sa petite chambre. Après avoir remis tout en ordre, il se jeta à deux genoux devant son lit, et remercia Dieu, du plus profond du cœur, pour toutes les bénédictions répandues sur lui depuis quelques jours,

Pour la première fois depuis qu'il était à Paris, l'intéressant enfant se coucha dans un lit.

— Que c'est bon! — disait-il, — que c'est bon!... Il faut avoir été privé d'un lit, comme je l'ai été pendant si longtemps, pour bien comprendre cette jouissance!

Mais soudain une idée vint attrister son bonheur : il avait oublié ses pigeons. Où étaient-ils? qu'étaient-ils devenus au milieu de la fête?

— J'ai été ingrat envers eux! — se dit-il le cœur serré.

Toutefois, le bon lit aidant, Camille dormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE IV.

LE PETIT MARCHAND DE PIGEONS ET DE LAPINS.

En se réveillant le lendemain matin, Camille, à la vue de sa chambre, si gentille et si gaie n'eut rien de plus pressé que de remercier de nouveau le bon Dieu.

Fox aussi paraissait content de ce changement; au lieu de se coucher par terre, l'ingénieux animal avait fait d'une chaise un coucher un peu plus moelleux; mais, quand il ouvrit les yeux et qu'il vit son maître encore mieux couché que lui il sauta sur le lit, s'y étendit, et se livra, avec nonchalance. aux caresses de Camille

Les deux amis furent bientôt interrompus par le roucoulement des pigeons, qui semblaient réclamer eux aussi, leur part de caresses. Camille ouvrit la porte, et bondit de joie en apercevant suspendue dans l'angle formé par sa chaumière et le mur de l'enclos, une cage de bois au bord de laquelle ses deux pigeons se prélassaient au soleil naissant.

Mais audessous de cette cage, quel est donc cet autre grillage derrière lequel Camille aperçoit un animal blanc et brun, avec de longues oreilles et des yeux brillants? L'enfant approche en hésitant, regarde... Soudain il pousse un cri de joie.

— Ce sont des lapins! c'est encore Marie qui m'aura fait cette surprise! Bonne et reconnaissante fille.

Camille est heureux : il a un chien, des pigeons, des lapins; son emploi dans une imprimerie le met à même de gagner trente sous par jour; et le voilà bâtissant, comme la laitière de la fable, des châteaux en Espagne, comptant dans sa pensée ce qu'il pourra se donner, faisant à l'avance ses petits projets. D'abord il se lèvera de bonne heure chaque matin pour soigner ses pigeons et ses lapins, pour les faire déjeuner et déjeuner lui-même; puis il arrachera de l'herbe, et en fera un paquet qu'il portera à la fruitière chez qui travaille Marie; il sera temps alors de se rendre à l'imprimerie. Sa journée finie, il reviendra dans sa chaumière, où il jouira du plaisir de revoir pigeons et lapins. Quelle bonne, quelle agréable vie! N'est-il pas aussi riche qu'un roi? Gardien d'un terrain, il ne tient qu'à lui de s'en croire propriétaire, il peut l'embellir, le faire fructifier, s'y promener à son aise, y recevoir ses amis, avec l'argent qu'il gagne il peut acheter des semences et les cultiver : " Il y a temps pour tout, " disait jadis son oncle! et cette maxime, Camille se promet bien de la mettre en pratique.

Mais l'heure avance, il faut partir! Camille appelle Fox, sort de l'enclos, et en ferme soigneusement la porte. Chargé de son petit paquet d'herbe, il prend la route de son im primerie, non sans s'être détourné un peu pour entrer chez la fruitière. La bonne voisine était sortie, mais Marie gardait le boutique. En voyant Camille avec son paquet d'herbe, la jeune fille lui dit en souriant :

— Tiens! vous avez deviné pourquoi la mère Grand-Jean vous a fait cadeau d'une paire de lapins?

— Non, — dit Camille, — mais comme j'ai été très-

sensible à cette attention de sa part, j'ai pensé que, moi aussi, je lui ferais plaisir en lui apportant la nourriture de ses lapins. Avec sa permission, mademoiselle Marie, tous les matins je lui en fournirai autant.

— Et vous ferez bien, ça lui sera bien agréable, monsieur Camille, — répondit Marie en débarrassant l'enfant de son paquet.

— Et comment se porte-t-on chez vous, depuis hier au soir ? — reprit Camille.

— Mieux ; on y est surtout plus content ; car mon frère, touché du service que vous avez rendu à notre pauvre père, nous a fait hier, en se retirant, les plus belles promesses. “ C'est honteux pour moi, — disait-il, — qui ai dix-neuf ans, de voir un enfant qui n'en a que dix sauver ma famille avec un argent que j'aurais dépensé au cabaret! ” Aujourd'hui il est corrigé ; et corrigé par vous, Camille, pour toujours ! C'est gentil tout de même, à votre âge, de servir ainsi d'exemple à de plus grands que vous.

— Dame, Marie, je ne sais comment ça m'arrive. C'est le bon Dieu, sans doute qui m'inspire.

— Et vous l'écoutez, c'est bien à vous ! Tenez, Camille, mon père disait hier qu'il n'avait jamais tant regretté la vue que parce qu'il ne peut vous voir.

— Laissons ça, mademoiselle Marie ; je viens vous demander encore un service. M. Germain, comme je vous l'ai dit hier, me nourrit ; mais j'ai été habitué chez mon oncle à me tenir propre, et je vous avouerai franchement que je ne saurais comment m'y prendre pour blanchir mon linge et le raccommoder.

— Ne vous en inquiétez pas, Camille j'irai toutes les semaines chercher votre linge, et ma mère en prendra soin.

— J'entends bien dédommager votre mère. Mais il est l'heure d'aller à l'ouvrage ; à demain, Marie!

— A demain, Camille.

Il serait fastidieux, mes jeunes lecteurs, de vous dire jour par jour ce que fit Camille pendant environ deux ans. Qu'il vous suffise de savoir qu'aidé par le frère de Marie, rentré tout à fait dans la bonne voie, il laboura son terrain, y planta des pommes de terre, de la salade, soigna les arbres fruitiers, répara le mur; si bien qu'au bout de quatre mois, quand M. Raimond revint de voyage, il ne reconnut plus sa propriété; il passa deux fois devant la porte sans oser frapper; il est vrai de dire qu'elle était peinte tout fraîchement en vert clair par un ami de Paul.

Camille ne mangeait ni ses lapins ni ses pigeons; aussi un beau jour fut-il possesseur d'une nombreuse famille des uns et des autres; il en vendit une partie, et se créa ainsi une nouvelle industrie qui ne nuisait point à son travail.

Mais venons de suite au mois de février de l'année 1838, époque à laquelle survint à notre Robinson un événement dont je vais vous rendre compte.

CHAPITRE V.

DISPARITION DE FOX.

C'était un dimanche, jour de repos à l'imprimerie. Camille, après avoir acheté une petite provision de bois pour chauffer un poêle qu'il avait fait placer dans sa chambre, — ses amis les maçons ayant oublié de lui construire une cheminée, — était sorti pour assister à la messe dans l'église de Saint-Roch. Si vous eussiez vu mes enfants, notre petit Camille, bien mis, bien propre, ses beaux cheveux blonds bouclés et arrangés sous sa casquette, vous auriez eu de la peine à reconnaître dans ce frais et beau garçon de douze ans, le pâle et délicat enfant abandonné il y a deux ans sous les arbres des Tuileries.

La messe dite, Camille sortit, suivi de son fidèle Fox et resta sur les marches à regarder défiler le cortége des carrosses et des laquais qui s'arrêtaient devant l'église pour y prendre leur maîtres.

Fox, un peu plus curieux que son maître, s'aventurait jusque sous les voitures, jusque sous les pieds des chevaux; aussi recevait-il de temps en temps quelques rebuffades, qui le faisaient revenir tout honteux près de son maître.

— C'est bien fait, Fox, — lui disait Camille, — pourquoi t'éloignes-tu?

Mais le chien ne tenait compte ni des conseils de son maître, ni des mauvais traitements des laquais, et il partait de nouveau pour satisfaire sa curiosité.

Il ne restait presque plus personne dans l'église, Camille songea à rentrer chez lui, se promettant de lire, à la douce chaleur de son poêle, une *Histoire de France* que lui avait prêtée M. Germain ; tout à coup il entend crier :

— Fox ! Fox !

Camille regarde, il aperçoit un carrosse dont la portière était entr'ouverte, et au fond duquel une dame était assise.

Aussitôt Fox, le Fox de notre Camille, fait un bond, saute dans le carrosse ; la portière se referme, et la voiture part au galop de deux bons chevaux, pendant que l'adroit laquais s'élance hardiment sur le siége de derrière.

Le premier moment de surprise passé, Camille voulut poursuivre la voiture ; mais elle avait disparu.

Un déluge de larmes couvrit les joues de l'enfant.

— J'ai perdu mon chien ! — s'écria-t-il avec une douleur si vive, que chacun se retournait, — j'ai perdu mon chien !... Fox, Fox, reviens ! Où es-tu ?

Mais il eut beau appeler, retourner sur ses pas chercher encore, Fox avait disparu, sans doute pour toujours !... Comment retrouver un petit chien dans une ville aussi grande que Paris ? encore, si Camille eût bien remarqué la voiture, les chevaux ou les laquais, il aurait pu conserver quelque espoir de retrouver Fox ; mais tout s'était passé si vite, qu'il croyait rêver encore. Cependant, hélas, la triste réalité est là, Camille est seul.

Le pauvre enfant reprit en pleurant le chemin de sa chaumière, parcourut lentement les longues allées des Champs-Élysées, ne cessant de regarder à droite et à

gauche. Chaque fois qu'il apercevait un chien noir, le cœur lui battait, ses lèvres balbutiaient involontairement le nom de Fox ; il hâtait le pas ; mais il reconnaissait bientôt son erreur, et l'espoir évanoui renouvelait son chagrin.

En arrivant dans son enclos, tout lui parut morne et désert ; il ne fit aucune caresse à ses pigeons ni à ses lapins ; la chambre, si bien garnie de meubles, lui sembla nue et froide. Qu'allait-il devenir sans son chien ?

Fox, à vrai dire, ne parlait pas, mais il jappait ; il sautait tantôt sur une chaise, tantôt sur le lit ; d'autres fois montant sur les genoux de son maître, il lui léchait les mains avec amour, ou les mordillait avec gaieté... Maintenant plus rien !

Pour se distraire, Camille met son couvert et se dispose à manger : à la première bouchée, il se représente Fox assis tranquillement en attendant son dîner... et le gosier de l'enfant se serre ; ses larmes redoublent ; il repousse du pied, avec humeur, la table et tout ce qui la couvre.

— Oh ! Fox était pour moi plus qu'un chien !— s'écrie-t-il en sanglotant, — c'était mon compagnon, mon frère, c'était toute ma famille !

— La nuit surprit Camille en proie à sa douleur. Comme il avait le cœur gros en se mettant à genoux pour prier, le pauvre enfant.

— Mon Dieu, — disait-il, — vous qui avez toujours été si bon pour moi, rendez-moi mon chien ! rendez-moi mon camarade, mon ami !

Puis il se coucha ; mais il attendit vainement le sommeil ; le sommeil n'approcha point de ses paupières.

Le matin parut, et la douleur de Camille devint plus amère ; qu'est devenu son gentil Fox, qui au moindre

mouvement de son maître, jappait, courait, bondissait ?

Camille se leva, et de nouvelles larmes inondèrent son visage. Après avoir donné à manger à ses lapins et à ses pigeons, il sortit pour se rendre à son imprimerie. En passant devant la fruitière chez qui travaillait Marie, au lieu du salut cordial et gai qu'il adressait chaque matin à la jeune fille, il s'arrêta et lui tendant la main :

— J'ai perdu mon chien, ma pauvre Marie !

— Quel malheur ! — dit la petite fruitière.

Et elle mêla ses larmes à celles de Camille.

A son arrivée à l'imprimerie, Camille ne put répondre au salut amical de chacun que par ces mots :

— J'ai perdu mon chien !

— Fais trève à tes peines, — lui dit M. Germain, — le travail avant tout, mon enfant !

Hélas ! il faut le dire, Camille fut inattentif toute la journée ; jamais épreuves ne furent plus mal lues.

— Il faudra que je te trouve un autre chien, — dit le bon M. Germain.

— Non, non... — répondit Camille, — je n'aurais qu'à le perdre encore !

CHAPITRE VI.

LE JEUNE MENDIANT DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Il était sept heures du soir ; la lune brillait, et son éclat semblait rendre plus froide encore la neige qui

couvrait la terre. Camille avait fini sa journée : il regagnait tristement son habitation, lorsqu'en passant devant le café des Ambassadeurs, — ce même café où un soir, en jouant du violon le pauvre enfant était venu en aide au vieillard aveugle, — il aperçut un jeune homme pâle et maigre, sans chapeau, grelottant de froid sous une mauvaise redingote, et ressemblant à s'y méprendre à son cousin. Mais quelle idée ! le fils de son oncle, le riche héritier de M. Thomas, qui possédait tant de maisons et de vignobles à Bordeaux, serait aujourd'hui à Paris, et couvert de la livrée de la misère ! Camille n'en saurait croire ses yeux ; cependant, malgré le froid piquant, il reste immobile, et ne peut détacher ses regards de l'image si frappante de son cousin.

En ce moment un homme traversait les Champs-Élysées. Camille voit aussitôt le jeune homme s'approcher de l'inconnu, et lui tendre la main.

— Je n'ai rien, — répondit-on brusquement.

— Il me faut de l'argent, je meurs de faim ! — reprend le mendiant.

Encouragé sans doute par l'obscurité qui régnait autour de lui, il serra le bras du passant et l'arrêta d'un air désespéré.

Cette voix de jeune homme, cette voix menaçante, c'est celle de son cousin... Camille n'en peut douter, il l'a trop bien présente à son souvenir pour l'oublier jamais.

S'élançant aussitôt vers son malheureux parent et lui prenant le bras :

— Gustave ! que fais-tu ? — lui crie-t-il.

— Gustave !... — répète avec frayeur le jeune homme — Gustave ! qui vous a dit mon nom ?... d'où me connaissez-vous ?

Et, dans son trouble, il lâcha le bras de l'inconnu, qui s'enfuit à toutes jambes, trop heureux d'en être quitte pour la peur.

— Gustave ! que fais-tu ? — répète Camille, mais cette fois avec l'accent de la tristesse et du reproche, et fixant sur son cousin un regard où se mêlent la surprise et l'effroi.

Le premier mouvement de trouble passé, le jeune malfaiteur regarde à son tour l'enfant ; mais il ne le reconnaît pas.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?... — dit-il brusquement à Camille.

— Eh quoi ! Gustave, tu ne me reconnais pas ?

— Je ne vous ai jamais vu ! — répond celui-ci en faisant un pas pour s'éloigner.

— Mais je suis Camille !

— Camille !...

— Oui... le neveu de M. Thomas... Camille ton cousin que tu as un jour abandonné si méchamment aux Tuileries... Mais tu habites donc Paris ?... Que faisais-tu là ?

Gustave, — car c'était bien lui, — garde le silence, humilié de ne savoir que répondre.

— Il fait trop froid ici, — dit Camille, — allons chez toi, ou chez moi, si tu l'aimes mieux, nous causerons.

— Chez moi ! je n'ai pas de chez moi... — répond d'une voix étouffée le jeune Thomas. — Si j'avais un chez moi, serais-je à rôder ici, à cette heure et par un tel temps ? Crois-tu que je me serais décidé à mendier si j'eusse mangé aujourd'hui ?

— Plus bas, Gustave, — s'écrie Camille.

Et l'aimable enfant, avec une candeur adorable engagea son cousin à l'accompagner.

Gustave le suivit sans mot dire. Pendant le trajet, Camille réfléchit à la bizarre rencontre qu'il venait de faire; il ne pouvait s'expliquer comment son cousin se trouvait réduit à mendier dans les Champs-Élysées, et il se demandait ce qui avait pu amener ce changement imprévu.

Quant à Gustave, il arrangeait à l'avance les contes qu'il lui faudrait faire. Dès qu'il fut entré, il ne put retenir un cri de surprise à la vue de l'ordre qui régnait dans le domicile de Camille.

— Où sommes-nous? — demanda-t-il.

— Chez moi, — répondit Camille.

Et il s'empressa de faire les honneurs du logis avec une générosité digne de son bon cœur, bien que son hôte en fût indigne.

— Attends, cousin, — dit-il, — je vais allumer mon poêle, tu te réchaufferas... Et puis, tu as faim; ouvre le buffet; il n'y a pas grand-chose... le souper et le déjeuner d'un pauvre apprenti : du pain, un pot de raisiné et un peu de vin. Mais ne te gênes pas, mange; je n'ai pas faim, moi, j'ai trop de chagrin.

— Chez qui es-tu ici? — demanda de nouveau Gustave mangeant avec avidité.

— Chez moi, ou à peu près.

— Comment! — reprit le jeune Thomas, ouvrant de grands yeux, — ce terrain t'appartient? cette maison, ces meubles?

— Ce terrain, non; j'en suis seulement le gardien; la maison, ce sont des amis qui me l'ont bâtie : je crois bien qu'elle n'est pas à moi non plus; quant aux meubles, ils sont ma propriété. Mais, cousin, dis-moi comment il se fait que toi, qui étais si riche...

— Oh ! c'est une bien triste histoire.

— Il n'est pas tard, raconte-la moi.

— Volontiers.

Gustave s'assit auprès du poêle, et après avoir achevé son souper, il eut avec Camille la conversation suivante.

LIVRE CINQUIÈME.

—

CHAPITRE I.

BONHEUR ET MALHEUR.

— Mon histoire n'est pas longue, — dit Gustave, affectant un air insouciant : — j'ai eu des malheurs voilà !

— Et moi des bonheurs, — reprit Camille ; — mais comme mes bonheurs ont une source quelconque, tes malheurs doivent avoir aussi la leur, n'est-ce pas ?

— Et comment tant de bonheurs te sont-ils venus ?

Camille raconta, de la manière la plus simple et la plus modeste, ce que vous savez déjà, mes enfants.

— Maintenant, à toi de me conter tes malheurs ; — ajouta Camille.

— Hélas ! après t'avoir laissé endormi aux Tuileries, je suis reparti le même jour pour Bordeaux. A mon retour j'ai commencé par faire maison nette.

— Quoi ! Gustave, tu as renvoyé Jacques, sa famille ! et Jeanneton, et la vieille Bonite, et le petit Lignac, tous nés dans la maison de mon oncle !

Ils ne parlaient que de toi ! — dit Gustave avec humeur.

— Ah ! je comprends.... pour toi, c'était un reproche.

— Est-ce que je n'étais pas le maître de faire ce que bon me semblait ? — reprit Gustave avec insolence.

— De même que je l'étais ce soir, de ne pas t'offrir un asile.

Gustave continua sans faire attention à cette remarque.

— Tiens, Camille, ne t'étonne jamais qu'un homme ait pu manger une fortune en six mois, car rien n'est plus facile. Écoute.... J'ai pris de nouveaux domestiques qui m'ont volé. Des amis m'ont emprunté mon argent. J'ai donné des fêtes, des dîners ; j'ai eu des voitures, des chevaux. Puis j'ai fait de mauvaises spéculations ; et un beau matin, je me suis trouvé dépossédé de tout, avec dix mille francs seulement dans ma bourse...

— Dix mille francs ! que ça ! — dit Camille d'un ton goguenard ; — je voudrais bien en avoir autant, je me croirais riche, moi.... Ainsi tu possédes encore dix mille francs ?

— Écoute jusqu'au bout. Je savais qu'à Paris les maisons de jeu étaient fermées ; mais j'avais entendu parler à mon père d'un certain jeu de bourse appelé *rente* auquel on peut gagner des sommes énormes. Je vins donc à Paris ; je risquai mes dix mille francs, je les perdis... Tombé dans la misère, j'ai vendu, pour vivre, mes effets pièce à pièce. Enfin, hier, hors d'état de payer un petit garni que j'occupais rue des Filles-Saint-Thomas, on m'a mis à la porte après m'avoir retenu ce qui me restait de mon linge ; quand tu m'as rencontré, il y avait quatorze heures que je n'avais mangé ..

— Est-ce heureux que je t'aie reconnu, — dit Camille.

— Tu ne m'en veux donc pas? — lui demanda Gustave surpris.

— Dame, je t'en ai voulu tant que je t'ai cru riche; maintenant que tu es malheureux, je te plains, et ne t'en veux plus. Du reste, Gustave, rappelle-toi ce que disait ton pauvre père : Qui fait le mal trouve le mal, qui fait le bien trouve le bien... et tu conviendras qu'il devait nous arriver, à toi des malheurs, et à moi des bonheurs.

— Niaiserie que tout cela! — fit Gustave en haussant les épaules. — Si tu n'avais pas rencontré ce bonnetier retiré, qui t'a donné un terrain à garder, et ces bonnes gens de maçons qui t'ont construit cette maison, dis-moi, où en serais-tu à l'heure qu'il est?

— C'est vrai, — répondit vivement Camille, — si je n'avais pas fait la connaissance de cet estimable bonnetier les camarades du fils de l'aveugle ne m'auraient pas bâti ma petite maison.

— Dis plus, — interrompit Gustave, — sans ton chien, tous ces bonheurs-là ne te seraient pas arrivés.

— Mais ce chien, je l'avais recueilli par compassion, et c'est pourquoi Dieu a eu pitié de moi.

— Tu arranges cela à ta manière. Après tout, tu n'es pas déjà si heureux pour chanter si haut!

— Et que me manque-t-il donc? — dit Camille en s'animant; ma maison est assez grande pour moi; j'ai des amis... la famille de l'aveugle. C'est un brave homme, que l'aveugle : il me donne de bons conseils. Sa femme blanchit et raccommode mon linge; sa fille m'a donné une paire de pigeons et deux lapins; son fils, un bon garçon qui s'est rangé depuis quelque temps, vient après sa journée, m'aider à cultiver mon terrain. Mon état me permet de gagner trente francs par mois. Que pourrais-je

désirer?... si ce n'est mon chien, pourtant... J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre de la destinée, surtout quand je compare ce que j'étais il y a deux ans, pauvre enfant abandonné dans cette immense ville de Paris, avec ce que je suis aujourd'hui.

— Est-ce qu'on ne se couche pas chez toi? — dit Gustave, en déguisant mal, sous un bâillement prolongé, le dépit que lui avait causé la dernière réflexion de son cousin.

— Je n'ai qu'un lit, — répondit Camille, — je t'en offre la moitié

— Je tâcherai de m'en contenter, — fit Gustave en se mettant au lit.

— Tu ne dis pas ta prière? — observa Camille en s'agenouillant.

— A quoi bon? — répondit Gustave se retournant pour dormir.

— Oh? mon cousin, comment veux-tu être heureux? Allons, je vais prier pour nous deux.

— Tu feras bien, — reprit brusquement Gustave.

A peine Camille avait-il commencé sa prière, qu'il lui sembla entendre un aboiement bien connu.

— Gustave, Gustave! — cria-t-il la voix altérée par l'émotion, — nie donc la justice de Dieu!...je l'ai prié, voilà qu'il me rend mon chien!

Camille se leva, et courut ouvrir à Fox. Un instant après, il reparut pleurant de joie et tenant son chien dans ses bras; il se remit à genoux, non plus pour implorer Dieu, mais pour le remercier.

CHAPITRE II.

CHIEN PERDU, — CINQUANTE FRANCS DE RÉCOMPENSE.

— C'est singulier, cousin, Fox ne paraît pas t'aimer beaucoup, — disait Camille, le lendemain matin, voyant que l'épagneul ne cessait de grogner en tournant autour de Gustave.

— Est-ce que les chiens sont susceptibles d'aimer ou de haïr! — répondit Gustave.

— Sans doute. Vois cette pauvre bête que je croyais perdue; n'est-ce pas son amitié pour moi qui l'a fait revenir? Tu as été témoin de sa joie... Mais laissons Fox un moment, et pensons à toi, Gustave.

— Je te remercie de ton air protecteur! — répliqua ce dernier en s'habillant, et cherchant à donner à la vieille redingote qui le couvrait un aspect moins sale et moins misérable. — Je vais aller voir quelques amis... as-tu une cravate et une chemise à me prêter?

— Oui, — dit Camille.

Et il chercha sa plus belle cravate et sa meilleure chemise, qu'il donna à son cousin.

— Et quelque argent aussi pour mon déjeuner? — demanda encore Gustave.

Camille prit dans la paillasse de son lit une petite bourse de peau.

— J'ai trente francs, — dit-il, — je les partagerai

avec toi, en voici quinze. Je regrette de ne pouvoir t'en offrir davantage.

Gustave ne s'attendait pas que son cousin lui donnerait une aussi forte somme ; aussi ouvrit-il de grands yeux.

— Allons, tu es un bon parent, Camille. Je compte te rendre bientôt cet argent ; ce n'est qu'un prêt.

Dès que Camille eut donné à déjeuner à ses pigeons et à ses lapins, il songea à se rendre à son travail, et il invita son cousin à l'accompagner.

Arrivés près de la place de la Concorde, ils aperçurent une affiche nouvellement apposée et devant laquelle plusieurs personnes étaient arrêtées.

— Quelque bijou perdu ; — se dirent les deux cousins en s'arrêtant aussi.

Gustave lut tout haut l'affiche suivante :

CHIEN PERDU

50 FRANCS DE RECOMPENSE

—

Il a été perdu il y a deux ans, près des Tuileries, un petit épagneul anglais, robe noire, marqué d'une tache de feu sur le front et sur les quatre pattes, oreilles pendantes. — Retrouvé avant-hier, dimanche, sur les marches de l'église Saint-Roch, cet épagneul s'est échappé de nouveau hier au soir.

Il répond au nom de Fox.

On prie la personne qui l'aurait trouvé de le ramener rue Laffitte, no 37, *chez Mme Marbœuf.*

— Madame Marbœuf! — se dit Gustave d'un air pensif, — c'est singulier!

— C'est toi que l'on réclame, mon pauvre chien! Va, nous ne nous séparerons pas! — dit en même temps Camille en pressant Fox avec tendresse.

Les deux cousins se quittèrent bientôt, préoccupés l'un et l'autre, et se promettant de se revoir à la fin de la journée.

Camille, à son arrivée à l'imprimerie, n'eut rien de plus pressé que de parler de l'affiche du chien perdu à M. Germain et de lui demander son avis.

— Mon avis, le voici, mon enfant... — répondit l'intègre correcteur, — puisque ce chien ne t'appartient pas, tu dois le rendre.

— Jamais! — dit Camille, — jamais je ne me séparerai de mon Fox.

— Songe donc que l'on peut t'accuser d'avoir volé ce chien.

— Volé! — se récria Camille tout rouge, — volé!...

— Écoute, ce serait un vol que de retenir un chien qui ne t'appartient pas.

— Alors je n'ai plus à hésiter.

Camille prit Fox dans ses bras, et se disposa à le porter à son ancienne maîtresse. Avant de sortir, il se retourna vers ses camarades, qui le regardaient d'un air peiné.

— Pensez-vous, messieurs, — leur dit-il, — que je puisse proposer à cette dame de lui acheter son chien.

— Tu en as bien le droit, — répondit un des compositeurs.

— Comme aussi cette dame a celui de te refuser, — répliqua M. Germain.

Camille partit, le cœur navré. La pauvre bête, les yeux fixés sur son jeune maître, semblait le supplier de ne pas l'abandonner.

CHAPITRE III.

MADAME MARBŒUF.

— Mon Dieu ! que vais-je devenir sans mon pauvre Fox ? disait Camille.

Et il ne cessait de regarder son chien, qu'il lui semblait n'avoir jamais tant aimé que ce jour-là.

Il arriva ainsi dans la rue indiquée sur l'affiche.

Comme il approchait de la maison no 37, il aperçut son cousin qui se disposait à y entrer ; il doubla le pas pour l'atteindre.

— Quelle affaire t'amène donc ici ? — lui demanda-t-il.

— Et toi, — répondit Gustave, dont le visage exprima soudain la plus vive contrariété.

— Tu le vois.

Et Camille abaissa tristement ses yeux sur Fox. Le pauvre chien, blotti dans les bras de l'enfant, composa sa mine sur celle de son jeune maître,

— Ah ! tu viens chercher la récompense promise ! — reprit Gustave.

Nous renonçons à rendre le regard d'indignation que lança Camille sur son cousin. L'honnête enfant comprit que Gustave, puis qu'il le jugeait ainsi, était

incapable d'apprécier sa conduite ; aussi le quitta-t-il brusquement.

— Écoute donc, Camille, — lui cria Gustave en courant après lui, — ne va pas parler de moi à madame Marbœuf, entends-tu ?

— Pourquoi cette recommandation ?

— Tu le sauras plus tard, — répondit Gustave en prenant congé de son cousin.

Camille entra et demanda la demeure de madame Marbœuf à la portière.

— Au premier, la porte à gauche, — dit celle-ci. — Ah ! vous lui rapportez son chien. C'est heureux à vous de l'avoir trouvé ! Une si belle récompense ! Ce n'est pas moi qui aurais un bonheur comme ça !

Camille, pour toute réponse, se contenta de saluer ; il était au premier étage que la portière s'extasiait encore.

L'enfant sonna : un laquais livrée vert et or vint ouvrir. A peine eut-il aperçu Fox, qu'il s'écria :

— C'est le chien de madame que vous rapportez ! Oh ! va-t-elle être contente..... Imaginez-vous, mon petit, qu'il y a deux ans que madame perdit son épagneul ; c'était le jour qu'elle prit la diligence pour aller voir un parent qui se mourait, à la preuve qu'il était mort quand madame arriva. La pauvre bête disparut aux Tuileries, où madame était allée attendre l'heure du départ de la voiture ; c'est ainsi, du moins, que me l'a raconté la femme de chambre qui accompagnait madame.

Tout en causant, le valet fit traverser à Camille plusieurs pièces richement meublées ; ils pénétrèrent jusque dans un petit boudoir où une dame âgée, enfoncée dans un fauteuil nommé *ganache*, faisait de la tapisserie, devant un bon feu. Le valet soulevant la portière de ce boudoir :

— Madame c'est Fox ! — dit-il.

— Fox, Fox ! — répéta la dame en jetant de côté son ouvrage et tendant les bras à son chien, — Fox !... Eh bien, tu ne reconnais pas ta maîtresse, ingrat !

Mais Fox, comme son jeune maître, se tenait sur le seuil du boudoir, peu disposés l'un et l'autre à faire un pas.

— Fox, — disait madame Marbœuf d'une voix tendre, — comment, tu dédaignes les caresses de ta bonne maîtresse ! Tiens, une gimblette, que tu aimes tant !

Fox remua la queue en signe de remercîment, mais ce fut tout.

Madame Marbœuf était une femme de soixante ans ; son visage, sur lequel aucun malheur ne semblait avoir passé, portait encore les traces d'une grande beauté.

— Vous le voyez, madame... — se hasarda à dire Camille, — Fox est aussi chagrin que moi de la séparation dont nous sommes menacés.

Alors, pour la première fois, madame Marbœuf jetant les yeux sur l'enfant :

— C'est bien, je te remercie, — lui dit-elle.

Et, se tournant vers son domestique :

— Pierre, donnez cinquante francs à cet enfant. Va, mon ami, va...

Voyant que Camille ne faisait aucun mouvement :

— Ne trouves-tu pas la récompense assez forte ; — ajouta-t-elle avec douceur, — veux-tu davantage?

— Je désirerais vous faire une proposition, madame ; — dit Camille, retenant ses larmes

— Qui t'en empêche ? parle.

— Eh bien, madame, — fit timidement Camille, — laissez-moi Fox, il est mon ami, mon frère, car je suis un

pauvre enfant abandonné, sans famille... Oh ! je vous en prie... laissez-moi Fox !

— Quel singulier enfant ! — se dit madame Marbœuf sans s'émouvoir.

Puis, souriant d'un air de bonté :

— J'en suis fâchée pour toi, mon ami ; mais ce chien est à moi, et je le garde... Va, suis Pierre, et demande ce que tu voudras.

— Mais je ne veux que Fox, madame, je ne vous demande que Fox... — répondit Camille avec l'expression de la douleur. — Oh ! ne me refusez pas... Vous êtes riche, vous avez des maisons, des domestiques, des enfants peut-être... et moi, je n'ai que Fox. Voyez, madame, comme la pauvre bête me regarde ! Si elle pouvait parler, elle vous dirait, elle aussi, j'en suis sûr : « Ne nous séparez pas, madame ! ayez pitié de nous deux ! »

Sans paraître émue de cette touchante prière, madame Marbœuf, se tournant vers son domestique :

— Pierre, emmenez cet enfant, — dit-elle, — et donnez-lui cent francs.

Et, s'adressant à Camille :

— Va, mon ami, cent francs valent bien un chien.

— Pour vous peut-être, madame ! — répondit Camille à qui le dépit de se voir traiter ainsi rendit une certaine hardiesse. — Eh bien vendez-moi Fox, puisque vous croyez que l'argent peut remplacer un ami, vendez-le-moi, combien en voulez vous ?... Si je n'ai pas la somme, je sais travailler, je la gagnerai, et vous l'apporterai. Dites madame, combien voulez-vous me vendre votre chien ?...

— Pierre, reconduisez donc cet enfant.

Et comme Camille allait répliquer :

— Assez, assez ! — dit-elle sèchement.

L'enfant baissa la tête, et suivit Pierre sans oser jeter un dernier regard sur le pauvre chien, retenu par sa maîtresse. L'animal fit entendre un gémissement prolongé lorsqu'il vit la porte du boudoir se refermer sur son jeune et bien-aimé compagnon.

Camille désolé s'en allait sans demander la récompense promise ; le domestique l'arrêta.

— Eh bien, — lui dit-il, — et vos cent francs ? attendez donc que je vous les compte.

— Merci, je n'en veux pas! — répondit Camille en pleurant. — Votre maîtresse est une méchante femme, je ne veux rien accepter d'elle.

Ma maîtresse une méchante femme, pas autant que vous le croyez, reprit Pierre.

— Elle est bonne, peut-être!

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

— Alors qu'est-elle donc ?

— Dame elle est heureuse, mon petit ami ; c'est une femme qui n'a jamais éprouvé de malheurs, elle ne s'en fait pas une idée. Madame voit souffrir sans se douter qu'on souffre... Qu'un pauvre lui crie : « J'ai faim ! » elle lui répondra : « J'en suis bien fâché, mon ami. » Qu'il lui dise : « Donnez-moi de quoi manger, de quoi me couvrir, » alors elle lui offrira sa bourse.

— Allons, allons, avec tout cela elle est loin d'être une excellente femme, — répliqua Camille en s'éloignant.

— Et votre argent ! — s'écria le domestique.

— Je l'aurais mal gagné, — répondit Camille la main sur le bouton de la porte pour l'ouvrir, — car avant ce soir, le chien de votre maîtresse sera chez moi.

Disant ces mots, Camille salua poliment le domestique et sortit de l'appartement. Une fois dans la rue, au lieu

de prendre le chemin de son imprimerie, il tourna à droite, entra dans la rue de la Victoire, dont la maison de la rue Laffitte, No 37, faisait le coin ; et s'étant assis sur le trottoir, il se mit à siffler.

— Tiens, tu ne vas donc pas travailler ? — lui dit son cousin, qui était revenu sur ses pas dans l'intention de se présenter à son tour chez madame Marbœuf.

— Non ; je veux passer ici la journée, — répondit Camille.

— Le sot ! — dit Gustave entre ses dents et en s'éloignant à grands pas.

Camille était trop absorbé pour faire attention à cette parole.

CHAPITRE IV.

LA SOUSCRIPTION.

Ce que Camille avait prévu arriva : Fox, qui s'était déjà échappé une fois de chez sa maîtresse ne tarda pas à braver tous les obstacles ; dès qu'il eut reconnu le sifflement de Camille, il accourut hors d'haleine.

— Te voilà donc enfin ! — lui dit Camille ; — viens, mon Fox !

Et tous deux, chacun à sa manière, se témoignèrent leur tendresse et s'éloignèrent en toute hâte.

Quand le vieux correcteur vit reparaître Camille accompagné de son chien ; il hocha la tête.

— Tu n'as donc pu te décider à rendre Fox ? — dit-il. Ça n'est pas bien, ce que tu fais là, Camille.

— Mais l'enfant raconta ce qui s'était passé, et s'excusa le mieux qu'il put. Il aurait fallu entendre les réflexions de chacun des ouvriers.

— Moi, je ferais ceci.

— Et moi cela.

— Moi je garderais le chien.

— Et moi, j'aurais pris les cent francs pour régaler les camarades.

— Non, moi je n'aurais pas pris les cent francs, mais je lui aurais dit son fait, à cette dame.

— Oui, — dit Camille, — vous croyez, vous autres, que c'est si facile de parler à une dame qui a de grands airs… et une voix sèche qui ne permet pas la réplique! Je n'ai pu que pleurer et la supplier de me laisser mon Fox.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a doublé la récompense promise, prétendant que cent francs devaient me dédommager de la perte de mon chien.

— Il fallait les lui offrir, toi, les cent francs! — répliqua un compositeur.

— C'est ce que j'ai fait : elle m'a ri au nez.

— Elle aura pensé que tu ne les avais pas, tandis que, si tu les lui eusses montrés…

— Je ne le pouvais pas, vous le savez bien, mais je lui ai dit que je les gagnerais, que j'en prenais l'engagement.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça! — crièrent plusieurs des ouvriers. Promettre l'argent ce n'est pas le montrer; on ne résiste pas à la vue de vingt beaux écus de cinq francs.

Et les yeux de tous ces hommes disaient assez qu'ils ne soutiendraient pas cette épreuve.

— Pour vous, Gaspard, c'est possible, — reprit tristement Camille, — mais pour les gens riches, c'est différent.

— Je maintiens mon opinion, — dit Gaspard, frappant du poing sur sa casse, — je maintiens mon opinion.

— Moi aussi, moi aussi ! — cria-t-on de tous côtés.

— Il faut en faire l'expérience... ça va-t-il ?... Oui... ça va...

— Mais je ne les ai pas les cent francs ! — répondit Camille d'un air désolé, — je n'en ai que quinze.

— Les donnes-tu de bon cœur pour ravoir ton chien ? demanda Gaspard.

— Je donne mes quinze francs et ma banque [A] de la semaine prochaine, et celle de l'autre, et de l'autre... répondit Camille.

— Eh bien, faisons le reste, camarades ! ajouta Gaspard.

Montant aussitôt sur un *marbre* [B] pour com[illegible] l'attention de tous les ouvriers, il dit à haute voix :

— Un camarade est menacé de perdre son chien, non, je me trompe, son ami... le seul bien qu'il possède. Il faut cent francs à ce camarade. Les amis sont-ils bons pour faire cette somme ?

— Oui ! oui !

Gaspard, posant gravement sa casquette à ses pieds :

— D'abord, dit-il, — moi qui suis habitué à cette pauvre bête, je vais donner l'exemple.

[A] Le salaire d'une semaine.

[B] Espèce de table de pierre ou de fonte sur laquelle on pose les formes pour y exécuter les corrections indiquées sur les épreuves.

Et il jeta une pièce blanche dans sa casquette.

— J'en suis, — dit M. Germain en déposant une pıèce de cinq francs

Chaque ouvrier s'avança à son tour en fouillant dans sa poche : aucun ne fit défaut.

— Mon pauvre Fox, — dit Camille en pleurant. — Oh mes amis, que vous êtes bons! Comment pourrais-je bien vous remercier?

— Eh! n'es-tu pas le meilleur de nous tous quoique le plus petit! — lui disait chaque ouvrier en apportant son offrande.

Bien que Camille n'eût pas grand espoir, il n'en fut pas moins touché jusqu'aux larmes de se voir l'objet d'un si grand attachement.

Dès que la somme fut complète, Gaspard la roula dans un papier, demanda l'adresse de madame Marbœuf, et ôtant sa blouse, il sortit.

CHAPITRE V.

NOUVEAU PROJET, — CORRESPONDANCE.

Au bout d'une heure Gaspard était de retour. Jetant sa casquette avec mauvais humeur, il s'écria :

— Une statue de pierre, quoi!... Le petit avait raison : la dame m'a ri au nez... « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos cent francs, mon ami?... m'a-t-elle dit du bout des lèvres et en repoussant l'argent, comme si elle

avait eu peur qu'il ne lui brûlât la main ; j'ai mon chien, et je le garde." Il paraît que la bonne dame ne s'était pas encore aperçue de la disparition de son *caniche ;* je me suis bien gardé de lui dire qu'il était en notre pouvoir. "Quant aux cent francs, — a-t-elle ajouté, — c'est moi qui les dois ; et puisque vous venez de la part de cet enfant, je vais vous les remettre, si vous voulez. — Merci !" lui ai-je dit. Et, sans en entendre davantage j'ai décampé plus vite que ça, et voilà... Reprenez votre argent vous autres.

— Je n'en suis pas moins bien reconnaissant pour votre peine ! dit Camille en serrant tristement la main de Gaspard : — mais j'ai une autre idée que je vais vous soumettre ; vous m'en direz votre avis.

— Eh bien, on ne travaille donc pas aujourd'hui ? — interrompit le prote.

— C'était hier lundi! — répondit Gaspard, — nous ne sommes pas encore bien en train ; mais ne vous tourmentez pas, dans un quart d'heure nous allons nous y mettre. Voyons ton idée, Robinson ?

Il faut vous dire, mes jeunes lecteurs, que ce nom de *Robinson*, que s'était donné Camille, lui était resté ; seulement on l'appelait quelquefois *Robinson de Paris*, pour le distinguer de *Robinson Crusoé*.

— Voici, — dit Camille : — madame Marbœuf aime, à ce qu'il paraît, les animaux, et surtout les chiens ; elle doit donc être plus sensible aux caresses du sien qu'à mes larmes. Eh bien, si l'un de nous lui écrivait au nom de Fox.

— Adopté, adopté ! s'écria-t-on.

Après bien des commentaires, après bien des brouillons de lettre déchirés, recommencés, déchirés encore, voici la rédaction à laquelle on s'arrêta :

« Madame et chère maîtresse,

« Perdu aux Tuileries, il y a deux ans, chassé de tous côtés, traqué comme un loup enragé par les factionnaires qui gardent les grilles, blessé et couvert de sang, j'allais périr, car personne ne voulait se charger du pauvre chien, — lorsqu'un enfant, perdu comme moi, me prit en pitié ; il lava mes plaies au grand bassin du jardin, coupa en deux son mouchoir pour en faire une compresse, et banda ma blessure. Le malheureux enfant n'avait qu'un sou : il le dépensa pour acheter un morceau de pain, qu'il partagea avec moi...

« Voyez-vous madame, ces choses-là ne s'oublient pas, et, quoiqu'on ne soit qu'un chien, on a de la reconnaissance.

« Depuis, cet enfant et moi, nous ne nous sommes pas quittés ; il aurait refusé tous les emplois où l'on n'aurait pas voulu de son fidèle compagnon. Entre nous deux il n'y a pas de maître, nous sommes deux amis ; nous nous disons nos peines, nos plaisirs... nous nous comprenons.

« Cependant, madame, je vous verrai toujours avec plaisir ; j'irai même, si vous voulez le permettre, vous rendre visite de temps en temps, les dimanches, par exemple ; mais n'espérez jamais me garder.

— Bravo ! — interrompit Adrien lorsque le rédacteur en fut arrivé à cette phrase. — Maintenant parlons un peu de l'ennui que devait éprouver la pauvre bête de ne manger que des gimblettes et d'être toujours couchée sur des coussins de soie.

— Attendez donc, — lui dit Camille, — chaque chose à son tour.

— L'écrivain continua :

« Je le sais, madame, vous avez le droit de me faire afficher dans toute la ville, de vous emparer de moi partout où vous me trouverez, et de me ramener de force chez vous ; mais de m'y faire rester malgré moi, je vous en défie !

« Si vous m'attachez, je briserai ma corde ; si vous me renfermez, je sauterai par la croisée ; eût-elle cent pieds de haut, et au risque de me tuer ; enfin, madame, si je ne pouvais m'échapper de chez vous d'aucune manière, je me laisserais mourir de faim. Des chiens qui se laissent mourir de faim on en a vu : lisez *l'Histoire des Chiens célèbres*, par M. Frédéric de Courcy.

« Vous direz sans doute que je suis un ingrat. A cela voici ma réponse.

« Vous êtes riche, madame, et vous m'avez acheté peut-être fort cher. Camille ne m'a pas acheté, lui, il m'a sauvé la vie. Et puis entre nous soit dit, je préfère l'existence que je mène aujourd'hui à celle que j'avais chez vous. C'est très-ennuyeux d'être chien de grande dame. Chez vous j'étais soigné, caressé, bourré de gimblettes, de bonbons, de friandises ; toujours couché sur des coussins, ne prenant d'exercice que dans un carrosse, je devenais lourd, mes jambes perdaient de leur élasticité ; ça me rendait triste, maussade, hargneux. Tandis qu'avec mon ami Camille, mon repas est frugal, mais sain ; et puis, de nous deux c'est à qui courra le plus vite, à qui sautera le mieux ; nous jouons, nous folâtrons, et *contentement passe richesse*, on doit vous l'avoir dit.

« Autre grief.

« Devant vous, tout le monde, à votre exemple, caressait le chien de la grande dame ; il était le bichon chéri, rempli d'esprit et de talent... Mais tourniez-vous la tête, ce n'était plus cela. — La vilaine bête ! qu'elle sent mauvais ! Comment madame peut-elle ainsi donner ses affections à un chien ?... — Et puis, vlan ! vlan ! des coups de pied par-ci, des coups de pied par-là.

« Camille, lui, n'a pas de domestiques, mais des amis : ce sont toujours mêmes caresses, mêmes amitiés pour le chien du gamin.

« Tenez, madame, faites un acte de justice, laissez-moi à mon nouveau maître. Vous ne gagnerez rien en me forçant à retourner chez vous ; au lieu qu'en me laissant avec Camille vous vous ferez deux amis, et je m'engage, foi d'épagneul, à vous aller présenter mes respects tous les dimanches et à faire devant vous mes plus gracieuses cabrioles.

« En attendant l'honneur de votre réponse, madame, recevez, je vous prie, l'assurance de mon profond respect et de mon sincère attachement.

« Ne sachant pas signer, j'ai apposé ma griffe au bas de cette lettre.

« *P. S.* — Répondre à Fox, poste restante. »

Cette lettre, adressée à madame Marbœuf, rue Laffitte, 37, fut jetée à la petite poste.

Au bout de quelques heures, madame Marbœuf répondit ainsi qu'il suit :

« Mon cher Fox,

« Ne pouvant t'écrire tout ce que j'ai à te dire, fais-moi le plaisir, au reçu de la présente, de venir me faire une visite en compagnie de ton jeune protecteur.

« Ton ancienne maîtresse,

Antoinette Marbœuf. »

Cette lettre fut lue, comme vous vous l'imaginez sans doute, mes enfants, au milieu de l'imprimerie.

— Que faire ? — dit Camille, regardant tous ses amis.

— Dame, j'irais, — dit l'un.

— Je n'irais pas, — dit l'autre.

— Eh bien, j'irai — interrompit Camille ; — je vais demander à m'absenter une heure, et voir ce que cette dame nous veut à Fox et à moi.

— Fox occupera bientôt à lui seul tout l'atelier ! — observa le prote avec humeur.

— Je ne serai pas longtemps, monsieur, je vous le promets ! — dit Camille avec une mine si câline, que le prote ne put s'empêcher de sourire.

— Allons, va, séducteur ! — lui dit-il.

Et voilà Camille parti avec son chien sous le bras.

LIVRE SIXIÈME.

—

CHAPITRE I.

ENCORE LE COUSIN.

Camille, arrivé au No 37 de la rue Laffitte, passa tout droit devant la loge de la portière et monta au premier. Il allait sonner; mais, trouvant la porte entr'ouverte, il s'arrêta indécis. Bientôt des paroles assez vives, échangées entre madame Marbœuf et une autre personne arrivèrent jusqu'à lui.

— Je vous dis de sortir de chez moi et de n'y remettre jamais les pieds! — s'écriait madame Marbœuf.

— Mais si je le trouve, si je vous le ramène?... — lui répondait-on.

— Je le recevrai lui, qui n'a rien à se reprocher; mais vous, je ne vous en chasserai pas moins comme un mauvais sujet que vous êtes. Retirez-vous monsieur!

— Madame... songez...

— Je ne vous connais plus, monsieur; retirez-vous!

Et, comme sans doute on ne paraissait pas tenir compte

de son injonction, madame Marbœuf éleva de nouveau la voix, et du ton le plus impératif :

— Sortez ! — dit-elle, — ou je vous fais chasser par mes gens !

Au même instant la porte s'ouvrit toute grande ; un jeune homme pâle, l'œil hagard, passa devant Camille. C'était Gustave.

— Que viens-tu faire ici ? — lui dit celui-ci d'un accent irrité.

— Voir madame Marbœuf, — répondit tranquillement Camille.

— Sors ! sors ! cette femme est un monstre ! — s'écria Gustave.

Et, avant que Camille ait eu le temps de se reconnaître, Gustave le prit par le bras et l'entraîna avec lui.

En descendant l'escalier, et comme ils atteignaient la dernière marche, les deux jeunes gens heurtèrent un gros monsieur qui montait.

— Un moment donc ! — dit le gros monsieur, posant sa main sur l'épaule du plus jeune.

Camille leva les yeux, le gros monsieur et l'enfant s'écrièrent à la fois :

— C'est vous, monsieur Raimond !

— C'est toi mon petit gardien ! Quel est ce jeune homme?

— Mon cousin.

— Et que viens-tu faire ici ?

— Allons, allons ! — interrompit Gustave en forçant Camille à le suivre pour l'empêcher de répondre.

Dès qu'ils furent dans la rue, Camille n'eut rien de plus pressé que de questionner Gustave : mais celui-ci le quitta brusquement en lui disant :

— Tu sauras tout. Adieu.

CHAPITRE II.

LE DOMESTIQUE A LIVRÉE VERT ET OR.

Camille crut convenable d'attendre les explications que lui promettait son cousin, et d'ajourner jusqu'au lendemain sa visite à madame Marbœuf. Il reprit donc le chemin de l'imprimerie. Dès qu'on le vit reparaître avec son chien, chacun lui demanda des nouvelles; l'enfant raconta ce qui s'était passé, et son récit fut l'objet des conversations de l'atelier; le prote y mit un terme en envoyant Camille porter des épreuves chez différents auteurs.

A peine Camille était-il sorti, qu'un domestique en livrée vert et or parut.

— N'est-ce point ici, — dit-il en s'adressant à Gaspard — que travaille un enfant nommé Camille, qui a un chien noir épagneul ?

— Ils sont sortis tous deux, — lui répondit Gaspard.

— C'est de la part de madame Marbœuf.

— Et qu'est-ce qu'elle lui veut, madame Marbœuf?

— Elle le prie de venir de suite lui parler.

— On l'en préviendra.

Le domestique se retira en saluant.

Il était presque nuit lorsque Camille eut fini ses courses; aussi s'empressa-t-il, au lieu de retourner à l'imprimerie, de se diriger vers l'avenue des Champs-Élysées, en compagnie de Fox.

Il fut étrangement surpris de trouver, à son arrivée, la porte de son enclos ouverte ; il courut à sa maison. Jugez de son étonnement en voyant madame Marbœuf assise sur l'une des deux chaises, M. Raimond sur l'autre ; puis, debout, l'aveugle, son fils et la petite Marie ; à côté d'eux le bon invalide de la rue Louis-le-Grand, caressant Fox et l'appelant son *Austerlitz.*

Madame Marbœuf paraissait émue ; M. Raimond faisait résonner sa canne sur le plancher ; l'aveugle se tenait raide, et essayait de deviner, par les mouvements de chacun, ce qui se passait autour de lui ; Paul et Marie pleuraient, mais d'attendrissement et de joie.

Madame Marbœuf prit la parole.

— Approche, mon enfant, approche ! — dit-elle en tendant la main à Camille, — et dis-moi pourquoi tu ne t'es pas rendu chez moi comme je t'en avais fait prier.

Camille allait répondre, lorsque Gustave entra, l'air sombre et résolu. Chacun fit silence et leva sur lui des yeux étonnés.

CHAPITRE III.

AMENDE HONORABLE — CONCLUSION.

— Je suis un grand coupable ! — dit Gustave d'une voix émue, mal assurée, — et, pour première punition, je veux m'accuser devant vous tous, devant Camille surtout, lui, si bon, si confiant !... Ah ! mon cousin tu avais bien raison de dire que dans ce monde tout le bien ou le mal

que l'on fait porte avec soi sa récompense ou sa punition. Notre histoire à tous deux en est la preuve. Ma première mauvaise action, ce fut de brûler le testament de mon père, lequel t'assurait de quoi vivre ; je m'ôtai ainsi les moyens de sauver la fortune de mon père dont les intentions se trouvaient dans ce testament. Tu sais avec quelle indigne cruauté je fis le voyage de Paris, pour t'y abandonner, sans ressource aucune. — Permettez-moi de ne pas vous répéter les détails de cette regrettable journée !... — Depuis ce jour, Camille, ton image est venue bien des fois troubler mon sommeil ; bien des fois je me suis réveillé en sursaut, tremblant et glacé. Que de longues nuits, juste ciel ! j'ai passées, n'osant pas fermer les yeux, de peur de revoir tes traits ! — Ici Gustave s'arrêta, vaincu par son émotion. Il reprit un moment après :

— A mon retour à Bordeaux, j'appris qu'une sœur de mon père, dont il ne nous avait jamais parlé, brouillé qu'il était avec son mari, était arrivée de Paris avec l'intention de voir son frère malade et de faire la paix avec lui. Mais il était trop tard, mon pauvre père avait cessé de vivre ! Ma tante était veuve et riche : ce qui m'engagea à lui faire une visite. Sa première question fut de me demander des nouvelles de l'enfant de sa sœur, de toi, Camille : te sachant sans fortune, son intention, me dit-elle, était de te faire partager la sienne ; elle me pria de t'amener. Je dissimulai ; je lui dis que, ton éducation ayant été fort négligée, je t'avais conduit à Paris pour t'y faire donner de l'instruction. Ta bonne tante me loua de ce procédé, s'informa du collége où je t'avais placé. Je lui donnai la première adresse venue, et elle repartit pour Paris. Je ne tardai pas, tu le penses bien, à recevoir une lettre de notre tante ; elle me reprochait, dans les termes les plus énergiques, de

l'avoir indignement trompée. Je ne répondis rien. Bientôt, volé, dupé, je finis par perdre une fortune dont je n'étais pas digne, et je revins à Paris, où j'achevai ma ruine.

Un soir, entre autres, pressé par la faim, j'arrêtai aux Champs-Élysées un homme qui passait, je lui demandai du pain, comme on demande la bourse ou la vie ; mais je n'avais pas d'armes. Bien qu'on soit en droit de me croire capable de tout, je serais désolé que l'on me soupçonnât d'avoir attenté à la vie de l'un de mes semblables. Et cependant l'heure avancée, mon aspect misérable, tout devait le faire supposer, je l'avoue. Je mendiai donc, lorsqu'une voix d'enfant vint frapper mon oreille : c'était cette même voix que j'entendais chaque nuit dans mes rêves ; je me retournai. « Qui êtes-vous ? » — demandai-je plus tremblant que l'homme que j'avais arrêté et qui s'enfuit épouvanté. — Camille, » me répondit mon cousin, car c'était lui.

Il me fallut avouer ma situation. Camille m'accueillit avec bonté ; moi qui l'avais chassé de chez mon père, il me reçut dans sa chambre, partageant avec moi son argent, gagné si péniblement.

Et vous croyez peut-être que je fus touché par cette noble conduite ? Non ; le démon de la jalousie s'empara de moi, j'en voulus à Camille d'être meilleur que moi ; d'avoir de quoi vivre lorsque je mourais de faim ; je lui en voulus de ce qu'il me donnait à manger et m'offrait un abri. Et je me suis réveillé le matin dans son propre lit, la rage dans le cœur, Oh ! ne t'éloigne pas de moi, Camille ! Si j'ai fait cet aveu, c'est qu'à cette rage a succédé le repentir le plus vrai, le remords le plus poignant. Nous sortîmes ensemble, l'affiche de Fox perdu frappa nos regards ; Camille y vit un sujet de peine ; et moi dans sa peine, je vis un sujet de joie.

Après nous être séparés, j'allai chez vous, madame; mais grande fut ma surprise de trouver à votre porte Camille et son chien. Je balbutiai une excuse, et j'attendis mon cousin, inquiet du résultat de cette entrevue, où tout pouvait se dévoiler... Camille sortit. Comme il rôdait dans la rue, force me fut de m'éloigner, ne voulant pas qu'il me vît entrer chez vous dans la crainte qu'il ne vînt à découvrir le lien qui existait entre nous; car madame Marbœuf est la sœur de mon père et de ta mère, Camille.

— Oui, cher enfant, — ajouta madame Marbœuf avec bonté et tendresse, — oui, je suis ta tante! et, à compter d'aujourd'hui, ma maison sera la tienne. Viens, viens m'embrasser!

Camille, saisi, regardait alternativement et sa tante, qui lui tendait les bras, et M. Raimond, qui lui faisait signe d'aller s'y jeter, et tous les témoins de cette scène, qui pleuraient, tandis que Fox léchait alternativement la main de son ancienne maîtresse et celle de Camille.

— Viens m'embrasser, cher enfant! — répéta madame Marbœuf.

Camille se précipita dans les bras de sa tante.

— Comment donc, bonne tante, avez-vous su que j'étais votre neveu? — demanda l'enfant.

— Et, par ton cousin lui-même! — repartit M. Raimond. — J'étais allé ce matin voir madame Marbœuf, qui est une amie de ma femme, pour l'inviter à dîner; c'est alors que je te trouvai au bas de l'escalier, avec ce jeune homme que tu me dis être ton cousin. Tu allais m'apprendre ce que vous faisiez là tous les deux, mais ton cousin t'entraîna. Madame Marbœuf, à qui je contai l'aventure, me dit que le grand jeune homme était un de

ses neveux qu'elle ne voulait plus voir, parce qu'il s'était mal comporté à l'égard d'un autre neveu dont elle me raconta la naissance et la disparition. Cette explication allait me mettre sur la voie, lorsque le grand jeune homme rentra. “ — Madame, — dit-il, — pardonnez-moi d'oser encore me présenter devant vos yeux; je suis un misérable, je ne mérite ni pitié ni grâce : sachez que le neveu que vous cherchez est cet enfant qui vous a rapporté votre chien. Maintenant faites-moi chasser par vos gens, je ne m'en plaindrai pas. ” Il sortit, non sans avoir fait connaître l'imprimerie où tu travaillais. Madame Marbœuf y envoya aussitôt un domestique ; tu venais de sortir pour faire des courses qui devaient te prendre le reste de la journée. Alors nous pensâmes à te venir surprendre chez toi; mais auparavant madame Marbœuf voulut voir l'aveugle, ainsi que l'invalide, dont je lui avais raconté l'histoire; et elle leur a donné rendez-vous chez toi, où nous sommes à t'attendre depuis deux heures.

Concevez-vous, mes jeunes lecteurs, la joie d'un enfant naguère sans famille, qui en retrouve une. Aussi Camille passait-t-il alternativement des bras de sa tante dans ceux de M. Raimond ; il serrait les mains de l'invalide, celles de l'aveugle, sans oublier la jeune Marie et son frère. Soudain, s'apercevant qu'il avait oublié son cousin, qui se tenait pensif dans un coin de la chambre, il courut à lui.

— Gustave ! — lui dit-il avec tendresse, — ne m'en veux pas de mon bonheur, je t'en prie.

— Eh! le pourrais-je? ne le mérites-tu pas? — répondit Gustave avec douceur.

— Du reste nous partagerons ce bonheur ! — ajouta vivement Camille. — J'ai retrouvé une tante, qui est aussi la tienne.

— Non, Camille, — répliqua madame Marbœuf, — je ne reconnais qu'un neveu, et c'est toi.

— Oh ! ma tante, — fit Camille du ton de la prière, — vous lui pardonnerez !

— Non ; ma fortune est à jamais perdue pour lui.

— Votre fortune, soit ; mais votre cœur, ma tante !...

— Il paraît, — observa M. Raimond en riant, — que tu tiens moins à lui faire partager la fortune de ta tante que son cœur.

Camille, que la malignité de l'observation du bonnetier ne pouvait atteindre, s'empressa de répondre :

— C'est que, si j'ai bien compris, j'aurai la libre disposition de la fortune de ma tante, et alors Gustave ne sera pas à plaindre ; mais il n'en est pas de même de son cœur.

— Allons, grâce toute entière, madame ! — dit M. Raimond avec explosion. Il y a trop de bons sentiments dans cet enfant pour qu'il n'y en ait pas aussi un peu dans ce grand garçon ; ils sont cousins, le même sang coule dans leurs veines, et celui du petit est trop pur pour que celui du grand soit gâté tout entier... Amnistie complète madame ! c'est le vieil ami de votre mari qui vous en prie !

— Il n'est pas juste que les méchants soient récompensés comme les bons, — répondit madame Marbœuf. — La seule chose à laquelle je puisse consentir c'est de fermer les yeux sur ce que Camille fera pour son cousin. Je lui permets d'être aussi généreux qu'il le voudra.

— Alors, sois tranquille, tu ne manqueras de rien, — glissa Camille à l'oreille de Gustave,

Comme il disait ces mots, Camille sentit de petites dents lui mordre la main. C'était Fox, qui paraissait lui faire un reproche de son oubli.

— Oh ! tu as raison, Fox, tu as raison, — dit Camille,

se baissant et l'embrassant, — je suis un ingrat ; c'est toi qui me rends tout ; car sans toi je serais encore le pauvre petit *Robinson de Paris*, et toi le pauvre *Vendredi*.

Fox, charmé des caresses de Camille, semblait lui répondre : — Mais c'est votre bonté, cher maître, qui a fait du pauvre Robinson de Paris le neveu et l'héritier de madame Marbœuf, et de Vendredi l'heureux Fox : à vous une tante et une fortune, à moi les coussins de soie et les gimblettes.

Il me reste à vous dire, mes chers enfants, que Camille achève en ce moment ses études dans un des premiers colléges de Paris, et qu'à la place du terrain de M. Raimond s'élève aujourd'hui une belle maison ; parmi les maçons qui la construisent, se font remarquer les compagnons du fils de l'aveugle, et Paul lui-même. L'invalide, à qui on a fait cadeau d'un autre Austerlitz, garde le chantier ; et la place de concierge est promise à l'aveugle et à sa famille.

— Une place de concierge à un aveugle ! — allez-vous vous récrier. Rassurez-vous, l'aveugle ne l'est plus : opéré de la cataracte par les soins du docteur Max, ancien élève et ami du docteur Dupuytren, il a pu voir enfin son bienfaiteur et contempler la clarté du soleil.

Quant à Gustave, malgré les attentions de Camille, dont la bonté ne se démentit jamais, il a demandé du service, et il est parti pour l'armée d'Afrique.

Fox se porte fort bien, quoiqu'il recommence à prendre du ventre ; ce qui ne l'empêche pas de se tenir debout sur ses pattes de derrière, et de danser assez lourdement quand on lui dit.

— Allons, Fox, saute pour le petit Robinson de Paris.

FIN.

VOCABULAIRE.

A belles dents, *eagerly.*—A cause de, *on account of.*—A ce qu'il paraît, *as it appeared.*—A grands pas, *walking quickly.*—A la belle étoile, *in the open air.*—A la clarté de la lune, *by moonlight.*—A l'écart, *aside.*—A l'égard, *in regard.*—A mesure que, *in proportion.*—A peine, *scarcely.*—A preuve que, *as a proof.*—A quoi bon, *what use is it?*—A son aise, *undisturbed, at his leisure.*—A son réveil, *when he awoke.*—A s'y méprendre à, *to be taken for.*—A ton aise, *as you please.*

Abaissa, *cast down.*—Abat-jour, *shade.*—Aboiement, *barking.*—Abord (l'), *beforehand, first.*—Aborda (l'), *addressed, accosted.*—Abords, *entrances, approaches.*—Abris, *shelter.*—Abrité, *sheltered.*

Acourut, *ran.*—s'Achemina, *walked.*—Achevait, *was finishing.*

Affiche, *placard, show-bill.*—Affreux, *frightful.*—Affronts, *insults.*

Agita, *rang.*

Aigus, *sharp.*—Aileron, *wing.*—Ailleurs (d'), *besides.*—Air peiné, *sorrowful.*

(Le Petit Robinson.)

Alentour, *about.*

Amas, *heap.* — Amertume, *bitterness.* — Amoncelée, *heaped up.*

Anéanti, *annihilated, overcome.*—Angoisse, *pangs.*

Apercevoir, *to perceive.*—Appât, *attraction.*—Appela, *called.*—Appétissant, *inviting.*—Apposé, *posted.*

Archet, *bow.*—Armateur, *ship-chandler.*—Arpenta, *ran.* —Arracha, *brought forth.*—Arrêtait, *secured, stopped.*— Assaut, *attack, assault.*—Assez, *enough,*—Assujettissant, *fixing.*—Astiqué, *shining, polished.*

Atelier, *office.*—Atteignit(atteindre), *reached.*—Attendu, *waited for.*—Attristait, *saddened.*

Au fond, *to the back part.*—Au hasard, *by chance.*— Au lieu de, *instead of.*—Au milieu, *in the midst.*—Au point du jour, *at day-break.*—Au voleur, *stop thief, help.* —Auberge, *tavern, inn.*—Audessous, *under.*—Audessus, *over.*—Auges, *hods.*—Aumône, *charity, alms.*

Avale, *swallows.*—Aveugle, *blind.*

Babil, *prattle.*—Bafouer, *to scoff.*—Baignaient, *bathed.* —Bâillant, baîllement, *yawning, gaping.*—Baisser, *to descend, to go down.*—Balayant, *sweeping.*—Balbutiait, *lisped.*—Baragouiner le français, *to speak broken French.* —Bas, *stocking.*—Battre, *to beat.*—Battants, *folding doors.*

Bec de gaz, *gas burner.*—Bêcher, *to dig.*—Bénévole, *benevolent.*—Bénite (l'eau), *blessed, holy water.*—Besogne, *work.*—Besoin, *need, want.*—Bêtises, *nonsense.*

Bichon, *lap-dog.*—Bienveillant, *kind, benevolent.*— Bijou, *jewel.*

Blanchissage, *washing.*—Blessés, *wounded.*—Blottit, *squatted.*

Bois, *wood.*— Boisées, *woody.*—Boîte, box.—Bordelais, means *persons from Bordeau.*—Botte de foin, *bundle of hay.*—Bouchée, *mouthful.*—Boucles, *curls.*—Bouger, *to move.* — Bougeoir, *candle-stick.* — Boulette empoissoné, *poisoned balls.*—Bourgeois (notre), *friend.*—Bourré, *stuffed.*—Boursicot, *purse.*—Bout, *end.*

Bras dessous, bras dessus, *arm in arm.* — Brissée, *broken.*—Broc, *jug.*—Broche, *spit.*—Brouiller, *to fall out.* —Brusquement, *roughly.*

Bureau, *office.*—Bu, *drunk.*—But, *object.*

Caché, *concealed.*—Cadeau, *present.*—Cahier, *quire.*—Câlin, *coaxing.*—Caniche, *poodle dog.*—Carrefour, *public open place.*—Casseroles, *stew-pans.*—Causer, *to talk.*—Ça, *that.*—Ça va, *that will do.*—Ça me conviendrait, *that would be agreeable to me.*—Ça va mieux, *that is worth more.*

Centuple, *hundred-fold.* — Cercueil, *coffin.* — Certes, *certainly.*—C'est ce qui te trompe, *you are mistaken.*—Ce n'est pas ce qui m'occupe le plus, *that is not what most troubles me.*—Ce n'est qu'un prêt, *it is only a loan.*—Ce que bon me semble, *what I choose.*

Chantier, *a carpenter's wood-yard.*—Chardons, *thistles.* —Charpente, *timber-work.*—Cha (ça), *that is.*—Chainte (sainte), *saint.*—Chaleur, *heat.*—Chans (sans), *without.* —Chapeau, *hat.*—Chasser (d'en), *to drive from it.*—Châssis, *frames.*—Chausettes, *half-hose.*—Chaux, *lime.* —Chemin, *way, road.*—Che (je) comprends, *I understand.*—Ch' est (c'est), *that is.*—Che (je) montre, *I exhibit.*—Chentil, *pretty, gentle.*—Che (je) ramone, *I sweep.*—Chercha, *tried.*—Chez moi, chez vous, *at home.*—Chiffon, *rag.*—Chigne (signe), *sign.*—Chomes (sommes).

are.—Chon (son), *his.*—Chou (sous), *cent.*—Chuchotements, *whisperings.*—Chut, *hush.*

Cliguer, *to wink.*—Clin d'œil, *twinkling of an eye.*—Clos de mur, *enclosed by a wall.*

Coiffé d'un chapeau à trois cornes, *wearing a cocked hat.*—Comment il se fit, *how is it?*—Commichions, *commissions.*—Compagnonnage, *trades union, apprenticeship.*—Compositeur, *compositor.*—Concierge, *door-keeper.*—Confiance, *confidence.*—Contes, *tales.*—Contre-allée, *cross-alley.*—Contre-maître, *foreman.*—Convive, *guest.*—Convoi, *funeral procession.*—Coquillage, *shell-fish.*—Cor de chasse, *hunting-horn.*—Cornes (à trois), (*three*) *cornered, cocked.*—Corriger, *to correct.*—Côte, *side.*—Cortège funèbre, *funeral train.*—Coucher (mon), *bed* (*my*).—Coudoyait (le), *elbowed* (*him*).—Couler de plus belle, *to flow profusely.*—Coulé ensemble le fleuve de la vie, *we passed life together.*—Coup, *stroke, blow.*—Coup de sonnette, *ringing of a bell.*—Coupé, *the front part of a French stage-coach.*

Creuse, *gnaws.*—Cruauté, *cruelty.*—Cruche, *jug, pitcher.*

Cueillir, *to gather.*—Cuichine (cuisine), *kitchen.*—Cuiller d'étain, *pewter spoon.*

Cygnes, *swans.*

Dame, *zounds.*—Dans le fait, *indeed, in fact.*—Davantage, *longer, more.*

Debarrasser (de), *to get rid of.*—Débattre, *to argue, talk.*—Debout, *standing.*—De crainte que, *for fear that.*—Dédaigner, *to despise.*—Dédommager, *to indemnify.*—D'en face, *opposite.*—Défunt, *deceased.*—Dégrader, *to degrade.*—De gré, *by good will.*—Dejerte (desert), *desert.*—De la peine, *difficulty.*—Demeure, *home.*—Dentelle,

lace.—Dépit, *despite, vexation, disappointment.*—De plus belle, *more rapidly.*—Désormais, *henceforth.*—Dès que, *as soon as.*—Desservir, *to clear the table.*

Diligence, *coach, omnibus.*—Dinde, *turkey.*

Donne en face, *opposite.*—Dont, *of whom, of which.*

Drap, *cloth.*

Durement, *roughly, harshly.*—Du reste, *however, besides.*

Ecart (à l') *aside.*—Éccosait, *shelled.*—Échafaudage, *scaffolding.* — Échange, *exchange.* — Échappaient (s'), *flowed, ran.*—Éclat de rire, *burst of laughter.*—Écorné, *broken.* — Écritoire, *writing apparatus.* — Ècuelle, *porringer.*

Elle m'a ri au nez, *she laughed in my face.*—Eloigné, *distant, far.*

Embarrasse, *are in the way.*—Embonpoint, *plumpness, corpulency.*—Emerveillé (d'un œil), *with a delighted eye.* —Emparer, *to take possession.*—Empêcher, *to prevent.*— Empoisonnées, *poisoned.*—Empressement (avec), *quickly, zealously.*—Emu, *moved, touched, excited.*

En face, *opposite.*—En friche, *fallow.*—En guise, *like, instead of.* — En haussant les épaules, *shrugging the shoulders.*—En laisse, *in leading strings.*—En long et en large, *at your leisure.*—En plein air, *in the open air.*—En prenant congé, *taking leave.* — En s'étalant, *stretching himself.*—En sursaut, *suddenly.*—Enclos, *enclosure.*— Endroit, *place.* — Enhardi, *emboldened.* — Enlève, *takes away.* — Enrouée, *rough.* — Entamer, *to cut.* — Entasser, *to heap up, to lay together.*—Enterrer, *to bury.*—Entendre, *to hear.* s'Entr'aider, *to help each other.*—Envahissant, *invading.*—Envie, *desire.*

Epais, *thick.* — Épagneul, *spaniel.* — Épée, *sword.* — Épiant, *watching.* — Épreuve, *proof.*

Escaliers, *stair-case.* — Esprit, *spirit, wit.* — Esquive, *escape.*—Est-ce que je suis fait, *am I here?*—Est-ce qu'il n'y a pas, *is there not?*—Essuya, *wiped.*

Etalage, *display.*—Étalant, *stretching.*—État, *profession.*—Étouffés, *stifled.*—Étourdi, *stunned.*—Étourdiment, *thoughtless.*—Étrennez moi, *buy of me.*

Eveil, *signal.*

Façons, *formalities.*—Factionnaire, *guard, sentinel.*— Failli (faillir), *well nigh.*—Fainéant, *drone, idler.*—Faim, *hunger.*—Faire caresser, *to stroke the cheek.*—Faisant attention, *paid attention.* — Fait fuir, *drives away.* — Farouche, *fierce.*

Fendus en amande, *almond-shaped.*—Fendre l'ame (à), *as if his heart would break.*—Fermées, *shut.*—Fermeture, *closing.*—Feu, *fire.*—Feuilles, *leaves.*—Feuilleter, *to run over the pages of a book.*

Fiacre, *public carriage.*—Fil, *thread.*—Filons, *let us go.*

Flairer, *to scent.*—Flatteur, *flattering.*—Fluet, *thin, spare.*

Foin, *hay.*—Foncé, *dark colored.*—Fondant en larmes, *bursting into tears.*—Force lui fut, *he was obliged.*— Fosse, *grave.*—Fossoyeur, *grave-digger.*—Fouilla, *fumbled.*—Foule, *crowd.*—Foulé, *sprained, trodden upon.*— Fourneau, *stove.* — Fourniments, *stuffs, provisions.* — Fouet, *whip.*

Frappa, *struck, knocked.*—Frêle, *delicate, frail.*—Frétillait, *frisked, wagged.*—Friandise, *delicacy.*—Frisson, *shudder.*—Front, *forehead.*—Frotteur, *floor-scrubber.*

Fuir, *to flee.*—Fumet, *flavor.*

Garde à vous, *take care.*—Gare les voleurs, *beware of thieves.*—Gâte-sauce, *careless one.*

Gênes, *incommode, trouble.*—Gentillesses, *pretty ways, grace.*

Gimblette, *jumble.*—Gisait, *lay.*

Glacer, *to chill.*

Goguenard, *joking.*—Gosier, *throat.*—Gourmand, *glutton.*—Gousset, *pocket, purse.*—Gouttes, *drops.*

Gré, *willingly.*—Grêle, *slight, delicate.*—Grelottant, *shivering.*—Grénetier, *grain chandler.*—Grille, *iron-fence, gate.*—Grognement, *growl.*

Guetter, *to watch, to wait for.*—Gueule, *mouth, chops.*

Habits, *clothes.*—Hardes, *apparel.*—Hargneux, *snappish.*

Hein ! *heigh!*—Héritier, *inheritor, heir.*—Heurtait, *jostled, shoved.*

Honte, *shame.*

Ichi (ici), *here.*

Il a le ventre plein, *he is satisfied.*—Il commence ses tours, *he begins his tricks.*—Il eut beau appeler, *he called in vain.*—Il est défendu, *it is forbidden.*—Il faisait nuit noir, *it was night.*—Il fallait, *it was necessary.*—Il fallait voir, *it was interesting to see, you ought to have seen.*—Il faut faire raison, *we must do justice.*—Il lâcha le bras, *he let go the arm.*—Il lui a fallu, *he was obliged.*—Il n'a pas l'air sensible, *he appears not to be affected.*—Il ne s'agit que de demander, *one has only to ask.*—Il n'y a pas de tort, *there is no wrong.*—Il peut s'égarer, *he may lose his way.*—Il pourrait bien, *it may be.*—Il revint aussitôt, *he returned immediately.*—Il se fait, *it is.*—Il se fait tard,

it is late.—Il s'élança, *he rushed out.*—Il se mit à marcher, *he went immediately.*—Il se mit a relire, *he began to read again.*—Il se mit à siffler, *he began to whistle.*—Il se pouvait faire, *it could be.*—Il se rasseyait, *he sat down again.*—Il se trompait, *he was mistaken.*—Il se tut, *he was silent.*—Il y a très bien vêcu, *he lived very well there.* —Il y en a, *there is.*

Importe (n'), *no matter.*

Insouciance, *thoughtlessness, indifference.* — Intègre, *honest.*

Jadis, *heretofore.*—Jaillir, *to gush.*—Jambe, *leg.*—Jappait, *yelped.*—J'ai grandi, *I have grown.*—J'ai le cœur trop gros, *my heart aches.*—J'aimerais mille fois mieux, *I would rather a thousand times.*—J'avais beau, *it was in vain.*

Jette ça, *throw that away.*—Jeter des pierres, *to stone.* —Jeûne, *fast.*—Je cause avec, *I am speaking with.*— J'en suis, *I am one of you.*—Je lui ai bandé sa plaie, *I bound up his wound.*—Je lui aurais dit son fait, *I would have told her the truth.*—Je me charge de lui rendre, *I take it upon myself to give them back to him.*—Je m'en vais, *I am going.*—Je me souviens, *I remember.*—Je me suis trompé, *I am mistaken.*—Je n'ai que ça, *that is all I have.*—Je n'en use pas, *I make no use of it.*—Je n'en veux pas, *I do not wish them.*—Je ne chais (sais) pas, *I do not know.*—Je n'y puis rien, *I can do nothing, I cannot help it.*—J'ose dire, *I dare say.*—Je vais me coucher, *I am going to bed.*—Je vais vous faire, *I will make you.* —Je vais aller voir, *I am going to visit.*—Je vous en prie, *I beg you.*

Joindre, *to join.*—Jonc, *reed.*—Joues, *cheeks.*

Lâchait, *let go.*—Laichez (laissez), *leave.*—Laisser, *to allow.*—Lampion, *lamp.*—Larme, *tear.*—Laver, *to wash.*

Léchait, *lapped.*—Légumes, *pulse, vegetable.*—Lendemain matin, *next morning.*—Lévrier, *greyhound.*—Lézardé, *cracked.*

Lit, *bed.*—Lit de sangle, *cross bedstead.*

Locataire, *lodger.*—L'on en a bien soin, *they take good care of him.*—Lorgnant, *ogling, quizzing.*—Loueuse, *one who lets.*—Loups, *wolves.*—Loyer, *rent.*

Luirait, *would shine.*—Lumière, *light.*

Maijons (maisons), *houses.*—Malgré, *in spite of, notwithstanding.*—Manége, *manœuvre.*—Mange, *eat.*—Manquèrent, *failed.*—Marchepied, *steps.*—Marges, *margins.*—Marmitons, *scullions.*—Maroquin, *grained leather.*—Marronnier, *chestnut tree.*—Maussade, *sulky.*—Mauvais pas, *from danger, false steps.*—Mauvais sujet, *good for nothing.*

Méchant, *naughty.*—Mélaient, *mingled.*—Mendiant, *beggar.*—Menons, *let us lead.*—Me rendre chez moi, *to go home.*—Messageries, *stage-coach office.*—M'est avis, *it is my opinion.*

Mie, *soft part of bread.*—Mielleux, *sweet.*—Mieux (de notre), *the best way we can.*—Mine, *look.*—Minois, *face.*—Mis (mettre), *dressed, put.*

Mobilité, *versatility.*—Mochieu, (monsieur.)—Moindre, *slightest.*—Monde-vient-il, *is any body coming.*—Monter à cheval, *ride on horseback.*—Moqueuse, *sarcastic.*—Mordillait, *nibbled.*—Morne, *sad.*—Mort, *dead.*—Mouillés, *bathed.*—Moulu, *bruised.*—Mourait-on, *can one die.*

Museau au vent, *muzzle in the air.*

Naguère, *lately.*—Naufragé, *shipwrecked.*—Nauséabonde, *nauseous.*—Navré, *rent, wounded.*

Né, *born.*—Ne m'en veux donc pas (tu), *thou hast no spite against me.*—N'importe, *no matter.*—Ne s'attendait pas, *did not expect.*—Ne tarda pas, *was not slow.*

Niaiseries, *nonsense.*

Obéissance, *obedience.*

Offrande, *offering.*

Ombrage, *shade.*

On, *one, we, they, people.*

On aurait pu prendre, *one might have taken.*—On (l')en a bien soin, *they take good care of him.*—On le rencontrerait, *one should meet.*—On m'engagera, *they will invite me.*—On ne manquait de rien, *nothing was wanting.*—On ne peut dormir, *one cannot sleep.*—On te saura gré (savoir gré), *they will wish you well.*—On vous arrangera, *we will fit you out.*

Oreille, *ear.*—Organe, *voice.*

Osa, *dared.*

Où faut-il nous mettre, *where shall we place ourselves.*—Oui-dà, *yes indeed.*—Outils, *utensils, tools.*—Ouvert, *open.*

Paille, *straw.* — Paillasse, *straw-mattrass.* — Parche (parce) que, *because.*—Parchi (parci) par là, *here and there.*—Parée, *highly dressed.*—Parent, *relative, relation.*—Par hasard, *accidentally.*—Parois, *walls.*—Partageons, *let us divide.*—Pas, *step.*—Pas de façons, *without for-*

mality.—Pas tout à fait, *not entirely.*—Patte, *paw.*—Pâtée, *pie.*

Peaux, *skins.*—Pelle, *shovel.*—Perrons, *steps.*—Petit pain, *roll.*—Peu à peu, *slowly, one after another.*—Peur, *fear.*—Peut-être, *perhaps.*

Pie, *magpie.*—Pierre, *gravestone.*—Pieux, *stakes.*

Plafond, *ceiling.*—Plaie, *wound.*—Pleurs, *tears.*—Plié, *folded.*—Plissées, *plaited.*—Plus bas, *not so loud.*—Plus loin, *farther on.*

Poche, *pocket.*—Poignées, *handsful.*—Poil soyeux, *silken hair.*—Poisson rouge, *gold fish.*—Pourvu qu', *provided that.*—Poutre, *beam.*—Porté à bras, *borne.*—Pourtant, *however.*—Pourvoir, *to provide.*

Pratiques, *customers.*—Prélassait, *was strutting.*—Prévenant, *prepossessing.*—Prévoyant, *foresighted.*—Promeneur, *walker, promenader.*—Propos, *conversation.*—Prote, *foreman.*

Puisque, *since, because.*—Pupitre, *writing desk.*

Qu'a cela ne tienne, *there will be trouble about that.*—Qu'allons nous devenir, *what will become of us.*—Qu'avez-vous, *what is the matter.*—Que de te promener, *than to ride.*—Que m'importe, *what is that to me.*—Qu'en dis-tu, *what do you say to that.*—Qu'est ce que ch'est (c'est), *what is that.*—Qu'il fait chaud, *it is warm.*—Qu'il lui fallait, *it was necessary for him.*—Qu'il me vît, *that he should see me.*—Que je me suis trompé, *that I am mistaken.*—Que je pleure, *let me weep.*—Qu'on ne me mette pas en prison, *that I am not imprisoned.*—Qu'on vient d'enterrer, *who is just buried.*—Que si, *yes,*—Que voulez-vous que je devienne, *what will become of me.*—Que vous n'en voudrez pas, *that you will not be angry.*—Quartier, *neigh-*

borhood.—Quel dommage, *what a pity.*—Quel parti il saurait en tirer, *what he could do.*—Quittes, *quit.*

Qui donnait, *which opened upon.*—Qui ne le perdait pas de vue, *who did not lose sight of him.*—Qui se blottissant, *who hid himself.*—Qui se disposait, *who was in the act of.*—Qui se tenait, *who was standing.*—Qui t'en empêche, *who prevents you.*—Qui vive, *who goes there?*

Radis, *radish.*—Rafle, *clears.*—Raide, *stiff.*—Raisiné, *confection of grapes.*—Rampait, *couched.*—Rampant, *crawling.*—Rappelant (se), *remembering.*—Ravissement. *delighted.*

Rébarbative, *cross.*—Rédacteur, *editor.*—Redingote, *overcoat.*—Réduit, *resort.*—Releva, *raised.*—Rendre chez moi, *to go home.*—Répandait, *shed.*—Repart, *return.*—Repassé, *ironed.*—Requis, *requisite.*—Reste de volaille, *remnants of poultry.*—Retiens, *keep.*—Réveil, *awakening.*

Riante, *smiling, lively.*

Robe, *hair.*—Robinets, *cocks.*—Rôtis, *roast meat.*—Roucoulement, *cooing.*

Ruisselaient, *flowed.*

Saisissement, *shock.*—Sanglotait, *sobbed.*—Sans doute, *without doubt.*—Sapristi ! *gracious!*—Saut en arrière, *leap backward.*

Scintillantes, *sparkling.*—Séant, *elbow.*—Sébile, *wooden bowl.*—Secouant, *shaking.*—Semble (me), *seems to me.*—Sergent de ville, *police officer.*—Serrure, *lock.*—Seuil, *threshold.*—S'attabla, *seated himself.*—Se déroba, *escaped, withdrew.*—S'enfuir, *to run off.*—S'il te plaît, *if you please.*—Se mettant à genoux, *kneeling down.*—Se mit à,

began.—Se mit à longer, *walk along.*—Se rendre à, *to go to,*—Se tirer d'affaire, *to get out of trouble.*

Siége, *seat.*—Sifflant, *whistling.*

Soi, *one's self.*—Soigné, *cared for.*—Soin, *care.*—Sommeil, *sleep.*—Sonnette, *little bell.*—Sot, *foolish.*—Soucierais, *would care.*—Soucis, *cares.*—Souliers vernis, *patent leather shoes.*—Soupçon, *suspicion.*—Soupir, *sigh.*—Souvent, *often.*—Souvint (se), *remembered.*—Soyeux, *silky.*

Suçait, *was sucking.*—Sueur, *sweat, perspiration.*—Surchager, *to overload.*—Surveillant, *overseer, superintendant.*

Tabatière, *snuff-box.*—Tablier, *apron.*—Tache de feu, *reddish brown spot.*—Tandis que, *whilst.*—Tantôt, *now.*—Tapisseries, *drapery.*—Tas, *pile, heap.*

Tendit, *reached.*—Tendu, *draped.*—Tenait (se), *stood.*—Tendait des lacs, *spread nets for fishing.*

Tiens tu beaucoup à ton chien, *do you care much for your dog.*—Tirer, *printed.*—Tirant, *drawing.*

Toile, *canvas.*—Tombant, *falling.*—Touche là, *shake hands.*—Touché, *inked.*—Tout à coup, *suddenly.*—Tout à l'heure, *just now.*—Tout de suite, *immediately.*—Tout les deux, *both.*

Traits, *features.* — Trajet, *passage.* — Travaillaient, *worked, labored.*—Traversin, *bolster.*—Trentaine, *thirty.*—Trêve, *truce.*—Triqué, *driven.*—Tristesse, *sadness.*—Trou, *hole.*—Trotter (à), *to be uneasy.*—Trottoir, *sidewalk.*—Truelle, *trowel.*

Vaisselle, *dishes and plates.*—Va te coucher, *go to bed.*—Va t'en, *go away.*—Vaurien, *good for nothing.*—Vaut bien, *well worth.*

Veau, ***veal.*****—Vêcu (vivre),** ***lived.*****—Veiller,** ***to watch.*****—**
Ventre plein, ***stomach full.*****—Verger,** ***orchard.*** Vêtu — clad

Vignobles, ***vineyards.*****—Vilain,** ***mean.*****—Vis-à-vis,** ***opposite.*****—Vivre,** ***to live.***

Volaille, ***poultry.*****—Voudrais bien,** ***should like.***

Vu que, ***because.***

Y a-t-il, ***is there.*****—Y avait fait naître,** ***produced there.***

TW

